

OEUVRES COMPLÈTES

DE

HORACE DE SAINT-AUBIN,

MISES EN ORDRE

Par Emile Regnault.

—

IX

DIJON,
Imprimerie de Mme Veuve Brugnot.

JANE

LA PALE.

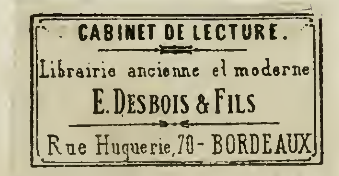
I

PARIS.

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 5 BIS.

—

1836



I

— Il est donc riche, madame?

— Oh! très-riche, car il a un intendant; quand je dis un intendant, c'est plutôt une espèce de *maître Jacques*, cumulant les fonctions de valet de chambre, d'écuyer, de maître-d'hôtel.

— En tout cas, s'il est riche, il n'est guère poli.....

— Comment cela, ma chère amie?

— Comment?... Ne vous devait-il pas une visite? Quand on arrive dans un pays où se trouvent quelques personnes *comme il faut*, il me semble que l'usage exige...

— Certes, ma chère fille, tu es bien faite pour attirer l'attention; mais faut-il s'étonner qu'un jeune homme transporté tout à coup de Paris à Chambly ne cherche pas de relations dans une petite ville où il ne compte pas sans doute se fixer?

— Oh! si je l'ai remarqué, ce n'est pas pour m'en plaindre; nous ne sommes pas venues au village pour recevoir.

— Il est vrai... Cependant cette grande résolution commence à me peser un peu. Il est pénible, ma chère amie, après avoir vécu entourée de toutes les recherches du luxe, de se voir confinée dans une maison de campagne, à dix lieues de Paris, et loin de tout secours en cas de maladie.

Ici l'on entendit du bruit à la porte du sa-

lon, mais l'entretien était trop animé pour que les deux dames en pussent être détournées.

— A qui le dites-vous? répondit la plus jeune. Croyez-vous, madame, que ce séjour soit de mon goût? J'ai toujours, vous le savez, *exécré* la campagne; mon rang, mes habitudes m'appellent à Paris, que je ne reverrai peut-être jamais.... Quand le monde vous paraît encore regrettable, croyez-vous qu'à trente-trois ans votre fille en soit assez lasse pour le fuir de son gré? Si j'ai accepté cet exil, c'est pour tâcher de rassembler, à force d'économie, les débris d'une fortune dissipée par le mari que vous m'avez donné.

Ce reproche blessa au cœur la pauvre mère, qui s'efforça de réparer sa maladresse par l'aveu vingt fois répété de ses torts; madame d'Arneuse l'interrompit.

— Allons, madame, le mal est fait, n'en parlons plus. Sa mort m'a rendu le repos, et toutes nos plaintes ne me rendront ni mes cent mille livres de rentes ni mon hôtel.

— Ah! oui, s'écria la mère en soupirant, cent bonnes mille livres de rentes que ton père avait amassées avec tant de peine et dont tu t'es vue dépouillée en quelques années!

— Si au moins il ne me restait pas une fille de ce triste mariage, j'aurais l'espoir de pouvoir me remarier.

Ici madame Guérin donna cours aux éloges exagérés que lui dictèrent la tendresse maternelle et le désir de rentrer en grâce : madame d'Arneuse, à l'entendre, paraissait la sœur cadette de sa fille.

— Va, lui dit-elle en terminant, si ce jeune homme vient nous voir, il ne voudra pas croire que tu sois la mère d'Eugénie.

— Y pensez-vous, madame! M. Landon ne daignera pas nous faire cet honneur!....

L'air d'ironie qui accompagna ces paroles pouvait seul faire voir combien était piquée la femme qui le prononçait.

— Mais pourquoi pas?... Quelque jour, en passant, il entendra jouer le piano, ou chanter,

et... ce jeune homme a du monde, dit-on, il voudra savoir qui nous sommes : on dit qu'il est bien fait, spirituel; et si ta fille...

— Mais ma fille est encore trop jeune pour se marier!...

Pour cette fois, le dépit en personne prononça cette phrase : madame Guérin voyant la rougeur de sa fille, se tut, et continua de broder, en regardant souvent par la fenêtre.

Eugénie rentrant alors dans le salon, alla s'asseoir à côté de sa grand'mère; mais après avoir examiné le visage sérieux de sa mère et repris son ouvrage, elle se hasarda à dire bien doucement :

— Si M. Landon ne nous a pas fait de visite, c'est peut-être parce qu'il a trop de chagrin....

Cette phrase faisait supposer deux choses : d'abord que le léger bruit entendu à la porte du salon venait de la curieuse Eugénie; elle avait voulu savoir ce qu'on disait en son absence, et la pauvre petite en avait bien le

droit. Ensuite, on pouvait conjecturer que la jeune personne n'était pas contente de voir expirer la conversation, surtout quand il s'agissait de M. Horace Landon.

— Mais, mademoiselle, à quel propos cette observation vient elle ?. . . . . et qui a pu vous dire que M. Horace eût du chagrin ?

La jeune fille rougit, et, répondant à la seconde question en éludant finement la première :

— C'est Marianne, dit-elle, qui prétend l'avoir appris du domestique de M. Landon.

Détournée par cet innocent subterfuge, l'attention de madame d'Arneuse se porta tout entière sur un point qui prêtait à la contradiction.

— Eh bien, dit-elle, je tiens de Rosalie que M. Horace est très gai; mais, Eugénie, rappelez-vous bien que je ne veux pas que l'on parle chez moi de cet inconnu : vous m'entendez ?...

Un « oui, madame » timidement prononcé fut toute la réponse d'Eugénie, qui poussa un soupir et baissa les yeux sur son ouvrage, non sans envier le privilége acquis à sa grnd'-mère de travailler auprès de la fenêtre et de voir passer M. Landon à son retour de la promenade.

C'était un véritable tableau de genre que le groupe de ces trois femmes : la vieille grand'-mère, ses lunettes sur le nez, brodait une collerette ; sa fille, tenant un livre, annonçait par sa pose et par sa mise que l'orgueil lui faisait dédaigner les travaux du ménage ; sa figure altière contrastait singulièrement avec la douceur empreinte sur le visage de la tremblante Eugénie, qui travaillait sans mot dire, et dont la jolie tête restait toujours penchée sur un sein gonflé de soupirs. La bonne grand'-mère jetait de temps en temps un regard affectueux à sa petite-fille, qui répondait à cette caresse par un coup d'œil furtif qu'elle semblait vouloir dérober à l'inquisition de s

Cette famille habitait une jolie maison de peu d'apparence, située à l'entrée de Chambly, et où la vue s'étendait sur une campagne accidentée, connue sous le nom de Vallée de l'Ile-Adam ; cette vallée moins célèbre, mais plus riante que celle de Montmorency, qui la sépare de Paris, est couronnée par de vastes forêts et divisée en plusieurs vallons qu'embellissent les gracieux détours de l'Oise. De rians villages étagés sur les collines qui bordent les rives du fleuve jettent sur tout le paysage un air d'animation et de fête dont le charme ne laisse pas regretter les beautés sévères qui manquent à toute la contrée.

La scène que nous venons de rapporter se passait dans un salon régulier où deux fenêtres s'ouvraient sur des jardins, et deux sur la rue. La grand'mère, que nous avons montrée brodant une collerette pour Eugénie, était âgée de soixante et quelques années : sa fille avait trente-trois ans, ce qu'elle répétait si souvent depuis quatre ans que tout Cham-

bly le savait ; pour Eugénie, sa petite-fille, elle entrait dans cet âge charmant où le mariage est une terre promise sur laquelle on ne jette que des regards furtifs.

La grand'mère, madame Guérin, veuve depuis long-temps d'un fermier général, demeurait toujours avec madame d'Arneuse. Avant la révolution, madame Guérin, avait marié sa fille à M. d'Arneuse, par suite de l'ambition qui poussait tous les financiers à rechercher l'alliance des maisons nobles, et M. Guérin n'avait point hésité à sacrifier une grande partie de sa fortune pour faire de sa fille une femme de qualité.

Cette union eut, comme la plupart des mésalliances, les suites les plus fâcheuses. Mademoiselle Guérin, devenue madame la marquise d'Arneuse, donna l'essor à l'orgueil, sa passion dominante. Elle punit sévèrement sa mère d'avoir désiré ce mariage; elle l'écarta de son hôtel, et la bannit de ses réunions. Madame Guérin dévora ses larmes sans se

plaindre, et chercha même à excuser sa fille auprès de l'avare fermier général ; mais madame d'Arneuse, ivre de vanité, finit par ne plus recevoir sa famille.

M. d'Arneuse était le type du dissipateur. Il avait mangé une grande partie de sa fortune avant d'épouser mademoiselle Guérin; ce mariage ne rétablit point ses affaires et ne fit que retarder de quelques années sa ruine, car la marquise, enchantée d'avoir le droit de *vivre noblement*, mit à honneur d'imiter son mari. Alors, quand les biens de M. d'Arneuse furent tout à fait dissipés, et que son espoir ne reposa plus que sur des substitutions dont les effets étaient fort éloignés, il trouva dans les biens de sa femme une ressource que celle-ci lui abandonna volontiers et qu'elle contribua même à épuiser en peu de temps.

Au milieu de cette splendeur, il faut avouer que madame d'Arneuse, quoique coquette et vaine, sut conserver une réputation de vertu que le peu d'agréments de M. d'Arneuse dût

rehausser aux yeux du monde. Cette réserve, dont l'orgueil et la sécheresse du cœur firent peut-être tous les frais, lui valut les hommages de quelques hommes à la mode. La marquise eut soin de laisser éclater leur poursuite, et plus encore ses dédains, et prit de là occasion, dans ses rapports avec son mari, de se targuer à tout propos de sa vertu comme d'un trésor chèrement acquis. Madame allant sans cesse au bal, à l'Opéra, faisant plusieurs brillantes toilettes par jour, laissant un intendant administrer ses biens, donnant des fêtes élégantes, ainsi que cela se pratiquait jadis; monsieur jouant, ayant des maîtresses, crevant des chevaux, perdant des paris, comme on faisait, dit-on, autrefois, comme on fait peut-être encore aujourd'hui, finirent par se ruiner noblement. Le pauvre Guérin, avare comme doit l'être un fermier général qui a été laquais, mourut de chagrin en voyant s'évanouir en fumée le fruit de ses peines, de son usure et de ses travaux. Tout ce que l'on sait

d'authentique sur la douleur de madame d'Arneuse, c'est qu'elle prit le deuil.

A cette époque éclata la révolution. Fidèle aux principes qui dirigeaient l'aristocratie, M. d'Arneuse émigra, ne laissant guère en France que des dettes. Sa situation était de celles où l'on se bat en désespéré; ce fut le parti qu'il prit; un duel lui fit rencontrer à Coblentz la mort qu'il avait cherché en vain sur le champ de bataille. Passionné pour le jeu de trictrac, le marquis faisait avec un personnage important une partie dont les enjeux étaient considérables. Il se voyait sur le point de terminer un coup brillant qui devait lui donner un avantage immense. En effet, son adversaire avait entassé la fatale pile de misère; mais le coin de M. d'Arneuse était vide, et M. S*** amena trois fois de suite *bezet*. D'Arneuse s'écrie aussitôt que les dés sont piqués; S***, irrité, fit à la joue de son adversaire ce qu'il avait fait au coin, c'est-à-dire qu'il la *battit à vrai*. * Le jour, l'heure, le pré, les

* Terme de tric-trac.

armes, les témoins furent choisis, et le lendemain M. d'Arneuse périt, regrettant moins la vie que la partie.

Cet excellent joueur ne fut pleuré de personne, pas même de sa femme, qui n'avait épousé que son nom. Cette mort vint assez à temps pour que madame d'Arneuse pût garder, toutes dettes payées et l'honneur sauf, mille écus de rentes, qui, par une fatalité singulière, se trouvèrent dépendre de la fortune de M. d'Arneuse. Eugénie était le seul fruit de leur union. L'obligation d'élever une fille en bas-âge et de lui léguer des exemples de vertu fut une espèce de charge qui sembla déplaire à la jeune veuve.

Au milieu de ce grand naufrage, madame d'Arneuse ne conserva que son orgueil et ses prétentions : elle retrouva sa mère immuable dans sa bonté; car madame Guérin consentit à vivre avec elle, pour joindre six mille livres de rentes qui lui restaient au faible revenu de sa fille; et le village de Chambly, dix ans avant

le moment où commence cette histoire, avait été choisi pour servir de tombeau aux grands airs de madame d'Arneuse : elle espérait, à force d'économie et de privations, pouvoir sortir de la médiocrité, et reparaître au grand jour de la capitale. C'était là tout son avenir.

Les résultats naturels de ces antécédens ont à peine besoin d'être énoncés : madame d'Arneuse, aigrie par ses malheurs, devint fort difficile à vivre ; à défaut de sensibilité, une vivacité toute nerveuse, qui lui était propre, la faisait rapidement passer des espérances les plus ambitieuses au plus profond découragement. Sa vie fut constamment mêlée de joie et de peines factices. Enfin, l'amour de la domination, qui est la passion de ces âmes hautaines, devint la source des seuls plaisirs réels qui lui restèrent, plaisirs dont sa fille et sa mère firent tous les frais. Eugénie avait à ses yeux mille torts ; le premier celui d'être née ; aussi la pauvre petite semblait-elle vouloir, à chaque instant, en demander pardon

par le regard suppliant qu'elle jetait à sa mère. Ensuite, Eugénie avait une charmante figure, qu'embellissait encore un air de soumission et de douceur.

L'aspect d'Eugénie faisait naître une émotion d'autant plus vive, qu'à travers la crainte que lui inspirait madame d'Arneuse, l'amour filial et le respect brillaient dans les regards qu'elle portait sur sa mère : elle épiait le moindre geste, et cette tendre fille prévenait les ordres et les désirs, plutôt par tendresse que par crainte des reproches. Une joie enfantine animait son visage lorsque ses attentions n'étaient pas dédaignées, ou quand madame d'Arneuse les recevait avec moins d'indifférence qu'à l'ordinaire. Elle semblait comprendre la situation de sa mère, qu'elle plaignait et dont elle excusait les travers et les caprices.

La grand'mère, madame Guérin, souffrait de voir sa petite-fille traitée avec tant de rigueur; mais sa tendresse pour madame d'Ar-

neuse et sa faiblesse naturelle l'empêchaient de se prononcer hautement en faveur d'Eugénie. Elle-même, d'ailleurs malgré son grand âge et le dévouement dont elle avait donné tant de preuves, n'était pas à l'abri des exigences de sa fille; mais elle opposait à cette incessante tyrannie, l'impassibilité de la vieillesse, et s'accusait elle-même des défauts de madame d'Arneuse, pensant qu'un mariage mieux assorti eût accru la fortune de sa fille, diminué son orgueil et adouci son caractère. Aussi n'intervenait-elle dans les querelles domestiques que pour recommander à Eugénie de ne pas heurter sa mère, de voler au devant de ses désirs et de l'aimer toujours.

Madame d'Arneuse, au milieu de cette médiocrité de fortune, agissait comme madame de Montespan, qui, n'étant plus maîtresse de Louis XIV, exigeait encore les respects dus à une reine; madame d'Arneuse voulait être servie comme lorsqu'elle avait cent mille livres de rentes. Or, Marianne et Rosalie, les deux seuls

domestiques qui fussent restés à son service, avaient bien de la peine à représenter dignement l'ancienne maison ; aussi Eugénie prenait-elle une grande part aux soins que l'on prodiguait à sa mère : elle excusait les domestiques autant qu'elle le pouvait, et les suppléait pour tous les soins délicats qu'on ne peut attendre des subalternes. Reconnaissantes de cette condescendance qui ne compromettait en rien la dignité d'Eugénie, ces deux femmes ne gardaient leurs places que par affection pour leur jeune maîtresse, qui répandait un charme inexprimable sur les rapports même les moins intimes. Toutes deux déploraient secrètement la tyrannie qui pesait sur cette aimable personne, et Eugénie trouvait en elles un appui plus grand qu'on ne pourrait l'imaginer, car les deux bonnes formaient en sa faveur une ligue permanente ; et si l'on songe à quel point les maîtres sont entre les mains de leurs valets, on concevra facilement de quel secours Rosalie et Marianne étaient à la pauvre Eugénie

Cette maison ressemblait donc à toutes les maisons du monde : calme à la superficie, mais troublée dans l'intérieur, et en proie à mille petites intrigues domestiques qui roulaient plutôt sur des sentimens que sur des faits. Pour achever ce tableau et le rendre complet, avant de revenir à ce qui se passe dans le salon, nous allons écouter ce qui se dit dans l'antichambre.

Une jeune et jolie fille repassait une robe de percale qu'elle venait d'étendre sur une couverture. Elle mettait à cet ouvrage une grande attention; et, à la manière dont Rosalie plissait la robe, on eût pu deviner qu'elle travaillait pour mademoiselle.

— Avouez, Marianne, disait-elle à une femme d'une soixantaine d'années qui s'occupait de quelques détails de ménage, avouez que cette pauvre jeune personne serait bien heureuse si nous parvenions à la tirer d'ici.

Malheureusement, répondit Marianne, il n'y a pas moyen, mais je donnerais bien la moitié d'un quaterne pour la délivrer.

— Hé bien, repartit Rosalie en abandonnant son fer et en venant s'asseoir auprès de la cuisinière, nous pouvons toujours l'essayer.

— Eh! bonne sainte vierge! comment?... s'écria Marianne en mettant les mains sur ses hanches et en regardant la soubrette avec une avide curiosité.

— En la mariant avec M. Horace Landon, répondit la femme de chambre.

— Il est beaucoup trop riche, et puis il a quelque amour dans la tête, il est triste.

— Il est gai, répliqua Rosalie.

— Il est triste! répéta Marianne d'un ton péremptoire.

— Qui vous a dit cela? demanda Rosalie.

— C'est sa femme de charge, répondit Marianne se croyant victorieuse.

— Et moi, je le tiens de son valet de chambre! s'écria Rosalie en rougissant; M. Nikel, celui qui gouverne la maison de M. Landon; il mène son maître par le bout du nez; il est le seul qui puissel e voir; et c'est la vérité, il me l'a bien dit plus d'une fois...

A ces paroles, la cuisinière se tourna d'un air inquisiteur vers la femme de chambre :

— Est-ce qu'il vous ferait sa sœur?..... demanda-t-elle.

— Je n'ai pas dit cela... répliqua Rosalie en baissant les yeux; mais quand cela serait, j'aurais bien la force de me dévouer pour gagner M. Nikel et l'engager à marier notre demoiselle à son maître.

— Dévouer! s'écria Marianne; saint Jésus! je me dévouerais plutôt mille fois qu'une!

A cette exclamation, la femme de chambre abandonnant la place qu'elle occupait auprès de la cuisinière, reprit son fer, qu'elle passa silencieusement sur une percale d'une blancheur éblouissante, en réfléchissant à la phrase de Marianne.

— Est-ce que vous avez déjà vu M. Nikel? demanda Rosalie après un moment de silence.

— Oui, répondit Marianne; et c'est lui qui m'a dit que son maître avait cinquante mille livres de rentes, que c'était une maison d'or;

que M. Landon ne prenait garde à rien, que les domestiques vivaient chez lui comme le poisson dans l'eau, qu'à Paris M. Landon possédait un bel hôtel; et il m'a encore raconté que personne de chez eux ne pouvait découvrir ce qui l'avait obligé à venir habiter un petit village pour y vivre retiré, et très-mal; mais il paraît, que M. Horace n'aime pas trop la bonne chère puisqu'il a une si mauvaise cuisinière, et qu'il la garde!...,

Le ton de Marianne en prononçant ces dernières paroles rendit à Rosalie le souffle qu'elle avait perdu; elle s'aperçut que Marianne ne cherchait en M. Nikel qu'un protecteur dont l'entremise pût l'élever à la place de cuisinière de M. Landon, et que dans cette espérance, elle ferait tous les sacrifices nécessaires. La femme de chambre ainsi rassurée tourna la tête vers Marianne d'un air moins inquiet, et leur conversation finissant par l'aveu mutuel de leurs intérêts, elles convinrent de marcher chacune à leur but en s'entr'aidant et en diri-

geant tous leurs efforts pour amener M. Landon à venir dans la maison de madame d'Arneuse.

— Cela sera d'autant plus difficile, dit Marianne en terminant, qu'il n'est pas dans l'intérêt de M. Nikel que son maître se marie; aussitôt qu'il y aura une femme dans la maison, il perdra son empire, et je gage qu'il empêchera son maître de venir ici.

— Si je parviens à lui plaire, pensait Rosalie, ce M. Nikel ne fera que ma petite volonté...

— Si je deviens cuisinière, pensait Marianne, j'en dirai tant sur mademoiselle Eugénie....

Ces dignes servantes s'imaginaient que M. Landon était un homme auquel on parlait aussi facilement qu'à leurs maîtresses, dont la détresse avait autorisé une certaine licence.

On doit bien s'imaginer que tout Chambly savait ce qui se passait dans la maison de madame d'Arneuse par l'organe de la digne Marianne, qui de sa vie n'avait pu retenir une demande ou refuser une réponse. On dit même qu'elle faisait souvent l'une et l'autre à la fois.

Pendant que les deux domestiques complotaient ainsi de marier mademoiselle Eugénie à M. Landon, le silence régnait toujours au salon. Eugénie avait fort bien vu passer M. Horace, le matin; et, ayant remarqué le temps qu'il mettait à faire sa promenade, elle regardait la pendule pour calculer le moment de son retour. Jugeant enfin que cette heure désirée approchait, elle se leva, quitta son ouvrage et se mit au piano.

Cette petite manœuvre, tout innocente qu'elle était, annonçait évidemment qu'Eugénie pensait à M. Horace Landon. Ce ne pouvait être en effet que pour lui qu'elle se mettait au piano tous les jours à la même heure, et qu'elle exécutait les morceaux les plus brillants juste au moment où il passait. Aussi conclurons-nous de cette adroite combinaison, si souvent répétée, qu'Eugénie avait conçu un petit plan de séduction qu'elle s'avouait peut-être ainsi : — A force d'entendre jouer, il voudra connaître la musicienne; alors, comme Ma-

rianne et Rosalie ont disposé tout le monde en ma faveur, on ne pourra que l'intéresser en lui rapportant ce que les heureux bavardages de Marianne ont appris sur mon compte : s'il est riche, il n'a pas besoin d'une femme qui lui donne encore de la fortune, il voudra donc voir la musicienne..... et s'il vient.....

Ce rêve de la jeune fille était aussi celui de madame d'Arneuse, qui ne s'arrêtait probablement pas, comme Eugénie, au point le plus intéressant de son roman; en sorte que la maison ressemblait assez à l'un de ces forts dont les batteries étagées défendent l'approche d'un port militaire. Madame d'Arneuse avait aussi remarqué les heures auxquelles M. Landon passait et repassait. Chaque jour elle montait à sa chambre, abandonnait le salon à sa fille, et courait, sous quelque prétexte, s'établir à sa fenêtre pour foudroyer l'ennemi par un feu soutenu de regards, de gestes et d'attitudes qui ne paraissaient pas s'adresser à lui, bien qu'elles n'eussent pas d'autre objet.

Ainsi la première batterie faisait à grand bruit son explosion au rez-de-chaussée, où le piano d'Eugénie engageait l'action, tandis que madame d'Arneuse, au premier, lisait à sa croisée, ou regardait sur la route, etc... Enfin, souvent Rosalie, sur le seuil de la porte, établissait une troisième batterie qui tirait à bout portant sur Nikel.

Ces différentes manœuvres étaient toujours si habilement justifiées que le diable en personne ne les eût pas crues dirigées contre lui. Quoi de plus naturel, en effet, que madame d'Arneuse montât dans sa chambre à quatre heures, pour y faire sa toilette du diné ou pour y prendre un livre... Quatre heures, même à Chambly, ce n'est pas heure indue, et Eugénie pouvait jouer du piano sans encourir les plaintes des voisins et les reproches du propriétaire. Quant à Rosalie, elle avait cru entendre sonner à la grand'porte, ou bien elle courait chez la mercière pour acheter du fil.

Cependant madame d'Arneuse était en proie

aux plus graves agitations : elle commençait à croire que sa fille avait l'audace de tracer sur ces propres lignes une parallèle qui allait plus directement à la place attaquée, et la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre les assiégeants. Eugénie venait de s'asseoir au piano et commençait un charmant caprice, lorsque madame d'Arneuse s'écria :

— Avez-vous oublié que j'ai la migraine, ou faites-vous du bruit à dessein? N'apprendrez-vous jamais à avoir une attention pour votre mère?.....

Eugénie déconcertée fut loin de se douter que sa mère ne souffrait pas le moins du monde; elle la crut naïvement; et, restant interdite, elle la regarda avec sollicitude.

— Comment, ma pauvre enfant, s'écria madame Guérin, tu souffres!... Et la grand' maman tournant la tête vers sa petite fille, lui fit signe d'abandonner le piano et de revenir travailler. La pauvre Eugénie, jetant un coup d'œil sur la pendule, poussa un soupir, regarda la croisée et reprit son ouvrage.

— Souffres-tu toujours beaucoup? demanda madame Guérin, après une demi-heure de silence. Et elle contempla sa fille avec un air de compassion.

— Oui, madame; et mon mal de tête est si violent, que je vais aller chercher de l'eau de Cologne.

A ces mots, madame d'Arneuse, entendant le pas d'un cheval, courut précipitamment vers l'escalier. La pauvre grand'mère croyant sa fille plus malade, la suivit avec inquiétude.

Eugénie, restée seule, n'osa toucher du piano, de peur qu'on ne la crût indifférente aux souffrances de sa mère; madame Guérin elle-même se serait courroucée. La jeune fille écoutait le pas du cheval, et elle le connaissait trop bien pour ignorer que M. Horace Landon allait passer.

Rosalie entre tout à coup, et s'écrie : — Mademoiselle, le voici!

— Mais Rosalie!.... et la jeune personne dévoila son embarras par un de ces doux re-

gards qui disent tout. Aussitôt la femme de chambre tranche la difficulté en sautant à la fenêtre ; elle l'ouvre précipitamment, se saisit d'une assiette creuse pleine d'eau, et la vide dans la rue : alors Eugénie s'approchant; toutes deux virent le jeune Horace Landon ; son cheval marchait paisiblement , Nikel suivait.

Rosalie arrêta son regard sur ce dernier avec l'assurance d'une soubrette de comédie; mais Eugénie, timide et coquette en même temps, se rejeta brusquement en arrière, aussitôt que son regard eut rencontré celui du jeune homme. Nikel fit un signe d'amitié à la rusée soubrette qui lui souriait; Eugénie put, lorsqu'ils furent passés, contempler encore le jeune Horace qui se garda bien de se retourner.

II

— Je voudrais bien savoir pourquoi vous vous êtes permis d'ouvrir cette fenêtre?...

— Ce n'est pas moi, madame, répondit Eugénie.

— C'est moi, s'écria Rosalie; je suis venue pour ôter l'assiette dans laquelle madame a

voulu nettoyer elle-même son bougeoir de vermeil, et j'en ai jeté l'eau par la fenêtre.

— Je le nettoierai moi-même toutes les fois que cela me plaira, entendez-vous.......? mais pourquoi Eugénie était-elle debout, rouge et décontenancée lorsque je suis entrée ?

— Madame, s'écria Rosalie, qui se hâta de répondre, mademoiselle, connaissant mon étourderie, a craint de me voir jeter par la fenêtre votre bobêche de cristal qu'elle croyait dans l'assiette....

— Pourquoi vous mêlez-vous de répondre pour ma fille? reprit madame d'Arneuse en interrompant Rosalie; et pourquoi entrez-vous au salon sans y être appelée ?... J'entends que vous restiez dans l'antichambre, et que vous n'en bougiez que quand on aura besoin de vous. Tout va fort mal ici!... Sortez! Et vous, mademoiselle, mettez-vous au piano.

— Mais, maman, votre mal de tête....

— Il ne s'agit pas de ma tête, mais de votre piano; je veux voir si vous jouerez aussi faux qu'à l'ordinaire.

— Allons, dit madame Guérin, allons, ma petite, obéis à ta mère. Quant à son jeu, dit-elle en s'adressant à madame d'Arneuse, tu en seras, je crois, contente. Puis revenant à Eugénie : — Allons, mon enfant, lui dit-elle, ne fâche pas ta mère.

Eugénie obéit sans murmurer et sans demander la raison de cette nouvelle fantaisie; mais, tout en jouant, elle cherchait ce qui avait pu dissiper si rapidement le mal de tête de sa mère et en même temps lui donner tant d'humeur.

La pauvre enfant pouvait-elle deviner que la seconde batterie venait de tirer en pure perte? que madame d'Arneuse ayant entendu ouvrir la croisée, ayant vu M. Landon regarder dans le salon, et surtout ayant remarqué le signe de Nikel, était devenue furieuse en songeant que sa fille avait remporté le premier avantage décisif, après vingt jours de *tranchée* ou plutôt de croisée ouverte?

Cette colère d'amour-propre fut terrible;

la grand'mère seule remercia Eugénie quand celle-ci eut terminé son morceau, encore le fit-elle avec les ménagemens d'un homme de cour qui évite un disgracié, car elle déroba à sa fille le sourire qu'elle adressait à Eugénie. Le mouchoir de madame d'Arneuse étant tombé, sa fille se précipita pour le ramasser, et le lui présenta sans recevoir le froid *merci* qu'on accorde même aux indifférens; enfin, madame d'Arneuse ne parla presque pas à Eugénie, et le lendemain matin son visage avait conservé la sévère expression de la veille.

Au déjeuner, le hasard voulut que la conversation tombât sur M. Horace Landon, et l'on se doute bien que ce fut madame Guérin qui en parla la première : aussitôt madame d'Arneuse déclara — qu'elle ne voulait plus entendre ce nom; qu'elle défendait d'ouvrir la bouche sur ce qui concernait ce merveilleux, impoli à l'excès, grossier, sans esprit et qu'il ne me conviendrait pas de voir, ajou-

ta-t-elle, quand même il en solliciterait la permission. Je ne me sens pas du tout disposée à recevoir des gens dont le ton est si différent du nôtre. C'est quelque fils de parvenu, quelque marchand retiré; son nom n'est pas celui d'un homme comme il faut.

— Mais, ma chère amie, ses gens l'appellent M. de Landon, dit madame Guérin.

— Oui, madame, s'écria Rosalie avec finesse, il est noble!

— Landon ou de Landon, cela ne signifie rien. N'a-t-on pas fait des nobles à la douzaine depuis quelque temps? Cependant ce nom-là n'aurait pas eu besoin d'être anobli, car c'est celui d'une des plus anciennes familles de France, à laquelle M. Landon n'appartient certainement pas, car il n'en a rien fait savoir, et ce sont là de ces choses qu'on a soin de ne pas laisser ignorer. Mais ce qui prouve mieux encore son origine plébéïenne, c'est sa tournure : on le dit militaire, il n'est pas même décoré.

— Au reste, reprit madame d'Arneuse après

un moment de silence, qu'on se souvienne de la manière dont il est arrivé dans ce pays? En vérité, quoique alors on ne l'ait pas arrêté et que depuis il ait donné les renseignemens nécessaires, je ne puis qu'en penser très mal : c'est quelque mauvaise affaire qui l'aura conduit ici; car comment un jeune homme qui a cinquante mille livres de rentes préfère-t-il habiter un village plutôt que Paris? Ceci n'est pas clair. D'ailleurs, tout en sa personne trahit le défaut d'éducation première..... Il monte mal à cheval, il se tient sans dignité. Enfin, qu'on ne m'en parle plus; cela m'irrite et m'agace.

En ce moment, la haine que madame d'Arneuse croyait porter au jeune Landon était arrivée à son comble, et l'on sait combien elle était exagérée dans ses sentimens. Ainsi, ce jeune homme qui, à son arrivée dans le pays, lui parut digne d'être reçu, et qui fut même désiré, devint, au bout de trois mois, l'objet de son antipathie. Chacun devinera pourquoi.

Malgré le haut point de défaveur où le jeune Landon était parvenu dans son esprit, madame d'Arneuse ne continua pas moins d'épier son passage; car ce fut vers quatre heures et demie que, se plaignant du froid, elle voulut son châle; Eugénie eut de son côté la satisfaction d'apercevoir que M. Horace, désirant sans doute écouter les sons du piano, arrêta le trot de son cheval, le fit marcher lentement le long de la maison, et reprit le trot une fois qu'il lui fut impossible d'entendre la musique. C'est, du moins, ce que supposa la pauvre enfant. Mais, hélas! elle ne savait pas que si M. Landon parut s'arrêter, ce fut par la volonté de Nikel, son domestique, et non par un effet de son propre mouvement. En effet, même à ce moment, il y eut entre Nikel et Rosalie un engagement sérieux dans lequel cette dernière remporta un avantage signalé.

Cette jeune femme de chambre était Languedocienne; par conséquent vive, légère, animée, l'œil fripon, et la tournure en quel-

que sorte agaçante; alors on peut concevoir comment, tout en servant sa jeune maîtresse, elle avait le plaisir de travailler pour son propre compte en attaquant le cœur de l'estimable Nikel.

Jamais Chambly n'avait été si tranquille, et sous aucun régime il n'y eut une disette d'intrigues, de rapports, de commérages, pareille à celle qui mettait à mal toutes les langues lorsque M. Landon y arriva, de manière que ces événemens obtenaient une grande attention, et le public observait les mouvemens de la maison de madame d'Arneuse et ceux de M. Horace avec encore plus de curiosité que les habitués de la Petite-Provence ne suivent, sur une carte, les mouvemens des armées européennes, et l'on faisait généralement des vœux pour que mademoiselle Eugénie épousât M. Landon.

Il faut convenir que les discours suggérés par la haine à madame d'Arneuse n'étaient pas sans fondement, et la conduite de M. Horace,

à son arrivée dans le village, prêtait assez à la médisance. A l'autre bout de Chambly s'élevait une belle maison séparée de toutes les autres. Elle était inhabitée, et le propriétaire n'avait jamais pu la louer, parce qu'elle exigeait de la part du locataire une fortune considérable : aussi, depuis quelque temps, s'était-il déterminé à mettre sur la porte cochère un petit écriteau économique sur lequel on lisait d'un côté *à vandre ;* et de l'autre : *à loué.*

Cet écriteau, suspendu par une mince ficelle, tournait au gré du vent : or, le 15 janvier 1814, le vent soufflait de telle façon que l'écriteau ne présentait aux passans que la face sur laquelle on lisait *à loué.*

Ce jour-là, un jeune homme monté sur un cheval fougueux courait à bride abattue en traversant le village de Chambly. Un domestique le suivait.

L'air égaré du maître, ses yeux hagards, sa chevelure en désordre, firent croire à ceux qui le virent passer que c'était ou quelque

prisonnier de marque, ou quelque criminel qui s'évadait.

Ce jeune homme ne paraissait faire aucune attention aux choses extérieures ; et ce qui le prouva, c'est que son cheval s'abattit sous lui, qu'il tomba, qu'on le releva, que son domestique lui demanda s'il souffrait, et que, devant un cercle qui s'était formé autour de lui, il répondit : — Qu'est-ce ? que me voulez-vous ?...

Cette phrase donna lieu à une dernière conjecture, chacun pensa qu'il était fou.

— Ah! je le crains bien !.... dit Nikel à ceux qui lui faisaient part de leurs soupçons pendant qu'on transportait son maître dans la maison où un lit fut disposé en peu d'instants.

Quand le jeune Horace reprit ses sens après un long évanouissement, il demeura pendant quelque temps plongé dans un accablement profond ; puis, parcourant d'un regard effaré tous les objets qui l'entouraient : « Jane ! » s'écria-t-il. A ce moment il aperçut son valet

de chambre, et recouvrant toute sa présence d'esprit : « Où sommes-nous? » dit-il à Nikel; celui-ci le lui rappela : « Eh bien, reprit Horace, le hasard m'indique la retraite où je dois me fixer; ici mon cheval s'est arrêté, ici je vivrai obscur, et j'y trouverai peut-être la tranquillité à défaut de bonheur.

Il se mit alors à parcourir la chambre à grands pas, et ayant aperçu l'écriteau qui se balançait à la croisée, il se dégagea des bras de Nikel, qui voulut en vain le retenir, et s'élança dans la rue; il se mit à examiner la maison, au grand étonnement des habitants de Chambly, qui se figuraient qu'il avait au moins la jambe cassée. M. Landon loua sur-le-champ la maison, et ne tarda pas à s'y établir.

Tel fut le début de M. Horace dans la ville de Chambly. Il était de nature à faire causer : aussi parla-t-on de cet événement singulier jusqu'à ce que Nikel eût donné peu à peu des renseignements qui satisfirent la curiosité publique.

M. Landon était âgé de vingt-sept ans ; il avait perdu son père et sa mère pendant la révolution, et sa fortune, qui était alors considérable, se ressentit de cette cruelle perte : néanmoins, son tuteur, homme d'une probité sévère, en sauva une grande partie. Ce tuteur était un homme assez supérieur pour, dans ces temps de troubles, veiller par lui-même à l'éducation de son pupille. Ses soins presque paternels furent couronnés d'un plein succès; l'élève se trouva digne du maître. M. Horace était donc, depuis long-temps, livré à lui-même; il avait servi pendant sept ans dans les chasseurs de la garde, et avait obtenu son congé.

Après ces documents, que Nikel ne répandit que lentement et comme pour calmer l'avide curiosité du public, on se contenta d'observer ce qui se passait dans la maison de M. Landon. Cette maison fut meublée avec soin. Les écuries, abandonnées depuis long-temps, revirent de beaux chevaux, et les do-

mestiques du jeune homme arrivèrent bientôt. On espérait assez tirer parti des gens de la maison, mais leur taciturnité désolante étonna tout le monde, et l'on fut encore plus surpris d'apprendre qu'elle était commandée par M. Landon.

Alors on attendit avec impatience les premières démarches du jeune homme pour le juger en dernier ressort, mis il resta un mois entier sans se montrer : la curiosité devint bien vive, et arriva même à son comble, quand on sut, car tout se sait, qu'il ne bougeait pas du coin de son feu, où il passait la plupart du temps à lire. Nikel, chargé de la conduite de la maison, en était en quelque sorte le maître. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel M. Horace fût scrupuleux ; il exigeait un silence absolu, et s'emportait même, chose fort rare en lui, lorsqu'il entendait un bruit inusité. Faisant sa demeure favorite d'une chambre reculée qui avait vue sur la campagne, il n'en sortait que pour se promener dans son parc.

Ainsi, pendant un certain temps, il régna dans le village de Chambly une inquiétude générale sur le nouvel habitant.

Ce fut au bout de ce mois, passé dans le silence et dans la mélancolie la plus profonde, qu'un matin, Nikel ayant fini la chambre de M. Landon, prit sur lui de parler à son maître. Il le contempla d'abord pendant quelque temps : Horace regardait machinalement le feu; sa tête était appuyée sur la paume de sa main droite, dont le coude posait sur son fauteuil, et sa main gauche pendante annonçait par son immobilité une forte préoccupation. Ce spectacle, habituel pour Nikel, lui parut ce jour-là plus triste que jamais, et le fidèle serviteur s'enhardit au point de se placer d'abord au milieu de la chambre, à dix pas de son maître.

Là, posant son coude sur un meuble qui lui servit de point d'appui, il ne se soutint plus que sur sa jambe gauche, autour de laquelle il entortilla la droite; s'étant alors regardé dans

la glace, il se trouva si bonne grâce, une tournure si philosophique et si argumentative, que, ne doutant pas du succès, il commença ainsi : — Savez-vous, monsieur, qu'en demeurant enseveli dans ce fauteuil, vous détruisez votre santé et perdez votre jeunesse ?...

A ces mots, M. Landon se tourna vers Nikel, et l'examina sans mot dire.

Nikel se croyait beaucoup plus d'esprit et de finesse qu'il n'en fallait pour conduire son maître, et la cause de cette bonne opinion qu'il avait de lui-même était dans le caractère d'Horace, qui avait une telle insouciance sur les insipides détails de la vie, qu'elle dégénérait en un dégoût complet pour les *choses*. Aimant trop les jouissances intellectuelles pour ne pas fuir les réalités que sa fortune lui permettait de négliger, s'agissait-il des *sentiments* ou des *personnes*, il retrouvait alors une énergie toute vierge et tout l'enthousiasme de la jeunesse. On conçoit alors l'espèce d'empire quê pouvait avoir acquis sur le maître le valet

de chambre. Nikel aimait sincèrement M. Landon, il le soignait avec affection et complaisance. Celui-ci avait éprouvé tant de fois l'attachement de Nikel, qu'il ne pouvait refuser une grande liberté au domestique. Ce dernier se permettait donc de donner son avis, de chapitrer son maître, avec respect, il est vrai, mais encore avait-il conquis le droit de remontrances comme les anciens parlements; et Landon en agissait comme le roi, il écoutait la remontrance et n'en faisait qu'à sa tête.

Alors, Nikel, profitant de l'espèce d'insouciance de son maître pour la conduite d'une maison, ne prenait, dans certains cas, l'avis de M. Landon que comme Richelieu venait prendre celui de Louis XIII. Mais il n'abusait pas de son autorité; seulement il régnait avec douceur sur tous les gens de la maison, faisait le beau parleur, et quand on proposait quelque chose, il répondait en s'identifiant avec M. Horace : *Nous verrons*, *nous avons le projet de*, *nous sommes d'avis*, et toujours *nous*. Marianne

croyait le maréchal-des-logis Nikel (car il avait était maréchal-des-logis) aussi jaloux de son autorité que de ses intérêts ; il n'en était rien : Nikel aimait sincèrement son maître, il savait que son maître l'aimait, et, content de son rôle, loin de s'opposer à quelque projet qui pût dissiper le chagrin de M. Horace, il eût été le premier à le proposer. Enfin Nikel était formé d'une argile pure, mais non pas sans défaut : enfant d'Adam, il payait sa quote-part dans le grand tribut d'imperfections que nous devons au malin Esprit, et cette contribution personnelle ne l'empêchait pas d'être un brave, un digne homme, quoique parfois curieux et bavard.

Nikel vit bien que, la douceur du regard de son maître étant un encouragement, il pouvait parler sans rien craindre : jugeant alors que dans les cas désespérés il faut de grands remèdes, il procéda en jetant d'abord son maître dans l'étonnement.

— Savez-vous, dit-il en continuant, que

Sénèque vous condamne tout-à-fait lorsqu'il établit que *les hommes de courage supportent les infortunes sans changer de caractère.....*

— Et où diable as-tu pris cela?

— Bravo, dit en lui-même Nikel; où je l'ai pris, monsieur, dans le chapitre 5 du Traité des Passions, où ce grand général a mis en déroute tous les arguments que des gens de la Grèce ont, à ce qu'il prétend, poussés contre lui, quoique je ne comprenne guère comment il se peut que ce Sénèque....

— Mais, Nikel, tu as donc lu Sénèque?.... dit M. Landon en changeant de posture, car il se porta sur un seul côté de son fauteuil pour regarder Nikel.

— Oui, monsieur, je l'ai lu en le replaçant l'autre jour dans votre bibliothèque.

— Tu n'as lu que ce passage là, je parie!... et tu es bienheureux d'avoir à me le citer.

— Ciel! s'écria Nikel en décroisant ses jambes et en s'approchant de M. Landon; c'est ce qui vous trompe, mon général, car j'ai con-

tinué, et j'ai été bien plus content de mon auteur dans sa pièce du *Mariage de Figaro.* Voilà un homme!...

M. Landon se prit à rire, et Nikel interdit reprit sa première pose; et ayant retrouvé son point d'appui:

— Oui, monsieur, c'est dans le volume suivant; il est, comme l'autre, tout relié en maroquin rouge.

Cette explication fit encore plus rire Landon, qui comprit alors la méprise de Nikel: le maréchal avait cru que des volumes de même format et reliés de la même manière devaient ne former qu'un seul et même ouvrage.

— Je vois bien que monsieur rit parce que je ne sais pas le latin, reprit Nikel; mais enfin, monsieur, toujours est-il que vous devriez sortir de votre léthargie, courir, monter à cheval, vous distraire: vous n'employez plus votre pauvre Nikel! un maréchal-des-logis réduit à n'avoir plus qu'une chambre à faire!... Nous avons tous sur le cœur le pain

que nous mangeons. Je ne suis pas au fait de ce qui cause votre peine, et je ne dois pas même le savoir, à moins que monsieur ne me le dise lui-même; car Dieu m'est témoin que je ne ferais pas une enjambée, même à cheval, pour le découvrir. Je ne suis pas comme ceux qui vont au pas de charge dans la confiance de leurs maîtres : notre devoir est de les servir et de prendre leurs intérêts; c'est pour cela que je dis à monsieur qu'il devrait ne pas s'absorber et se complaire dans sa mélancolie : quoique je n'en connaisse pas les causes, je suis certain que monsieur conviendra qu'il a tort, et que Sénèque a raison.

— Sénèque est mis là pour Nikel, dit en souriant M. Landon.

— Et Quand ce serait Nikel ? est-ce parce que votre pauvre chasseur vous aurait montré le bon chemin que vous prendriez le mauvais?

— Non, non, Nikel, reprit M. Landon, tu sais bien que je suis volontiers tes conseils, qui sont bons quelquefois.

— Monsieur veut rire, s'écria le valet de chambre avec un faux air de modestie où l'amour-propre triomphait ; puis il reprit :

— Puisque monsieur cache obstinément la cause de son chagrin, on ne peut pas lui donner des consolations ; mais, en tous cas, je ne persiste pas moins à prétendre que si monsieur montait son beau cheval, s'il allait au grand galop vers Cassan, comme lorsque nous avons chargé à Eylau, monsieur se dissiperait et finirait par reprendre un peu de gaîté.

— Tu as raison, Nikel ; c'est une lâcheté que de se laisser abattre par la douleur.

— Ainsi, monsieur, interrompit Nikel, je vais faire seller *Magnifique*, vous apporter votre déjeûner, et nous partirons pour Cassan.

Horace était retombé dans son fauteuil; il avait l'œil fixé sur le feu; il ne répondit rien.

— Il est ensorcelé! s'écria Nikel en s'en allant.

Néanmoins, M. Landon, depuis cette matinée, prit une autre manière de vivre. Semblable à ces gens qui, tout glorieux d'avoir

rencontré l'idée d'un homme supérieur, pensent qu'ils le conduisent : Nikel regarda ce changement comme son ouvrage. Alors la curiosité des habitants de Chambly eut lieu de se satisfaire : Horace se promenant quelquefois à cheval dans la campagne, ils le virent passer, et soudain chacun voulut expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans ses manières : de là mille commentaires différents, tous appuyés sur les traces de violent chagrin qui paraissaient dans le maintien du jeune étranger.

En effet, l'âme d'Horace avait été altérée par une secousse trop forte pour revenir subitement à toute sa vie première; les ressorts trop fatigués n'avaient plus cette élasticité qui fait le charme du jeune âge; sa figure portait l'empreinte de la souffrance, et comme son âme, au premier aspect elle semblait flétrie; mais, en examinant Horace, on finissait par découvrir qu'il ne s'était seulement que froissé dans sa chute, et que l'âme pouvait fleurir encore. On reconnaissait d'abord en lui une iné-

puisable bonté qui n'excluait pas la finesse : spirituel, il était franc; libre dans ses manières et dans ses expressions, il devait déplaire à quelques uns par sa facilité à obéir à toutes les impressions d'une imagination mobile ; quoiqu'il parlât avec pureté, avec éloquence même, il se livrait néanmoins à des saillies qui s'accordaient mal avec sa manière habituelle de s'énoncer, mais fort bien avec l'ensemble de l'homme. Il savait cependant sacrifier aux convenances, et avait parfois de la dignité. Sa figure, sans être belle, était si expressive, qu'elle traduisait innocemment les moindres mouvements de son âme. Il était petit, mais très-bien proportionné; la couleur de son teint, ses gestes vifs, tout indiquait en lui le défaut des tempéraments nerveux, cette exaltation dans la pensée, cette chaleur dans les sentiments, qui ne laissent jamais le temps de consulter la froide raison : suivant ainsi l'inspiration du moment, tantôt Horace se livrait à une gaîté excessive, et tantôt il devenait mé-

lancolique ; mais cette inégalité de caractère n'influait que sur la surface, car on retrouvait toujours en lui la bonté, l'enthousiasme et cette noble confiance de la jeunesse, d'où il résultait qu'Horace, n'ayant jamais rien de caché pour personne, introduisait le premier venu dans sa conscience avec une facilité qui lui nuisait au premier abord ; aussi était-ce un bien grand miracle et une chose inexplicable pour Nikel que M. Horace eût gardé pour lui seul la cause de sa retraite et de son chagrin.

Avec l'apparence de la légèreté, Landon était capable de constance ; son chagrin ne céda point à sa nouvelle conduite. Il finit par contracter machinalement l'habitude de monter à cheval tous les jours avant son dîner, et les habitants s'accoutumèrent à le voir passer tous les jours et ne s'occupèrent plus de lui. Horace allait se promener au gré de Nikel dans les environs : il pouvait plaisanter, rire, faire du bien ; mais toutes ces actions portaient un caractère d'insouciance qui prouvait qu'il ne

mettait pas toute son ame dans ce qu'il faisait; à travers la pensée du moment éclatait une autre pensée toujours vivante qui faisait pâlir tout ce qui ne se rapportait pas à elle.

Aussi, les hommes les moins observateurs apercevaient-ils dans son maintien ou sur sa figure les traces de la douleur. On le plaignait involontairement, et les bonnes gens, sous le chaume desquels il portait des consolations et des discours, lui disaient tous : — Ah, monsieur! fasse le ciel que vous soyez plus heureux!... Le malheur a un instinct qui lui fait deviner le malheur.

Quand l'homme riche est malheureux, ses peines prennent leur source dans les affections de l'ame; alors son désespoir a les formes moins acerbes que celles de l'infortune qui n'envie que les biens matériels.

Cette noble douleur de l'ame perce néanmoins dans tous les actes de l'existence, parce qu'elle est de tous les moments. Les autres ont des instants d'illusion et de rechute, celle-là

est égale et toujours digne : Horace Landon la laissait voir avec une franchise qui ne lui faisait rien perdre de sa dignité et qui redoublait l'intérêt qu'inspirait sa personne.

Trois mois se passèrent ainsi, et le jeune homme vit arriver la belle saison avec indifférence.

Ce fut à cette époque, au milieu du mois d'avril, que les intrigues de Rosalie et de Marianne prirent un caractère plus grave, que madame d'Arneuse contracta l'habitude de faire avant le dîner une toilette qui la retenait dans sa chambre depuis quatre heures jusqu'à cinq, que la visite de M. Landon fut d'abord souhaitée, et son obstination à ne pas la faire regardée comme une déclaration de guerre. Il serait difficile d'expliquer les intentions de madame d'Arneuse : voulait-elle essayer la puissance de ce qui lui restait de charmes, ou désirait-elle seulement rompre, par la société du jeune inconnu, la monotonie de son genre de vie? Quoi qu'il en fût, madame Guérin n'a-

vait pas d'autre motif que ce dernier, car l'établissement d'Eugénie n'entrait guère dans sa tête que comme un événement possible, mais trop heureux, disait-elle, pour qu'il pût advenir à une famille que le bonheur avait abandonnée.

Eugénie, en apprenant l'arrivée de Landon, agit et pensa comme toutes les jeunes personnes. Elle se disait en riant : « Il sera mon mari. » Une minute après elle n'y songeait plus. Lorsqu'il passa pour la première fois devant la maison, elle l'examina avec la folle curiosité de la jeunesse. Horace lui plaisait. Elle en plaisanta maintes fois avec sa grand'-mère; mais elle finit par en rire si souvent, qu'une autre que madame Guérin eût trouvé la chose sérieuse. Enfin elle commençait à ne plus se permettre aucune plaisanterie, et touchait du piano tous les jours à quatre heures. Horace Landon était loin de se croire l'objet d'une telle curiosité; il ne savait certes pas que dans une maison du village son nom, mis

à l'index, donnait lieu à des scènes de famille, à des déchirements intérieurs. Nikel, de son côté, se sentait une violente inclination pour Rosalie; mais tous ces sentiments restaient enfermés dans le secret des consciences sans qu'aucun événement les eût fait éclater.

Telle était, au 15 avril 1814, la position respective des parties belligérantes. Le village attendait bien quelques événements, mais le présent n'offrait rien qui pût autoriser les moindres conjectures sur l'avenir.

III

La scène qui se trouve rapportée au premier chapitre de cette histoire se passa le seize avril au matin : ce fut donc le lendemain, dix-sept, que Rosalie remporta cet avantage signalé sur le cœur du maréchal-des-logis. Cette victoire, dont la femme de cham-

bre avait seule le secret, lui donna lieu d'espérer qu'elle ne serait que le prélude de plus grands événements, et elle se flatta de faire du salon de madame d'Arneuse le théâtre de la guerre.

Le pauvre Nikel avait, en effet, trop bien accueilli le malin regard lancé par la femme de chambre. On trouvera peut-être extraordinaire qu'un maréchal-des-logis et une soubrette languedocienne débutent en amour avec tant de délicatesse, mais il n'en est pas moins vrai qu'au moment où Rosalie regarda venir Nikel et où Nikel contempla Rosalie, le chasseur arrêta machinalement son cheval, et sans suivre son maître, resta naïvement devant la porte de madame d'Arneuse. Le cheval laissa tout au plus deux minutes à son maître, c'en fut assez pour la Languedocienne; quant au chasseur, il était vaincu, il aurait voulu rester une heure, un an, toute sa vie...... Il rejoignit son maître à contre-cœur pour la première fois.

Aussi, lorsqu'au retour de cette promenade Landon se mit à table, et que Nikel, la serviette sous le bras, une assiette à la main, debout derrière son maître, attendit l'ordre de s'asseoir, que celui-ci lui donnait quelquefois quand la promenade avait été longue, ses idées étaient déjà toutes renversées, Rosalie triomphait complètement, Nikel avait perdu la tête.

Horace ayant demandé du pain, Nikel lui présenta une cuiller, il apporta ensuite un morceaau de pain à son maître, qui lui tendait son verre, il remit plusieurs fois sur la table les mets dont Horace avait déjà mangé. Le maréchal ne voyait plus que l'œil fripon de Rosalie, ce tablier relevé en triangle, qu'elle tenait de sa jolie main, et surtout certaine cornette garnie de mousseline qui entourait ses joues rondes et fraîches. La coiffure est assurément la partie de la toilette que les femmes soignent le plus; c'est aussi la plus indiscrète, elle révèle souvent les projets de séduction

dissimulés avec le plus d'habileté. Les femmes qui se coiffent elles-mêmes portent toujours avec elles un sûr indice de leur caractère. Une dévote ne met pas son bonnet à rubans de couleur sombre, comme ces femmes du monde qui passent une minute d'un quart-d'heure à chiffonner leur gracieuse coiffure du matin.

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui? dit Horace à Nikel.

— L'avez-vous vue, monsieur?

— De qui voulez-vous parler? Je n'ai vu personne aujourd'hui, il s'agira de quelque femme.

— Ah! monsieur, vous l'eussiez remarquée autrefois.

— Nikel, vous savez bien qu'en général je n'aime pas les femmes.

— Monsieur les aime peut-être en particulier....

Ici Horace regarda Nikel avec étonnement et lui dit en souriant :

— Ça, mon pauvre chasseur, te voilà donc amoureux?

— Ah! monsieur, je me sens comme je n'ai jamais été. Certes, lorsqu'une figure me plaisait autrefois, je n'étais pas maréchal-des-logis de chasseurs pour rien, et j'allais en conquête aussi vite que le régiment. Tenez, monsieur, sauf votre respect et votre avis, je crois qu'il y a plusieurs amours?

— Oui, Nikel, répondit Horace gravement, je le crois aussi.

— Et il y en a un où l'on est timide comme un conscrit, et où on se laisse mener à la baguette comme un Prussien.

— C'est quand on ressent plus d'amour qu'on n'en inspire, répondit Horace.

— Monsieur a parfaitement raison; mais alors n'y aurait-il pas une marche toute particulière à suivre dans ce cas : par exemple, tomber à l'improviste sur l'ennemi, pour emporter la place d'assaut, et...

— Le véritable amour, dit Horace avec une gravité comique, est toujours respectueux.

— Respectueux! reprit Nikel; mais alors, monsieur, il s'agirait donc de mariage?

— Nikel, mon pauvre enfant, ne te fie jamais à une femme... Crois-moi.

— Sauf votre respect, mon général, la plus mauvaise a toujours quelque chose de meilleur que nous.

L'innocente plaisanterie du maréchal ne parut pas avoir égayé Landon, qui, cessant de répondre à Nikel, resta plongé dans une sombre méditation. L'honnête chasseur, se gourmandant en lui-même d'avoir fait peine à son maître, n'osait troubler cette rêverie; cependant, au bout d'une demi-heure de silence, il osa demander la permission de sortir. Horace y consentit par un signe de tête.

Nikel se mit sur le pied de guerre en revêtant sa veste de chasseur et tout ce que sa garde robe pouvait lui fournir de plus séduisant: il partit en fredonnant une chanson et en faisant tourner sa canne comme pour se donner de la hardiesse; et, à n'en juger que par la

force de la rotation, grande était sa timidité.

Le chasseur marcha d'un pas très délibéré, tant qu'il fut à une certaine distance de la maison de madame d'Arneuse; mais lorsqu'il en aperçut le toit, son cœur battit avec violence, il ralentit son pas, sa canne ne tourna plus, il en serra le cordon, se contenta de la traîner lentement, et se mit à philosopher: c'était son faible.

—Comment se fait-il que mademoiselle Rosalie, que depuis deux mois j'ai vue presque tous les jours, me soit apparue aujourd'hui tout autre qu'à l'ordinaire? car, enfin, la demoiselle Rosalie de ce matin n'est plus celle d'hier.

Le chasseur s'était arrêté tout court; et, chose innouïe! il éprouvait en lui-même un sentiment qui tenait de la peur. En effet, savait-il si mademoiselle Rosalie le recevrait bien ou mal? s'il paraîtrait aimable?... Là-dessus, ayant fait descendre son pantalon de manière à ce qu'il n'y eût aucun pli, ayant brossé les

manches de sa veste et tiré le col de sa chemise, il avança de quelques pas; mais tout à coup il rétrograda comme si le feu d'une redoute inconnue l'eût foudroyé : il se tapit derrière l'angle d'un mur, et resta dans cette position, incertain, rougissant, pesant la démarche qu'il allait faire et les paroles qu'il allait prononcer.

La cause de cette soudaine retraite était Rosalie elle-même, qui, postée depuis longtemps dans le grenier, avait aperçu de loin la démarche incertaine et la toilette du chasseur. Descendant alors avec prestesse, elle était venue se mettre en embuscade sur le seuil de la porte cochère : là, tranquille en apparence, feignant de ne pas voir Nikel, tout en jetant parfois de son côté un regard furtif, elle était prête à tourner brusquement la tête quand il serait près d'elle, et à jouer la surprise.

En rétrogradant ainsi, le maréchal laissa voir son jeu : il permit à Rosalie d'apprécier le sentiment qu'elle inspirait ; la soubrette

compfrit qu'elle était aimée ; et en descendant de son grenier, elle changea de rôle. Elle venait au seuil de la porte, humble et soumise, livrer son cœur au valet de chambre ; mais en arrivant près de lui elle en avait déjà fait son vassal, et avait décidé de déguiser son amour, de veiller sur tous ses mouvements, enfin de dominer Nikel et de le tenir en alerte.

Toute cette histoire repose sur la fausse manœuvre du chasseur, car les plus grands effets ne dépendent jamais que des plus petites causes ; un ver microscopique a mis la Hollande à deux doigts de la mort, en rongeant les digues qui la défendent de l'invasion de la mer ; comment aurait-il pu, le pauvre Nikel, ignorant l'avenir, connaître l'influence fatale d'un pas plus ou moins accéléré! S'il eût marché droit à Rosalie, il serait arrivé, quoi? que la Languedocienne eût été trop heureuse des attentions du chasseur... et, dans cette hypothèse, les amours de Nikel auraient

fini trop brusquement, pour amener la capitulation qu'il devait signer.

Rosalie avait donc l'avantage. Quand elle jugea que le chasseur était sorti de sa cachette, elle tourna la tête vers lui avec une hardiesse mutine : une femme est toujours tout obéissante ou tout impérieuse.

Nikel, rassemblant alors son courage, rehaussa la touffe de cheveux qui garnissait le sommet de sa tête, abandonna sa position, et prit le haut du pavé, sans regarder la Languedocienne. Certes, si quelque chose pouvait rétablir l'équilibre et détruire le mauvais effet du pas rétrograde, c'était ce pas redoublé et ce dédain affecté pour le minois contristé de la soubrette. Un bon génie semblait crier à Nikel : « Courage! continue! et tu sauveras ton maître! » Mais non, lorsque le valet de chambre parvint à l'endroit où était la servante, qu'il entendit le doux murmure des clés agitées par elle, il sentit son cœur faillir, il tourna la tête, la tête lui tourna, il

quitta soudain le pavé, et quand il fut arrivé en ligne, c'est-à-dire à deux pas de Rosalie, il s'arrêta.

Dans ce moment, on commençait au salon une partie de piquet; madame Guérin jouait contre sa fille et contre Eugénie. Tout à coup madame d'Arneuse se lève et sonne pour avoir de la lumière; Rosalie entendit la sonnette, mais elle décréta de ne pas bouger. Si Nikel eût été philosophe et observateur autant qu'il avait la prétention de l'être, cet événement eût pu lui rendre l'avantage.

Mais non, le valet de chambre, les yeux baissés, ne pouvait guère changer d'attitude; car par bonheur ou par malheur, la soubrette était chaussée avec une coquetterie rafinée, et Nikel admirait deux petits pieds, agrément rare dans une soubrette, et que Nikel avait si souvent entendu vanter à son maître, qu'il avait fini par en faire lui-même le plus grand cas. Pendant qu'il cherchait ce qu'il allait dire; la femme de chambre, ayant peine à déguiser

sa joie, croisa ses bras l'un sur l'autre, de manière que la main droite caressait légèrement la partie supérieure du bras gauche, et tout son air semblait dire à Nikel : Si tu as de l'empire sur M. Landon, il épousera mademoiselle Eugénie... Quant à toi, tu seras mon humble surviteur.

Le maréchal sentit qu'un silence de trente secondes est inconvenant auprès d'une femme, quelle qu'elle soit, surtout quand on admire ses pieds et que les pieds sont petits. Levant alors tout doucement sa tête, il se mit à contempler le visage mutin de Rosalie. Cette vue le fit tressaillir.

On doit se rappeler que Nikel avait la prétention de passer pour un bel esprit, qu'il s'étudiait à parler d'une manière distinguée; or voici comme il débuta :

— Sur mon honneur, mademoiselle, voici une bien belle soirée.

En prononçant cette phrase banale, Nikel regardait d'un air sentimental la maligne sou-

brette qui, soutenant cette attaque en lui renvoyant des regards pleins de gentillesse et de coquetterie, répondit que la douceur du temps l'avait seule engagée à venir respirer le frais sur le seuil de la porte.

La conversation n'en demeura pas là, comme on peut bien le croire, et le chasseur ne tarda pas à entamer le chapitre des compliments. Rosalie accepta cet hommage de l'air d'une fille habituée aux éloges.

— Vous avez été militaire, M. Nikel, lui dit-elle enfin; combien de fois vous est-il arrivé de débiter de pareils compliments sans en penser un mot peut-être! Cependant les pauvres filles s'y laissent toujours prendre quand ils leur sont adressés par de jolis garçons.

Nikel, en ce moment, trouva Rosalie dix fois plus belle. Celle-ci, comme on le voit, s'avançait en bon ordre de bataille, gardant les rangs, s'emparant de tous les postes, s'établissant sur toutes les hauteurs.

— Je sais, moidemoiselle, reprit le valet de

chambre, que ces choses-là n'ont de mérite que quand on les pense; mais votre miroir vous a dit avant moi que tous ceux qui vous les adressent doivent être sincères, sous peine d'êre aveugles.... En prononçant ces dernières paroles, il tâcha de prendre la main de Rosalie; mais elle la retira en regardant Nikel avec assez de douceur pour le dédommager de la sévérité du geste.

— Il fait presque nuit, dit Rosalie; si vous vouliez entrer vous asseoir, nous serions mieux..... La soubrette fit mine de s'en aller en ayant l'air de dire : « Qui m'aime me suive.... » Le maréchal s'élança dans la cour, et la femme de chambre se présenta dans la cuisine, en traînant à sa suite Nikel tremblant et captif.

— Mais, Rosalie, dit la jeune fille, voilà une heure que l'on vous sonne pour avoir de la lumière! prenez garde à vous, maman est en colère. Et Eugènie disparut...

— Comme elle est bonne, mademoiselle!...

s'écria Rosalie en regardant Nikel. Puis elle sortit pour porter de la lumière au salon.

Nikel fut étonné de la beauté touchante d'Eugénie, et pendant l'absence de Rosalie il fit un retour sur lui-même pour considérer dans quelle affaire il s'embarquait : ses yeux erraient sur chaque instrument de cuisine; et, d'après leur nombre, leur éclat, la manière dont cette pièce essentielle était tenue, il prenait une assez haute idée de la maison de madame d'Arneuse.

Soit astuce, soit réalité, Rosalie revint dans un état qui acheva la défaite de Nikel : elle pleurait, en essuyant ses yeux mutins du coin de son tablier.

— Que vous est-il arrivé, mademoiselle ? s'écria l'honnête maréchal, dont l'âme tendre s'émut à cette scène inattendue.

— Hélas ! je viens d'être grondée à cause de vous; pendant que j'étais sur la porte à prêter l'oreille à vos sornettes, madame m'a sonnée et je ne l'ai pas entendue.

— Et vous avez été grondée pour moi!...... Ah, mademoiselle!... Et Nikel, approchant sa chaise de celle de Rosalie, prit la main de la jolie pleureuse, et cette fois il la serra dans les siennes.

— Si je souffrais seule de l'humeur de madame, il n'y aurait que demi-mal; mais, mademoiselle! ah, la pauvre enfant!... quel malheur pour elle d'être jolie!... Quel dommage qu'il n'y ait pas dans ce pays-ci un bon parti pour elle!... Comme elle rendra heureux, en sortant d'une pareille prison, le mari qui l'en délivrera.

— Je suis persuadé, dit Nikel, que vous ressemblez à votre jeune maîtresse.

— Non, M. Nikel; non, non, répondit Rosalie en remuant la tète d'une manière très-significative; moi, je ne suis qu'une pauvre fille, je n'ai pas de fortune; mademoiselle est riche : ce que j'ai, M. Nikel, c'est une bonne âme, et ce n'est pas à cela qu'on regarde maintenant.

Cette fois le maréchal ne pouvait éviter la botte, elle était trop directe; il n'y avait ni feinte, ni passe, elle allait droit au cœur : aussi n'y répondit-il qu'en tortillant le cordon de cuir de sa canne, et en regardant alternativement et Rosalie et la canne, ou, si l'on veut, et la canne et Rosalie, de manière que l'on a toujours ignoré laquelle des deux excitait le plus vivement son attention.

— Cette fille-là, se disait-il en revenant chez son maître cette fille-là est un trésor, tudieu!... Cette lacune est indispensable; car toute périphrase serait sans énergie pour rendre les expressions du maréchal... Au surplus, continua-t-il, quel mal y aurait-il à me marier?... Elle me vaudra dix maîtresses!... Mais, mille tonnerres! elle m'a donné une fort bonne idée, et mon maître devrait venir faire quelquefois sa partie chez madame d'Arneuse, on le distrairait, et puis ne l'accompagnerais-je pas? s'il joue au salon, nous jouerons à l'antichambre, je serai près de ma Rosalie. Tous les soirs je la verrai...

et, si l'on ne peut pas faire autrement, on l'épousera!... Elle est, morbleu, propre et gentille comme un cheval de lancier polonais.

Ce monologue de Nikel fait voir que la rusée soubrette avait avancé les affaires de sa maîtresse comme les siennes. Elle avait trop de finesse pour ne pas deviner les pensées de Nikel : aussi s'empressa-t-elle d'instruire Eugénie du succès de ses intrigues. Sans en rien témoigner, mademoiselle d'Arneuse en conçut quelque joie; elle espéra même, et ce faible espoir répandit quelque charme sur la vie malheureuse qu'elle menait.

— Allez, mademoiselle, vous serez madame Landon, disait Rosalie en la déshabillant; car M. Landon viendra ici, et il est impossible de voir mademoiselle sans l'aimer.

— Rosalie, vous êtes folle! répondit-elle avec un sourire presque moqueur; gardez-vous bien de laisser supposer à personne que j'autorise ce badinage.

Du moment où Eugènie cessa de plaisanter

sur M. Horace avec sa grand'mère, et qu'en le voyant passer tous les jours elle admira le cheval et le cavalier, l'enfantillage cessa pour faire place à un autre jeu de l'esprit. Toutes les jeunes personnes ont, à l'âge d'Eugénie, assez de penchant vers les idées romanesques; or comme Landon était le premier homme qui s'offrit à ses regards, et qu'il n'avait rien de disgracieux, l'*etrangeté* de ses manières, sa mélancolie, tout servit à favoriser le penchant qu'elle eut à en faire, dans son imagination, le héros d'un petit roman. Elle écrivait ce roman tous les soirs, en le modifiant comme pour s'amuser; mais Dieu sait si elle s'y donnait un mauvais rôle!

En bâtissant ainsi des châteaux en Espagne, Eugénie s'habituait à penser à M. Landon, et tout en s'avouant qu'il ne lui était pas indifférent, en croyant de plus en plus qu'elle serait heureuse avec lui, elle était loin de connaître son propre cœur, un sentiment pur y grandissait à son insu, et l'amour n'était pas

loin lorsqu'elle dit avec un accent enfantin : « Rosalie, vous êtes folle! » La nuit, elle rêva qu'elle épousait M. Landon.

Le lendemain, au déjeuner, Nikel, décidé à faire concourir son maître au succès de ses amours, employa pour l'engager à se présenter chez madame d'Arneuse tous les moyens que lui suggéra son adresse. S'il n'aborda pas ouvertement la question, comme on peut bien le penser, au moins ne prononça-t-il pas un mot qui ne tendît indirectement à son but.

Il commença par établir que les intérêts et la réputation de son bon maître étaient tout ce qu'il avait, lui Nikel, de plus cher.

A ce début, Landon ayant regardé le maréchal avec attention, crut qu'il s'agissait d'une chose sérieuse; Nikel, continuant alors avec feu, soutint en thèse générale qu'il ne pouvait pas souffrir que l'on mît en doute l'urbanité et la politesse des Landon, et, en thèse particulière, que cette exquise réputation était en danger si monsieur n'allait pas faire de visites

à toutes les bonnes maisons du pays où monsieur paraissait vouloir toujours habiter, notamment à la maison d'Arneuse, etc., etc. Enfin, il termina ainsi :

— Oui, monsieur, je le dis et je le répète, je ne vois pas ce qui vous empêcherait d'aller dans cette maison; vous vous y divertiriez toujours mieux que chez vous.

— C'est vrai, Nikel.

— Pourquoi refusez-vous donc de vous y présenter ?

— Je ne sais, mais j'éprouve une répugnance invincible à sortir de ma solitude.

— Si je connaissais vos chagrins, je pourrais, monsieur, vous prouver peut-être qu'il vaudrait mieux vous dissiper et voir une jolie jeune personne, un ange...

— Je doute que vous pussiez me persuader cela, interrompit M. Landon avec l'accent du maître.

— Ah! monsieur, reprit l'adroit Nikel, vous faites bien voir là que vous la craignez.

— Il n'est plus au monde une femme que je redoute.

— En ce cas, monsieur a donc été amoureux?... En faisant cette interrogation, le chasseur regardait son maître, Horace ne leva même pas les yeux ; alors Nikel continua :

— Si monsieur a été amoureux, il doit connaître les tourments et les infernales inquiétudes de cette passion... A ces mots M. Landon regarda Nikel d'un air qui voulait dire : Veux-tu me faire de la peine?...

Le maréchal comprit parfaitement ce regard; il savait bien que son maître avait été amoureux, et son envie d'apprendre tous les détails d'une aventure dont il ne connaissait que l'héroïne lui faisait sans cesse appuyer sur cet article malgré le silence obstiné de Landon et le chagrin qu'il lui causait. Cependant, la plupart du temps, le remords le prenait en voyant qu'il tourmentait son maître, et dans ce combat entre sa curiosité et sa bonté, ce dernier sentiment l'emporta ; en ce moment,

il n'osa plus toucher cette corde, et reprit en ces termes :

—Ce que je faisais observer à monsieur était pour lui donner à entendre que je ne le sollicitais d'aller chez madame d'Arneuse qu'afin de rendre service au pauvre soldat qui lui a sauvé la vie à Eylau; et je ne rappelle, certes, pas l'effet de mon devoir pour vous décider, car vous êtes le maître, monsieur; je ne voudrais pas, pour toute la gloire d'un de nos maréchaux, vous causer la moindre peine!... Vous irez, ou vous n'irez pas; Nikel fera comme il pourra...

—J'irai, Nikel, interrompit Horace d'un ton de voix plus doux. J'irai dès ce soir, demain, quand tu voudras enfin! Va, mon brave, tâche de trouver une femme qui t'aime sincèrement, et tu seras plus heureux que ton maître!...

— Vous êtes donc malheureux?... demanda Nikel avec l'accent de la plus tendre compassion, mais de la compassion curieuse.

— En voilà assez; je ferai ce que tu veux... Laisse-moi!

— C'est que monsieur connaît mon penchant pour le malheur ; sans me vanter, j'ai su partager mon pain avec le pauvre, je n'ai jamais tué la poule du paysan, et j'ai toujours conduit les ennemis blessés à l'ambulance.

— C'est bon, c'est bien ; mais laisse-moi, Nikel...

— C'est que je vois bien que vous allez tomber dans la mélancolie, et *j'aimerais mieux*, c'est-à-dire, il serait convenable (puisque vous allez ce soir chez madame d'Arneuse), que vous vous promenassiez à cheval ce matin.

— Je préfère rester.

— Mais monsieur sait bien que *Brigand* n'est pas sorti depuis quinze jours.

— Eh bien, monte-le!

— Ciel! y pensez-vous, monsieur? moi, monter un des chevaux de monsieur! j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles! si monsieur ne veut pas venir, je promènerai *Brigand* à la main.

— Allons, Nikel, j'irai.

Nikel, se frottant les mains en signe de joie, se retira, et Horace sourit légèrement en voyant son valet de chambre persuadé qu'il avait remporté une grande victoire. Nikel était une si bonne âme, un si fidèle serviteur, que Landon ne voulut pas, en le détrompant, se priver de quelques scènes qui, pour la plupart du temps, le divertissaient.

IV

Landon et son fidèle sergent, d'après la résolution qu'ils avaient prise, se promenèrent donc beaucoup plus matin qu'à l'ordinaire. Eugénie, plus attentive que sa mère, fut seule à les voir passer.

A trois heures environ, le chasseur mit

toute son adresse à faire adopter à son maître une mise recherchée; et la mélancolie d'Horace l'empêchant de s'apercevoir du manége de son domestique, il s'habilla tout comme le voulut Nikel.

— Monsieur, disait-il, quand il se vit en route avec son maître pour aller faire cette visite, vous reviendrez sans doute de vos préventions contre les femmes quand vous aurez vu combien cette jeune personne est intéressante et malheureuse...

— Elle est malheureuse!... dit Landon avec nu accent de compassion, et comment?...

— Monsieur c'est sa mère qui la tourmente un peu. Madame d'Arneuse est emportée, sa fille est douce, la mère aime le faste, et mademoiselle Eugénie aime la simplicité; or, monsieur sait bien qu'il y a des caractères si opposés qu'ils ne s'accordent jamais entr'eux, et alors la vie intérieure n'est pas commode. C'est précisement comme si l'on couchait avec un mauvais camarade. Toute maltraitée qu'elle

est, cette jeune fille adore sa mère, Rosalie me l'a dit; et cette mère est aveuglée par une inexplicable anthipathie, au point de ne pas reconnaître tout l'amour que sa fille a pour elle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas instruit plus tôt de ces détails?

— Mon colonel, je ne savais pas si ce spectacle là vous rendrait plus triste ou plus gai.

— Tu le sais donc maintenant?

— Non, mon colonel; mais j'avoue franchement que, malgré tout le désir que j'ai de vous voir aller chez madame d'Arneuse, je ne voudrais pas que votre bonté... vous fût à charge. D'ailleurs, monsieur, ajouta Nikel en faisant tourner sa canne comme pour enlever ses scrupules, vous trouverez là des distractions plutôt que chez vous. Ne prendrez-vous pas le parti de la fille contre la mère, comme le *petit tondu* a fait en Espagne? ce sera une petite guerre. Vous finirez par vous intéresser à la jeune personne, et... vogue la galère.... mademoiselle

Eugénie est jolie... Tenez, voici la maison ; elle n'est pas mal!... Au surplus, si vous vous ennuyez, nous allons au trot, vous pourrez vous tirer au galop.... Mais voici la porte... entrez, mon colonel.

Horace, souriant de la franchise de son chaseur, lui serra la main, et Nikel, oppressé jusque-là, respira plus librement. Il trembla en frappant à la porte, et tressaillit en entendant les pas de Marianne, qui vint ouvrir.

Pendant qu'ils s'acheminaient, une tempête s'était élevée au salon.

— Notre voisin ne fait pas sa promenade aujourd'hui, avait dit madame Guérin.

— Il est sorti ce matin, lui répondit imprudemment sa petite-fille.

— Comment sais-tu cela lui demanda sa grand'mère.

— Je l'ai vu ce matin vers dix heures, il allait à Cassan, répartit Eugénie avec d'autant plus de bonne foi que sa mère semblait approuver ce discours par son silence.

— Vraiment, je vous admire! s'écria madame d'Arneuse, furieuse d'avoir manqué le passage de Landon; vraiment, Eugénie, vous faites bien du cas de tous les ordres de votre mère.... J'ai signifié que je ne voulais plus entendre parler de cet étranger; son nom même me déplaît, m'irrite, et vous ne cessez de le prononcer! Maintenant, lorsque je voudrai quelque chose, je demanderai tout le contraire; ainsi, Eugénie, ma fille, parlez, étourdissez-moi de tout ce que fait et ne fait pas M. Landon. Et d'où savez-vous, je vous prie, qu'il aille à Cassan? l'avez-vous suivi à cheval?

— Non, maman, répondit Eugénie en tremblant.

— Comment non! vous m'étonnez. Il ne vous manque plus que de courir les champs avec lui!....

— Mais, ma chère amie, dit madame Guérin en interrompant sa fille, ce n'est pas la faute d'Eugénie, c'est la mienne, j'ai parlé la première de ce jeune homme.

— Qu'importe, madame : devait-elle répondre? l'interrogeait-on? depuis quand les enfants discourent-ils avec tant de liberté! Ah! de notre temps on se tenait tout autrement! Jamais une fille bien élevée n'osait lever les yeux, et mademoiselle voit passer le monde, sait où l'on va, ce qu'on fait. Nous demanderons pour vous le ministère de la police.

— Mais, maman, je n'ai pas cherché à le savoir; c'est le domestique de M. Landon....

— Eh bien, toujours!...... Qu'est-ce que je viens de vous dire?.... Ce nom me fatigue, et il faut l'entendre à chaque instant......

— Madame, voici M. Landon, s'écria Rosalie en entrant dans le salon avec un air de triomphe.

A ces mots, madame d'Arneuse resta tout interdite, et sa figure devint le théâtre d'une véritable péripétie comique. Le rouge de la colère expirante fit place à l'air d'une satisfaction froide; une aménité toute d'apprêt succéda si vite aux couleurs sombres de la sévérité, qu'on

pouvait facilement supposer à madame d'Arneuse une grande habitude de ces jeux de physionomie; et cette mobilité dans le masque faisait mal présumer de sa franchise. Madame Guérin et Eugénie avaient précipitamment tourné la tête vers la porte; mais la jeune fille ramena lentement sa figure sur son ouvrage, soit coquetterie innée, soit crainte de sa mère.

— Madame, faut-il faire entrer?... demanda la malicieuse soubrette, dont l'air goguenard annonçait qu'elle avait entendu la dernière partie de la scène.

Madame d'Arneuse pencha doucement la tête, passa négligemment les doigts dans ses cheveux, rajusta son fichu, et jeta un coup d'œil dans la glace; sa conscience lui conseilla de s'envelopper dans un grand schall.

Les pas du jeune homme retentirent dans l'antichambre, et bientôt Rosalie rentra pour annoncer d'une voix sonore : — M. Horace de Landon; puis elle regarda Eugénie en lui lançant une œillade qui voulait dire : — En avant! le chasseur l'eût du moins interprétée ainsi.

A l'aspect d'Horace les trois dames se levèrent. Madame d'Arneuse lui montra un siége qu'elle avait déjà placé de manière à lui dérober la vue d'Eugénie; l'air moitié impérieux, moitié poli avec lequel elle l'accueillit, était un reproche tacite du manque d'égards dont elle le jugeait coupable.

Avant que les complimens d'usage eussent été échangés, le sourire à la fois triste et poli de M. Landon parut à madame d'Arneuse galant et presque admirateur. Regardant déjà ce sourire comme une sorte d'amende honorable, elle eut l'air de consentir à recevoir un hommage en laissant deviner qu'elle pourrait faire grâce en faveur de l'admiration : aussi répondit-elle par un coup d'œil plein d'amabilité.

— Madame, dit Horace, je viens vous faire une visite tardive, sans doute; mais les soins et les embarras d'un nouvel établissement, le chagrins qui l'ont causé sont mon excuse.

En prononçant ces dernières paroles, son

regard qui s'était d'abord porté sur madame d'Arneuse et sur madame Guérin, s'était attaché sur Eugénie, qui se trouvait à côté de lui. La jeune fille rougissant, se glissa doucement sur une chaise plus voisine de M. Landon, et se gardant bien de jeter les yeux sur sa mère, elle essaya de continuer sa broderie.

— Eugénie, dit madame d'Arneuse avec une perfide bonté, tu n'y vois pas clair, ma fille; rapproche-toi de la croisée, ton ouvrage exige beaucoup de jour, et surtout beaucoup d'attention, ajouta-t-elle en lui lançant un regard impératif qu'elle crut dérober à M. Landon.

— Est-ce mademoiselle qui joue si bien du piano? demanda Horace en examinant Eugénie avec l'intérêt que lui avaient inspiré les détails donnés par Nikel.

Eugénie, interpellée, resta debout, et se hasardant à regarder M. Landon, lui répondit :

— Oui, monsieur..... et c'est aux soins et aux conseils de ma mère que je dois le peu que je sais.

Par cette petite flatterie, Eugénie demandait à n'être pas forcée de lever le siége, sa mère ne disait mot; mais madame Guérin, enchantée de la phrase conciliatrice qui faisait à la fois l'éloge de la fille et celui de la mère, lui dit :

— Viens, ma petite, viens ici, et laisse ton ouvrage....

Eugénie alla donc toute joyeuse s'asseoir sur un fauteuil à côté de sa grand'mère; et comme madame Guérin se trouvait placée en face de M. Landon, Eugénie pleine de reconnaissance, baisa la main de sa grand'mère avec une douce effusion de cœur.

— Il paraît, mesdames, que vous êtes bien aimées, dit Horace à madame d'Arneuse.

— Ah! monsieur, répartit Eugénie surprise du silence de la marquise, plus heureuse que la plupart des enfants, j'ai deux mères!

A ces mots, la jeune fille ayant tourné les yeux, rencontra le regard de Landon. Son âme et celle du jeune homme furent comme en pré-

sence pendant un instant aussi rapide que l'éclair; Eugénie laissa lire dans ses yeux toute la candeur de son âme; elle voulait inspirer l'amour, elle le ressentit à son insu. Il lui sembla qu'en cet instant le cœur d'Horace avait compris le sien. Ce regard sympathique fut comme un talisman qui lia ses fantastiques méditations à la réalité; la couleur des cheveux de Landon lui plut, elle aima la vivacité de ses yeux, le son de sa voix, son langage, sa mise, enfin elle lui accorda les perfections dont elle le parait dans ses rêves.

Il arriva donc à la maîtresse le contraire de ce qui advint à la soubrette; et de toute éternité il avait été décidé que la tendre Eugénie recevrait des lois de M. Horace, tandis que Nikel obéirait à Rosalie.

Madame d'Arneuse et madame Guérin observaient M. Landon avec la curiosité naturelle en pareille circonstance; la grand'mère semblait chercher dans ses traits les indices d'un bon caractère, et la marquise examinait

avant tout les formes extérieures et les manières. Le jeune homme, qui savait vivre, ne s'offensa nullement de cet examen, et par une pente naturelle de notre amour-propre qui nous porte à vouloir paraître mieux que nous ne sommes, M. Horace s'étudia sans trop d'affectation à rester aussi éloigné de la familiarité que de la sèche et froide politesse du grand monde.

— Monsieur, dit madame d'Arneuse, votre intention n'est sans doute pas de rester toute l'année dans notre village; c'est, pour un jeune homme de votre rang et de votre fortune, un théâtre bien resserré.

— Madame, j'y suis fixé pour toujours; c'est du moins en ce moment mon intention formelle.

— Ah! monsieur, à votre âge peut-on prévoir ainsi l'avenir? Nous avions aussi résolu de ne jamais quitter Paris. Sans la révolution, nous n'aurions pas eu le plaisir de vous voir... à Chambly.

Ici madame Guérin s'étendit longuement

sur l'ancien état de sa fortune et sur la vie élégante que sa fille menait à Paris, avant l'époque où toutes deux s'étaient retirées à Chambly. Elle termina, comme à son ordinaire, en disant qu'il était bien dur à son âge d'être réduite...

— Ah! madame, dit madame d'Arneuse en l'interrompant avec vivacité, nous ne sommes pas encore si maltraitées ; je connais beaucoup de maisons nobles qui le sont plus que la nôtre.

M. Landon se crut en cette occasion obligé de débiter quelques lieux communs sur cette thèse rabattue : que la fortune ne fait pas le bonheur. Le bonheur, dit-il en terminant, est toujours à notre portée, toujours à nos pieds, c'est une fleur des champs ; il ne faut que se baisser pour la cueillir; mais, comme elle est entourée de beaucoup d'autres fleurs, nous nous trompons sur le parfum, sur la couleur, et nous étendons trop les mains pour ne pas dépasser le but.

Cette agreste comparaison que sa prome-

nade du matin lui avait sans doute inspirée eut un plein succès auprès de ces dames.

Une rougeur subite colora le visage d'Eugénie, en entendant ces paroles et en voyant les yeux de M. Landon se fixer sur elle; elle n'était pas loin de lui, elle était simple, élevée modestement : ne ressemblait-elle pas à une fleur des champs?

— Ainsi, monsieur, reprit madame d'Arneuse, je vois que vous êtes venu à Chambly pour cultiver le bonheur.

— Ah, madame! il n'en existe plus pour moi!... répondit le jeune homme d'un accent de mélancolie qui intéressa vivement la mère et la fille.

Eugénie laissa parler son émotion dans ses regards et dans son attitude. Il lui sembla que l'infortune les réunissait déjà dans un même sentier de la vie.

Cette sollicitude inattendue frappa Landon, qui remercia la jeune fille par un regard... Madame d'Arneuse fit trembler Eugénie par le coup d'œil qu'elle lui lança.

— Oui, mademoiselle, répondit Horace, je suis malheureux..... Mais, ajouta-t-il en souriant, comme pour donner le change, les chagrins des jeunes gens sont de courte durée....

— Eugénie, ma bonne, dit madame d'Arneuse en voyant que M. Landon accordait beaucoup trop d'attention à la jeune fille, ma chère enfant, tu serais bien aimable de m'aller chercher mon ouvrage.

Eugénie se leva en soupirant. Cette phrase était pour elle l'ordre secret de quitter le salon et de n'y plus reparaitre sans être appelée par sa mère. En sortant, elle contempla M. Landon dans la glace jusqu'au dernier instant, en lui disant adieu du cœur.

Un geste impérieux de madame d'Arneuse, surpris par Landon, le mit à peu près au fait de cette scène : examinant alors la marquise avec plus d'attention, il vit son visage quitter brusquement le masque de la sévérité pour reprendre les grâces d'une affabilité d'em-

prunt quand elle se tourna vers lui. C'en fut assez pour lui faire juger madame d'Arneuse. Au premier abord, les deux dames lui avaient déplu; mais à ce moment il acquit la preuve de toutes les assertions de Nikel, et il se sentit vivement intéressé par Eugénie. De son côté, madame d'Arneuse avait reçu cette première impression d'après laquelle on juge presque toujours en dernier ressort une personne que l'on voit pour la première fois.

Elle sentit tout d'abord que leurs âmes n'avaient aucun point de contact, et néanmoins Horace ne lui fut pas désagréable. Ce sentiment s'explique facilement. Madame d'Arneuse, n'étant pas noble d'extraction, outrait son rôle de marquise afin d'en obtenir les honneurs : et comme elle rendait intérieurement justice à la simplicité de ceux qui se sentent naturellement supérieurs, Horace lui imposa, malgré ses manières exemptes d'exagération, une sorte de respect involontaire. Alors, soit qu'elle fût séduite par la fortune de Landon,

ou que le mystère dont il était entouré l'intriguât; soit que, le trouvant d'un extérieur agréable, elle eût l'espoir de le consoler : le fait est qu'elle déposa ses préventions et commença par lui rendre en elle-même une pleine justice.

Elle daigna donc lui sourire, et d'un air moitié amical, moitié protecteur, elle lui dit : — Monsieur, si vous avez quelques momens à perdre, nous serons enchantées de pouvoir faire une connaissance plus intime avec vous. Notre intérieur est, comme vous le voyez, très simple. Je me suis vouée à mon ménage, au travail, à l'éducation de ma fille, et je fais en sorte de me conformer, sans murmure, à la situation dans laquelle le sort m'a placée. Nous nous aimons toutes, et nous nous aidons mutuellement à porter le fardeau que les circonstances nous ont imposé.

— Madame, répondit Horace en faisant un geste par lequel il sembla se replier sur lui-même, j'userai quelquefois de votre aimable

invitation : j'aime beaucoup la musique, quoiqu'elle éveille en moi de tristes souvenirs, ajouta-t-il d'une voix altérée. Puis, après un moment de silence, il reprit : Je vois ici un piano; en revanche, je serais flatté que vous missiez à contribution ma bibliothèque, et, lorsque vous voudrez vous promener au loin, je serai charmé de vous voir accepter mes chevaux...

— Vous êtes on ne peut pas plus galant, monsieur, répliqua séchement madame d'Arneuse, mais vous me permettrez de n'accepter que vos livres, nous avons notre voiture.

A ces mots madame Guérin regarda madame d'Arneuse avec surprise, mais le sérieux de sa fille et l'orgueil qui régnait sur sa figure l'engagèrent à retenir ses objections.

— Nous ne nous en servons pas souvent, dit-elle alors avec un sourire moqueur.

Enfin, après quelques propos insignifians, M. Landon se leva, et saluant les deux dames, il sortit. Madame d'Arneuse, sans quitter sa

place, lui rendit un salut tout-à-fait théâtral; mais madame Guérin ne le quitta qu'à la porte.

Nikel abandonna Rosalie en entendant les pas de son maître; et le chasseur, une fois dans la rue, se retourna pour voir encore la maison; alors il crut apercevoir dans un étage supérieur où s'était déjà postée la femme de chambre une jeune figure qui contemplait Horace avec curiosité.

Aussitôt que M. Landon fut parti, madame Guérin dit à sa fille :

— Comment, ma chère amie, as-tu pu transformer en voiture une berline démantibulée qui se briserait à la première sortie?

— Croyez-vous, madame, que je veuille me laisser écraser par le faste de ce jeune homme? Pour qui nous prend-il donc, en nous offrant sa voiture?... En cela il a manqué d'usage; car, du reste, il est mieux que je ne le croyais.

Cette dernière phrase était chez madame d'Arneuse la première note de la gamme

qu'elle se proposait de parcourir. Ce propos tenait dans son esprit le juste milieu entre la ligne où finissait la défaveur, où allait commencer la louange. C'était tout ce que son envie de rendre justice à M. Landon et de l'exalter par la suite pouvait lui faire dire pour s'accorder avec ce qu'elle avait avancé précédemment. Elle se servait ainsi de lignes imperceptibles, pour ne jamais avoir l'air de changer d'opinion ; de manière qu'il fallait être très-exact à retenir ses assertions précédentes, et vouloir encourir sa haine en les lui rappelant, pour lui faire apercevoir toute la mobilité de ses préventions.

La phrase de madame d'Arneuse semblait jeter le gant, et madame Guérin se serait tue toute sa vie plutôt que de ne pas le ramasser. Elle se hâta d'enchérir sur les éloges de sa fille.

— Oui, dit froidement madame d'Arneuse, il est assez bien. Comme elle prononçait ces mots, Eugénie, rentra au salon, se doutant

bien que, selon l'habitude constante de la maison, l'on devait s'occuper de M. Landon. — Eugénie, reprit-elle en s'adressant à sa fille, vous parlez beaucoup trop lorsqu'il y a des étrangers; encore un peu, vous auriez tenu le dé de la conversation.

La pauvre enfant remarqua qu'il y avait moins d'aigreur dans le ton, dans l'accent et dans les paroles de sa mère, et cette douceur lui parut le signe évident de la faveur qu'avait obtenue M. Horace; elle s'en applaudit pour lui, à ce qu'elle crut; mais en analysant bien ses sensations, elle aurait vu que l'espoir de revoir M. Landon était de moitié dans sa joie.

— Je vois avec plaisir, reprit madame Guérin, que ce jeune homme pourra nous faire une société agréable. J'aurais bien voulu lui demander s'il savait jouer au boston; mais une première fois...

— S'il ne le savait pas, dit Eugénie en tremblant, nous le lui apprendrions.

— Eugénie, répondit la grand'mère, il aime la musique...

La jeune fille rougit et se tourna vers son piano comme pour le remercier. A tout cela madame d'Arneuse ne disait mot ; mais ce silence était énergique, puisqu'elle souffrait avec plaisir que l'on s'entretînt de ce jeune homme impoli dont le nom était naguère proscrit par elle.

— Du reste, il paraît certain, bonne-maman, qu'il est triste ; car la mélancolie perce dans ses paroles, dans ses yeux, dans toute sa personne.

— Bah ! il est jeune et riche, et dans cette position-là, les peines s'en vont comme elles viennent.

— D'ailleurs reprit madame d'Arneuse, d'après sa phrase mélancolique on devine bien la nature de ses petits chagrins, et si l'on voulait s'en donner la peine, on le distrairait bientôt... Les jeunes gens !...

— Je ne le crois cependant pas d'un carac-

tère inconstant, dit madame Guérin; sa figure promet de l'énergie...

On s'entretint ainsi du jeune homme et de sa visite jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel, au grand contentement d'Eugénie, la conversation ne changea pas de sujet, ce qui n'est pas extraordinaire; dans un petit village, les moindres choses font événement.

Pendant qu'au salon on parlait de M. Landon, celui-ci cheminait avec son chasseur.

— Eh bien, Nikel, avait dit Horace, où en sont tes affaires avec ta Rosalie?

— Trop bien, mon colonel, trop bien.

— Que veux-tu dire?

— Je m'explique, monsieur; la rusée m'a tout-à-fait ensorcelé, et maintenant je l'aime trop pour y voir clair, je ferai quelque sottise.... Ah! je réponds qu'elle me tiendra toujours la dragée haute, car elle s'aperçoit bien que je ne suis qu'un conscrit auprès d'elle. Croiriez-vous, mon colonel, que je n'ai pas encore osé lui baiser les mains, qu'elle a,

par parenthèse, blanches comme du lait?... Enfin, s'écria le maréchal, comme s'il lui fût survenu quelque réflexion désagréable, malgré toutes ces incohérences, elle a un cœur excellent, elle m'a attendri, car elle pleurait en me racontant les tours que sa maîtresse joue à cette pauvre petite créature, qui est bien un ange du ciel.

— Et que t'a-t-elle dit?

— Monsieur, quand elle a entendu fermer la porte du salon, elle s'est écriée : « Marianne, je parie que l'on a renvoyé mademoiselle chercher le mouchoir! » Pour lors elle est sortie, et après quelques minutes elle est revenue, et nous a dit : « Je ne me trompais pas; mademoiselle en a les larmes aux yeux!... »

— Elle pleurait?... s'écria M. Landon.

— Oui, monsieur, et voilà, continua l'impitoyable chasseur, voilà qu'elle nous dit que madame d'Arneuse était la femme la plus capricieuse, la plus changeante, la plus orgueilleuse; que son imagination vire et tourne

comme un aide-de-camp aux jours de bataille. Enfin, elle nous a fait le récit des infortunes de mademoiselle Eugénie, si bien, quoi! qu'elle m'a crevé le cœur. J'aurais donné ma solde de retraite pour avoir douze mille livres de rentes à offrir à cette jeune fille-là avec ce cœur d'honnête homme qui bat sous ma capote, afin de la tirer d'un enfer pareil, si je n'aimais pas Rosalie, s'entend!... et puis elle nous a encore conté combien cette demoiselle est bonne, qu'elle excuse les domestiques, qu'elle soigne sa mère, qu'elle l'aime malgré ses caprices, qu'elle joue admirablement du piano, enfin qu'elle mérite un trône, comme un fuyard mérite une balle dans la tète!

Ce discours du chasseur produisit son effet. Poussé par sa bonté naturelle, Landon s'occupa involontairement du malheur d'Eugénie, et pendant le reste de la journée il se fit répéter plusieurs fois par Nikel les détails que celui-ci tenait de Rosalie.

Si Landon pensait à Eugénie, elle ne fut

pas sans l'imiter un peu. Le soir elle eut de la peine à jouer avec sa mère, elle oubliait les cartes, faisait des fautes ; et comme madame d'Arneuse, par suite de l'amour-propre qui formait la base de son caractère, n'aimait pas à perdre, elle gronda Eugénie. La pauvre enfant ne put donc se livrer à sa douce rêverie qu'au moment où elle se retira pour dormir. Or, comme dans les deux maisons tous les personnages se couchèrent en pensant les uns aux autres, cette aventure se trouva dans cet instant aussi fortement nouée qu'un bon troisième acte de tragédie.

V

Le lendemain, Nikel, revenant de promener *Brigand*, s'arrêta devant la maison; car Rosalie, qui l'avait vu arriver, n'avait pas manqué de venir se placer sur la porte pour recueillir au passage les flatteries du maréchal-des-logis.

— Comment cela va-t-il ce matin, ma belle demoiselle? dit Nikel en attachant la bride de son cheval à la chaîne de la cloche.

— Cela va bien, monsieur, répondit la soubrette en lui lançant une œillade gracieuse; votre visite d'hier a fait changer le vent; madame n'a encore grondé personne, pas même sa fille; madame Guérin fredonne les airs qu'on chantait de son temps; et quant à mademoiselle, tenez!..... écoutez-moi ces traits-là, cela roule avec une rapidité de tonnerre; elle est au piano depuis ce matin, et ses doigts vont mille fois plus vîte qu'à l'ordinaire; on sent, rien qu'à l'entendre, qu'elle n'est pas malheureuse ce matin; moi-même, M. Nikel, j'ai suivi le torrent, et je chante les rondes de mon pays.

— Pourriez-vous m'apprendre, mademoiselle, reprit flegmatiquement le chasseur, qui a fait faire ce demi-tour à droite, ou quel est le général qui a ordonné ce quart de conversion?

— Ah! M. Nikel, nous sommes toutes ainsi

bâties dans notre maison : il ne faut qu'un compliment pour nous enlever une migraine; flattez-nous bien, nous devenons aimables; une caresse, ce sont des amitiés à n'en plus finir; mais une mouche vient à voler, en moins de cinq minutes nous sommes méconnaissables, et de fil en aiguille on arrive à se reprocher des paroles qui datent de vingt ans, et tout cela vient....

— De la lune, sans doute! dit le maréchal en haussant l'épaule et en souriant d'un air moqueur et incrédule; à d'autres, mademoiselle! ce sont là des incohérences par trop fortes, et vous vous moquez de moi!...

— Je ne me moque point, reprit Rosalie; et, toute jeune et étourdie que je paraisse être, je gouvernerais la maison si je le voulais. Je devine quand madame est en colère, et quand je veux la mettre de bonne humeur je n'ai qu'à lui dire en l'habillant qu'elle est plus blanche que mademoiselle, et qu'elle paraît la sœur de sa fille...

— Mais voilà qui est fort mal, mademoiselle. Et pourquoi ?

— Parce que c'est mentir.

— Bah! reprit Rosalie, j'aime ces changements à vue, moi!..... cela met un peu de variété dans notre vie : aussi bientôt madame desserre ses lèvres minces, elle commence par rire, elle finit par me croire, et la voilà gaie et charmante jusqu'au premier caprice. Quant à madame Guérin!.... si vous voulez parler comme elle, l'écouter, lui répéter qu'elle a été jolie et riche, elle vous adorera; le dos tourné, si un autre vous accuse et dit : Tue, elle répond : Assomme. Elle vous cajole; mais c'est de la bonté si l'on veut..... Elle est trop faible... Eh bien, M. Nikel, je ne veux pas me donner la peine de les mener, j'aime mieux rire de leurs scènes, regarder tourner ces girouettes, et me borner tranquillement à consoler mademoiselle, et à faire enrager Marianne jusqu'à ce que j'aie une autre victime, vous, par exemple.

— Toujours gentille et spirituelle ! s'écria le chasseur en lâchant un gros soupir sentimental.

— Toujours, M. Nikel ; malheureusement j'ai grand'peur que notre ordre du jour, comme vous dites, ne tienne pas long-temps; nous retomberons dans notre infortune, et cette pauvre demoiselle Eugénie restera toujours à la torture.

— Mademoiselle, dit Nikel en s'emparant des mains de la soubrette, pourriez-vous m'expliquer où vous en voulez venir ?

— Ah ! reprit Rosalie, je veux dire qu'il ne tiendrait qu'à vous de faire la pluie et le beau temps chez nous; comme votre maître a l'air d'une bonne âme, il ne demanderait pas mieux que de nous laisser toujours dans une douce température.

— Diable ! mademoiselle, ceci s'embrouille, et si je reste ainsi devant vous à regarder sortir vos jolies petites paroles d'entre vos dents blanches, ce n'est pas que j'y comprenne rien,

mais c'est parce que je vous aime. Au reste, voilà bien l'amour : comme le disait un trompette de mes amis, c'est le boute-selle de toutes les sottises!...

— M. Nikel, j'aime à croire que vous êtes discret et que l'on peut vous confier quelque chose....

— Mademoiselle, un militaire, quand il a fait deux heures de faction et un tour à la salle de discipline, garde un secret aussi bien que son cheval.

— Eh bien, M. le maréchal, reprit Rosalie en le regardant de manière à le rendre fou, si vous êtes pour long-temps dans le pays, si vous avez quelque empire sur votre maître, engagez-le à venir ici de temps en temps; qu'il tourne chaque fois un petit compliment à madame, et notre pauvre jeune fille respirera, on ne la grondera plus, elle sera heureuse enfin; et si votre maître a bon cœur, il sera heureux aussi d'adoucir le martyre de cet enfant!

— Eh bien! mademoiselle, si cela peut vous plaire, nous viendrons.

Ah! M. Nikel, je n'y ai d'intérêt que celui de mademoiselle, je voudrais la voir moins malheureuse.

— Mais moi, ma chère, je gagnerais à cela le plaisir de vous voir; votre aspect est si doux pour moi! et le jour où vous voudrez bien me dire que vous comptez sur ma constance, je ne regarderai plus aucune femme en face ni de côté..... Ici le chasseur fit un mouvement pour embrasser Rosalie, elle se recula brusquement; Brigand eut peur, cassa la corde de la sonnette et s'enfuit; Nikel courut après Brigand, et Rosalie rentra dans la maison en riant.

Cette conversation ne fut pas sans résultat. Deux ou trois jours après, M. Horace, cerné par les savantes manœuvres de Rosalie, fut enfin amené dans le salon de madame d'Arneuse. La soubrette s'était servie de Nikel comme un habile général se sert des tirailleurs

qui couvrent son armée, et le chasseur avait fini par vaincre la répugnance de son maître pour les deux dames. Le jour où le jeune homme se présenta chez elle, madame d'Arneuse, étant mise fort à son avantage, avait un air de fraîcheur et un vernis de beauté qui ne lui étaient pas habituels. Elle fut donc enchantée de l'opportunité de cette visite, et ce fut un premier motif pour trouver le visiteur à son goût. Au nom de Landon, prononcé par Rosalie d'une voix éclatante, les trois dames se levèrent, et chaque visage prit une gracieuse expression à laquelle le jeune homme répondit par un salut et par le sourire banal dont il voilait sa mélancolie.

Le soir voilait alors la campagne de ses teintes indécises et de ses ombres vaporeuses, le printemps répandait les trésors de ses jeunes parfums, et un dernier rayon de soleil jetait encore dans le salon une nappe de lumière rougeâtre : le silence de la campagne interrompu par les chants mourants des oiseaux, le

mystère du crépuscule, l'espérance qui se révélait à elle, tout, pour Eugénie, rendit ce moment enivrant; ce fut un véritable enchantement, un bonheur dont elle fut long-temps à savourer toute la douceur. Elle se rassit timidement, pencha la tète sur son ouvrage, garda le silence, et sans lever davantage les yeux sur M. Landon, se contenta de se fondre dans le charme qu'elle éprouvait à l'entendre parler. Elle se mit à recueillir chaque parole; et plus elle écouta, moins elle se sentit tentée de relever son front, car sa rougeur virginale et la naïve expression de sa félicité se seraient dévoilées à l'être le plus inattentif.

Elle avait lieu d'être contente : madame d'Arneuse, qui avait une grande prétention à l'esprit et au savoir, voulant déployer ses connaissances, amena la conversation sur la littérature, les arts, les sciences; et le jeune homme, facile, comme il était, toujours prêt à rendre la bride à son imagination, discuta avec tout le feu de son caractère : tranchant comme les

hommes qui ont vécu solitaires, et gagnant de l'aisance à mesure que la discussion s'animait, il finit par oublier où il se trouvait et par se croire avec des amis. Il se livra donc à toute la poésie, à toute l'originalité de ses idées; tour à tour familier, énergique, gai, triste, suivant les sujets. A la fin, la conversation, insensiblement détournée de son premier objet, tomba sur l'éducation : madame d'Arneuse soutenait que l'enseignement actuel était bien inférieur à celui d'autrefois, que les jeunes gens n'avaient plus autant d'égard pour les femmes, qu'ils perdaient du côté des belles manières et de la galanterie, etc.

— Ah! cela est bien vrai! s'écria madame Guérin; quelle différence énorme! Je voyais dans nos salons, avant la révolution, les hommes être aux petits soins, faire de la tapisserie, réciter des vers; mais aujourd'hui un homme croirait se compromettre en s'occupant des femmes autrement que pour se jouer d'elles.

— Mesdames, s'écria Landon d'un ton con-

cluant, je conviens que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas celle de 1779.

En entendant cette année, madame d'Arneuse fit un mouvement comme pour se déclarer incompétente à juger le mérite de la jeunesse de cette époque.

— Mais, continua Landon, les temps aussi sont bien changés! Ce siècle a reçu un baptême de raison et de gloire qui donne une tout autre direction aux idées.

— Voilà bien ce dont nous nous plaignons, répliqua madame d'Arneuse.

— Quoi! madame, vous réprouveriez le règne de Napoléon, qui a pu dire en plein sénat : Où est le drapeau, là est la France!

— La pensée est un peu nomade, repartit la marquise, enchantée de montrer tant d'esprit.

— Vous réprouveriez nos conquêtes?

— Les ennemis sont en France.

— Nos institutions?

— Votre noblesse n'a qu'un jour.

— Tout ceci, madame, n'est pas l'éducation; nous sortons de notre sujet : je conviens que la noblesse d'autrefois était plus ancienne.....

— Plus nationale, monsieur, parce qu'elle s'appuyait sur les vieilles traditions. Nous étions les héritiers des premiers conquérants du sol.

— Vous voulez dire des défenseurs, madame.

— Oui, monsieur, je me trompais. . . Ne connais-je pas tout ce que l'on a écrit sur l'origine de la noblesse et sur l'histoire! Mably, Raynal, Diderot, Lavoisier, Helvétius, j'ai vu tous ces messieurs.

— Vous étiez donc toute petite, madame?

— Ils venaient dîner chez mon père fort souvent...

— Nous avions une si bonne maison! dit madame Guérin pour soutenir le mensonge de sa fille. Nous devions à notre cuisinier l'honneur de leur compagnie. Telle que vous me

voyez, j'ai fait un boston avec Franklin, Kamikaël et Voltaire : ils étaient fort aimables. Mais j'en ai fait un autre...

A ces mots, un sourire un peu ironique vint errer sur les lèvres de Landon, et madame d'Arneuse tenait déjà trop à l'estime du jeune homme pour n'en pas être très piquée; aussi dit-elle à sa mère avec dépit :

— Ah! madame, faites-nous grâce de l'inventaire de vos bostons... Puis s'adressant à Landon : — Allons, monsieur, soutenez votre thèse : vous avez assez d'esprit pour me convaincre, je me sens très disposée à croire à la perfection de la jeunesse d'aujourd'hui.

— Je n'ai pas prétendu, madame, qu'elle fût exempte de défauts; je m'étonnais seulement de vous entendre regretter le temps où nous étions constamment à vos pieds : vous avez perdu des galants, mais vous gagnez des *amans*. Moins on voit les femmes, plus elles sont honorées.

— On dirait que vous avez peur de nous.

— Peut-être, madame.

— Vous êtes galant, vraiment!

— Ah! vous savez bien que mon *peut-être* n'est pas une injure. De nos jours, une passion influe sur la vie tout entière, et l'on ne doit pas s'y exposer avec étourderie, car si l'amour nous promène d'abord à travers les fleurs, il finit toujours par nous conduire au bord des précipices.

— Bienheureuses, monsieur, sont les femmes qui rencontrent dans leur vie un être qu'elles peuvent aimer comme la jeunesse actuelle mérite, selon vous, d'être aimée. Je n'ai pas connu cette félicité... Mariée par convenance, j'ai su me garder de cette licence de bon ton en usage de mon temps, mais j'avoue que je ne recommencerais pas deux fois mon existence. Vivre avec une ame vierge et aimante en se trouvant chargée de l'honneur d'une illustre maison est un supplice que j'ignorais avant d'épouser M d'Arneuse!...

— Ma pauvre fille!. . . . . . s'écria madame Guérin.

— Ah! madame, répondit Horace, regardez-vous bien plutôt comme heureuse!. . . En même temps son front se couvrit d'un épais nuage de tristesse, et il ajouta d'une voix tremblante : — Oui! trois fois heureux, le moine, la religieuse, qui, retirés du monde pour mieux résister au démon, atteignent silencieusement la vieillesse! S'ils ignorent comme vous (madame d'Arneuse sourit avec une feinte mélancolie) les vives jouissances de cet amour enivrant pour lequel les regards sont des caresses, le bruit des pas est une harmonie, la parole une musique divine, ils ignorent aussi la rage, le désespoir, causés par une trahison, et cette mort lente, cette consomption fatigante dont on est alors accablé.

Une douloureuse animation perçait dans les regards de Landon, dans ses gestes et dans toute son attitude. Aux derniers mots, sa voix, qui s'était graduellement affaiblie, prit

un accent de mélancolie qui pénétra jusqu'aux cœurs des trois dames. Eugénie, qui d'après l'ordre de sa mère gardait un religieux silence, n'osa point lever les yeux sur le jeune homme, car elle se sentait prête à pleurer.

— Me voilà presque convaincue de la perfection du siècle : certes, autrefois on parlait avec moins d'enthousiasme....... Vous n'avez pas les idées d'un militaire, monsieur.....

— Non, madame, répondit-il avec tristesse.... Et il y eut un intervalle de silence.

— Il est bien digne d'être aimé, s'il conçoit ainsi l'amour! pensait Eugénie. En ce moment, sa pose était naïve et charmante, elle regardait Horace avec l'abandon de l'innocence. Landon s'étant tourné vers elle comme pour ne pas voir une image pénible et comme s'il eût voulu se rafraîchir le cœur par l'aspect de l'enfance, fut frappé du spectacle offert par cette figure de jeune fille. Sous les indices d'un profond amour il découvrit les traces

d'une souffrance habituelle. Il remarqua la pureté des contours et l'éclat du teint de ce jeune visage, et dans l'expression il reconnut l'air tendrement soumis de la femme qui aime pour la première fois. Sans deviner encore ce qui se passait dans l'âme d'Eugénie, il admira la suavité d'un si parfait ensemble comme il eût admiré une tête de Raphaël.

Il rompit enfin le silence, et dit avec une émotion comprimée :

— Mademoiselle ne touche-t-elle pas du piano? Il y a bien long-temps que je n'ai entendu de musique!... Il y avait un secret dans cette exclamation pleine d'amertume.

— Long-temps!.... reprit naïvement Eugénie ; j'ai joué avant-hier!... Elle s'arrêta, un vif sentiment de peine avait brisé subitement sa voix.

En effet, la pauvre enfant parcourait le doux pays des chimères amoureuses, et le *long-temps* de Landon l'en avait brusquement arrachée. — S'il ne se souvient pas d'avoir

entendu mon piano, il ne m'aimera jamais... Telle fut sa réflexion; et mettant son mouchoir sur sa figure, elle essaya de quitter le salon.

Madame d'Arneuse ayant remarqué l'attention avec laquelle Horace regardait Eugénie, s'était bien promis de la renvoyer; mais elle fut blessée d'être prévenue par sa fille et de la voir agir par un sentiment qui ne fût pas ordonné. Poussée alors par cette manie des tyrans qui croient perdre en pouvoir ce que leurs sujets gagnent en liberté, elle dit à sa fille :

— Restez! sonnez pour avoir de la lumière : vous allez nous jouer un morceau, et nous tâcherons, ajouta-t-elle, de faire bien des fautes!

Il faut aux gens vraiment sensibles un sens à part pour deviner avec tant de promptitude la blessure involontaire qu'ils ont faite à une âme trop délicate; c'est ce qu'on appelle *savoir revenir*. Landon possédait cette qualité

charmante : cet homme parfois dépourvu de grâces en avait alors de touchantes. Lorsqu'Eugénie, obéissant timidement à sa mère, se dirigea vers son piano, il alla ouvrir lui-même l'instrument, aida la jeune fille à chercher la musique, et tandis qu'elle joua, assis auprès d'elle il la regarda, avec des yeux pleins de douceur et qui semblaient implorer un pardon. Ce langage muet ne fut que trop bien entendu. Un malin génie semblait se plaire à égarer Eugénie par de fausses lueurs, pour la laisser éblouie au bord d'un précipice.

En effet, Landon, tourmenté par l'idée qu'il pouvait ajouter à la somme de malheurs intimes qu'Eugénie avait à subir, s'efforça d'être affectueux auprès d'elle. Alors la pauvre petite prit les témoignages d'une compassion généreuse pour les soins d'un amour naissant; elle s'abandonna doucement au bonheur de le voir à ses côtés, s'occupant d'elle, et la regardant avec une expression de plaisir. Pleine de cette confiance naturelle au jeune âge, elle

croyait avoir déjà jeté un premier *charme* sur son cœur ; elle espéra du moins; et, dans ce moment trop fugitif, où tout était oublié, posant, non sans crainte, son pied sur une terre inconnue, elle savoura avec délices la première joie de sa vie.

Quand le morceau fut terminé, Landon, avec un sourire comme en savent trouver ceux qui connaissent la souffrance, dit à Eugénie :

— J'ai entendu ce morceau presque aussi bien exécuté...

— On n'a pas eu beaucoup de peine à le mieux jouer! s'écria madame d'Arneuse.

— Par qui, monsieur? demanda Eugénie en tremblant.

— Par vous-même, mademoiselle, répondit-il; il y a quatre ou cinq jours, après midi, je revenais de la promenade... votre fenêtre était ouverte...

L'accent qu'il mit dans cette phrase et la manière dont il souriait, dirent assez à Eugénie

qu'il cherchait à réparer sa faute... A ce moment la jeune fille feuilletait par maintien son livre de musique; la page qui tremblait n'accusait que trop son émotion; mais elle eut encore assez de présence d'esprit pour se plaindre de son extrême timidité.

Landon, revenant alors auprès de madame d'Arneuse, la complimenta sur l'éducation soignée qu'elle donnait à sa fille; puis, sans dire un mot d'Eugénie, il se mit à flatter la marquise avec emphase; il semblait, à l'entendre, que ce fût elle qui eût joué. Insinuant adroitement qu'il lui croyait un talent supérieur, il parut désirer vivement de s'en assurer, et sollicita un prélude, une improvisation, un accord même, comme une faveur... Madame d'Arneuse se garda bien de détruire cette flatteuse opinion, et reçut ces compliments avec la fausse modestie d'un poète.

En entendant faire l'éloge de sa fille, il fut impossible à madame Guérin de se taire, et Landon écouta avec une complaisance unique

la vieille grand'mère vanter les qualités de la marquise.

— Ah! monsieur, si vous l'aviez vue, dit-elle en terminant, avant la révolution, au milieu d'une cour composée des gens les plus remarquables de l'époque, c'est alors qu'elle était belle et bien mise, ayant les plus beaux chevaux, les équipages les plus élégants.

— Oh! tout était simple, mais de bon goût, ajouta madame d'Arneuse.

— Et le jour que tu fus présentée à la cour, on ne parlait que de toi à Versailles.

— Oui! répondit-elle en poussant un soupir; c'était le 17 janvier 1789.

— A quatorze ans, ma pauvre fille, nous t'avions déjà sacrifiée!... si jeune, si belle!...

— Et je suis maintenant une vieille maman.

— Ah! madame, reprit Horace, si nous sommes séparés de 89 par un siècle d'événements, votre visage nous fait souvenir que la dynastie nouvelle n'a qu'un jour. Pour qui ne sait pas la vérité, vous êtes la sœur de votre fille...

Horace avait déjà deviné le caractère de ses voisines, et n'épargnant plus dès lors un encens qu'on respirait avec tant de plaisir, il s'amusa non-seulement de la marquise, mais aussi de madame Guérin. Il soutint à celle-ci qu'elle avait dû être très-jolie; et ses compliments, tout exagérés qu'ils étaient, furent reçus avec reconnaissance. Madame d'Arneuse venait de montrer son esprit; cette fois elle crut avoir convaincu M. Landon de l'antiquité de sa race.

Alors madame d'Arneuse, après avoir reconduit M. Landon, revint lentement se placer devant la cheminée; et s'examinant quelque temps dans la glace, elle dit en passant ses doigts dans les boucles de ses faux cheveux :

— Il a été très-bien, mais parfaitement bien ce soir, notre voisin! il est très-aimable.

— Et toi, reprit madame Guérin, tu étais mise à ravir.

— Maman était très-jolie, ajouta Eugénie en embrassant sa mère.

Madame d'Arneuse, comme pour la consoler, lui fit une légère caresse.

— Ne vous ai-je pas toujours dit, répondit-elle, que ce jeune homme nous ferait une société! mais c'est qu'il est on ne peut pas plus galant, distingué!

— Et instruit! s'écria madame Guérin; ce jeune homme est un puits de science...

— Oh! mais, charmant! continua madame d'Arneuse : de belles manières, bon ton, joli homme, il a tout pour lui; je gagerais qu'il est noble...

— Il paraît avoir un bien bon cœur, dit tout doucement Eugénie.

— Oh! oui, reprit madame Guérin; il éprouve peut-être quelque infortune de cœur, car il nous a dit certain mot avec une sensibilité qui m'a touchée.

— Il est sans doute trompé par une coquette qui n'aura pas senti la valeur d'une âme comme la sienne, ajouta madame d'Arneuse d'un air qui disait parfaitement : « Je la sens, moi! »

Enfin, à onze heures et demie du soir, après une conférence de trois heures, pendant laquelle chacune de ces dames parla selon ses vœux secrets, il fut reconnu et déclaré à l'unanimité que M. Horace Landon était un homme tel qu'on n'en voyait plus, un homme digne de madame d'Arneuse, un homme digne d'Eugénie. Quand madame d'Arneuse, la plus exagérée des trois, et celle qui exaltait le plus le jeune homme, laissait apercevoir ses vues sur lui, madame Guérin applaudissait ; si Eugénie soupirait doucement, sa grand'mère ne manquait pas de dire qu'elle éprouverait un vif plaisir à l'appeler son fils ; alors, en quittant le salon, madame Guérin dit tout bas à sa fille : « Tu pourrais l'épouser ! » et à sa petite-fille, lorsque madame d'Arneuse fut trop loin pour l'entendre : « Tu l'épouseras ! »

VI

La sensibilité d'Eugénie, refoulée dans son propre cœur par la sévérité de sa mère, y formait un foyer de sentiments qui, ne se déversant sur aucun objet extérieur, ne s'échappant ni dans ses discours ni dans ses actions (renfermée qu'elle était dans une maison solitaire

et réduite à la société de ses deux mères), devaient se répandre avec effusion sur le premier être qu'elle jugerait digne d'être son protecteur ; et comme ce caractère sourdement énergique était caché sous une grande timidité, résultat naturel de la gêne où la tenait sa mère, cette force aimante gisait dans son pauvre cœur comme une fleur sous la neige. Chez elle la sensibilité existait dans toute sa verdeur primitive : Eugénie vivait dans son cœur, seule et comme dans une nuit profonde.

Cette jeune fille, si résignée en apparence, devait donc bien plus souffrir d'un mot équivoque, d'un regard incertain, qu'une autre femme, du plus cruel abandon : enfin, son cœur n'avait de place que pour un seul amour; et tel était son sort, que la sévérité de sa mère ayant augmenté sa timidité naturelle, et l'ayant habituée à l'obéissance la plus soumise, elle était prédestinée à jouer toujours en amour le second rôle, c'est-à-dire le rôle du dévouement et de l'abnégation, qui est toujours celui des grandes âmes.

Une passion sérieuse venait d'entrer dans le cœur d'Eugénie, mais sa chaste réserve, la crainte qu'elle avait de sa mère, tout contribuait à en étouffer l'expression : ainsi, les proportions ordinaires de l'amour, comme on nous le peint, n'existent pas dans cette histoire ; un mot, un geste, un regard y sont de grands événements. L'orage était dans le cœur, la paix sur les lèvres. Heureux celui qui, remontant le cours de sa vie passée, prêtera les charmes du souvenir à ce simple tableau.

Au bout de quinze jours, madame d'Arneuse s'était si bien engouée d'Horace, qu'elle ne négligea plus rien pour l'attirer chez elle. On commença par l'inviter cérémonieusement à dîner, afin de l'entraîner par degrés dans une intimité difficile à secouer. Une partie d'échecs avait été le motif de cette invitation et devait précéder le dîner.

Un trait assez saillant du caractère de madame d'Arneuse était une fausse entente de sa dignité de femme. Elle voulait être toujours

devinée : blessée de ramasser elle-même son gant, elle l'était encore bien davantage de n'être pas prévenue dans ses souhaits. Si l'on s'apercevait trop tard de son désir, elle aimait mieux le nier que le satisfaire aux dépens de sa vanité. Ainsi, lorsque Landon arriva, elle crut qu'il allait s'empresser de solliciter la partie d'échecs ; à ses yeux, c'était un devoir : or, comme Horace, une minute après l'invitation, l'avait aussi profondément oubliée que si les échecs n'eussent jamais été inventés, il resta tranquillement à causer.

Madame d'Arneuse eut bien soin d'amener la conversation sur la cause première du dîner, et Landon s'écria :

— Et notre partie d'échecs!

— Ah! nous la réserverons pour une meilleure occasion ; vous avez trop de plaisir à causer! répondit-elle d'un air piqué.

Horace de s'excuser en sollicitant, comme un bonheur, la partie d'échecs, et la marquise de refuser en prétextant le peu de temps, l'in-

souciance d'Horace, etc. Enfin, Landon fut obligé de faire un siége en règle pour emporter l'honneur de jouer avec madame d'Arneuse. On commença donc; et Landon, voyant l'importance que la marquise attachait à un jeu où la science seule décide des succès, eut l'adresse de se laisser gagner, malgré son évidente supériorité.

Cette dernière circonstance acheva de lui gagner l'estime et l'admiration de madame d'Arneuse : M. Landon était, à son avis, un des plus forts joueurs qu'elle eût connus, un des hommes les plus aimables; enfin, elle épuisa en sa faveur les termes les plus expressifs de son dictionnaire. Alors la joie naquit dans la maison, personne ne fut plus tourmenté; Eugénie respira et fut tout étonnée de sa félicité; madame Guérin, heureuse du bonheur des autres, caressa tour à tour sa fille et sa petite-fille; enfin, la rusée soubrette, admirant l'effet de ses intrigues, ne songea plus qu'à couronner son œuvre par un succès complet.

Nikel ne cessa donc pas d'être son écho : plus d'une fois Landon s'endormit, le soir, aux discours du soldat, qui le félicitait d'avoir allégé, pour un moment, la chaîne pesante de mademoiselle d'Arneuse; et Rosalie, voyant les visites devenir plus fréquentes, engagea Marianne à semer dans le village le bruit du mariage prochain de M. Landon avec mademoiselle Eugénie. Tout Chambly s'en doutait déjà, et tout Chambly le désirait. Il ne restait plus qu'à faire parvenir les caquets du village aux oreilles d'Horace : Rosalie se chargea de cette difficile entreprise.

M. Landon ne tarda pas à accréditer, à son insu, les fausses nouvelles répandues par Marianne, en multipliant tellement ses visites qu'il devint presque de la famille. Il serait difficile d'expliquer cette intimité autrement que par le désir qu'il éprouvait d'adoucir le sort d'Eugénie, qui lui paraissait de plus en plus intéressante; son antipathie pour madame d'Arneuse n'avait pas cédé à l'habitude de la voir,

mais il avait fini par s'amuser d'elle comme d'une comédie vivante, et peut-être ce petit manége le divertissait-il réellement.

Bientôt la fière marquise ne rougit plus d'accepter la calèche et les chevaux de Landon. Chaque jour il venait faire des lectures, des parties d'échecs; les promenades aux environs se succédèrent, mais rien ne put adoucir la mélancolie de Landon. Heureux de procurer quelque plaisir à ses voisines, il jouissait de leur joie sans la partager; il n'eut même pas assez de confiance en elles pour les initier à ses actes de bienfaisance et les mener dans les chaumières où le spectacle des maux qu'il soulageait semblait le rattacher à la vie.

Deux mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels l'amour d'Eugénie s'accrut dans l'ombre et dans le silence; car la sympathie secrète qui l'unissait à Landon lui révéla chaque jour les nobles qualités de ce jeune homme. Dès lors elle ne vécut plus en elle-même, son âme tout entière passa dans celle d'Horace, et ce ne fut

pas sans frémir qu'elle pénétra le secret de son propre cœur.

Un soir, par un hasard extraordinaire, elle se trouva seule pendant un moment dans le jardin près de Landon. Celui-ci, les yeux levés au ciel, paraissait plongé dans une extase mélancolique; Eugénie le regardait avec amour. En ce moment, un nuage chassé par le vent vint cacher la lune, que Landon contemplait avec ravissement, et découvrit en même temps une étoile qui lança tout à coup une lumière vive et pure.

A cet accident si simple, Landon tressaillit et tourna lentement les yeux sur Eugénie, qu'il compara à cette étoile dont la douce lueur semblait le consoler en l'absence de l'astre qui l'éclairait naguère. Ce caprice des génies de la nuit, image sans doute trop fidèle de sa fortune, lui arracha des larmes qu'il essaya en vain de retenir et qui roulèrent lentement sur son visage. A l'aspect de ces pleurs, Eugénie fut saisie d'une émotion qu'elle ne put dérober

à Horace. Celui-ci prit alors la main de la jeune fille et lui demanda avec intérêt la cause de son agitation ; mais Eugénie se leva sans répondre, et s'appuyant sur Horace, qui s'était empressé de lui offrir son bras, resta muette aux questions qu'il lui adressait en la guidant sous les sombres allées du jardin.

Tout à coup, la lune sortit du nuage qui la cachait, et le bosquet fut inondé d'une vive lumière. Eugénie, que les questions d'Horace embarrassaient, l'interrompit en lui disant :

— Levez les yeux ; l'astre que vous aimez a reparu, mais la petite étoile s'est cachée.

Horace n'avait entendu que les premiers mots d'Eugénie ; il s'écria :

— Ah! j'en accepte le présage! puisse-t-elle ainsi...

Il n'acheva pas, mais ce peu de mots fut un arrêt pour Eugénie, que Landon sentit tressaillir. La pauvre enfant se soutenait à peine : Horace s'aperçut de son trouble, et la fit entrer dans le salon dont ils n'étaient pas éloi-

gnés. En arrivant, Eugénie se jeta sur une bergère où elle resta presque évanouie.

Horace, effrayé presque autant que confus, commença à soupçonner la véritable cause de cette indisposition soudaine. Déjà, à son insu, une foule de liens secrets l'attachaient à Eugénie. Il ne croyait pas trouver pour elle tant de sentiments dans son cœur.

Madame d'Arneuse et madame Guérin, interdites d'abord, n'empêchèrent pas Horace de rendre mille petits soins à Eugénie.

A ces mots : « Mademoiselle se trouve mal! » Rosalie et Marianne étaient accourues et semblaient ne respirer que du souffle de la jeune fille. Quand elle eut repris ses sens, un regard de madame d'Arneuse les renvoya du salon; puis, par un autre regard, elle parut interroger Landon sur cet événement; celui-ci la comprit fort bien, et lui répondit en attribuant à la fraîcheur du bosquet et à la rosée l'indisposition d'Eugénie.

Eugénie confirma cette supposition, remer-

cia Horace par un signe de tête plein de mélancolie, puis elle se leva et dit qu'elle se trouvait infiniment mieux; pour en donner la preuve, elle gagna lentement son piano et en tira négligemment quelques accords. Pendant toute la soirée, elle fut rêveuse et triste, et plus d'une fois ses larmes furent près de couler.

Landon partagea naturellement la préoccupation d'Eugénie, et fut distrait par la foule de pensées nouvelles que ce petit événement avait fait naître en lui : il contempla si souvent le visage d'Eugénie, que les deux dames, inquiètes, se regardèrent avec des signes d'intelligence, comme pour se demander : Qu'est-il arrivé? On fit une partie : lorsque ce fut au tour d'Eugénie de donner à couper les cartes, ses doigts effleurèrent ceux de Landon, on la vit pâlir de nouveau et rester un instant sans reprendre les cartes.

— Mais qu'avez-vous donc, Eugénie?.... dit sévèrement madame d'Arneuse.

— Je souffre ; madame! répondit-elle avec

un accent déchirant; et ses larmes, qu'elle retenait depuis long-temps, recommencèrent à couler.

Landon avait trop de bonté pour ne pas partager un peu la souffrance d'Eugénie comme il partageait sa préoccupation. L'idée qu'il pouvait plaire était si loin de lui, qu'il avait besoin d'acquérir les preuves les plus évidentes du sentiment qu'il inspirait, et alors il examina Eugénie avec tant de soin et d'attention, que madame d'Arneuse crut de son côté qu'il devenait amoureux.

Lorsqu'il vit les larmes de la jeune fille, Landon résolut de cesser toute relation avec cette famille; mais, par malheur, on avait projeté une partie pour le lendemain. On devait aller visiter le parc de Cassan, et au retour longer les bords de l'Oise. Horace se promit de trouver un prétexte pour ne plus voir madame d'Arneuse après cette promenade. Il se retira en pensant à tous les malheurs produits par un amour non partagé, malheurs qu'il ne

connaissait que trop. Ne pouvant soupçonner toute la violence des sentiments d'Eugénie, il crut qu'il était encore temps de prévenir l'orage qui s'amassait sur la tête de cette jeune fille déjà si malheureuse.

De retour chez lui, Landon resta plongé dans la rêverie, et, pour la première fois depuis long-temps, une nouvelle image voltigea dans sa pensée comme une ombre légère. C'était déjà beaucoup pour lui, c'était peut-être tout ce qu'il pouvait attendre. Une heure s'écoula sans qu'il sentît peser sur son âme l'idée tyrannique à laquelle le sort l'avait condamné. Il pensa d'abord à la vie infortunée que menait Eugénie, aux moyens qui pourraient l'en délivrer, puis à la douceur de caractère qu'une pareille servitude n'avait point aigri, et à la reconnaissance qu'elle concevrait pour un libérateur; enfin, il revit Eugénie avec cette angélique physionomie qu'il avait admirée au premier abord, et alors cette pensée traversa rapidement son âme : c'est qu'il y avait encore au

monde des femmes dignes d'être aimées. Il frémit, et, comme un enfant qui chasse de sa main l'objet qui lui fait peur, il secoua toutes ces pensées qui le ramenaient toujours à la souffrance.

Quand, par son départ, Landon eut laissé le salon vide pour Eugénie, madame d'Arneuse, piquée de penser que sa fille eût obtenu la préférence sur elle, refusa l'offre qu'elle lui fit de la déshabiller; et lorsque la pauvre enfant voulut aller lui chercher sa toilette, elle lui ordonna très-durement de rester à sa place et sonna Rosalie. Elle témoigna son mécontentement à sa fille de la manière la plus dure et la plus affligeante pour un cœur aimant; elle ne lui répondait pas, repoussait ses attentions avec humeur et se détournait pour ne pas la voir. Eugénie jeta sur sa grand'mère un regard si soumis et si triste, que Madame Guérin ne put s'empêcher de dire à sa fille :

— Qu'as-tu donc contre Eugénie?....

— Rien, répondit madame d'Arneuse d'un

ton qui signifiait le contraire : est-ce qu'elle va encore pleurer? elle fera mieux de réserver cela pour une meilleure occasion ; mais si elle croit que de pareilles affectations font trouver un mari, elle se trompe : les hommes n'aiment pas qu'on soit toujours à se plaindre et à larmoyer; elle s'imagine sans doute que c'est de bon ton, elle aura vu cela dans l'almanach des Modes.

— Cette pauvre petite, reprit madame Guérin, ce n'est pas sa faute!...

— Cela n'en vaut pas mieux, répondit aigrement madame d'Arneuse.

A ce moment la grand'mère dit tout bas à sa petite fille :

— Demande pardon à ta mère, et couchez-vous sans rancune....

Courbée sous le poids de ses chagrins, qui venaient de s'accroître, Eugénie, en proie d'ailleurs à des douleurs physiques, attendait les paroles consolatrices qu'une mère doit à son enfant qui souffre, et cette scène, ces re-

proches injustes l'empêchèrent d'entendre la voix de sa grand'mère; elle n'était pas assez forte pour résister à tant de chocs, elle demeura comme pétrifiée.

—La voyez-vous? s'écria madame d'Arneuse en montrant Eugénie par un geste de colère; quel marbre!...... quelle tendresse pour sa mère!... Allez-vous-en, mademoiselle!

Eugénie s'approcha pour embrasser sa mère et lui souhaiter le bonsoir d'une voix respectueuse et timide; mais madame d'Arneuse l'ayant repoussée avec violence, la jeune fille se retira le cœur brisé, et fondit en larmes en entrant dans sa modeste chambre, seul asile où elle pût respirer quelquefois.

Quand elle eut quitté le salon, il y eut un moment de silence pendant lequel madame Guérin, n'osant excuser Eugénie, épiait le nouveau sentiment dont sa fille était agitée. Elle n'attendit pas long-temps: madame d'Arneuse, secouant la tête à plusieurs reprises, rompit le silence en disant avec un naturel étudié:

— Notre jeune homme se dément un peu!...

— Oui, reprit madame Guérin, il avait ce soir de singulières manières.

— Je ne sais, continua madame d'Arneuse, mais il m'a semblé commun; définitivement, je crois que je n'en ferai pas ma société, il est par trop libre.

Là-dessus, saisissant avec adresse et avec une certaine justesse les imperfections du caractère d'Horace, elle en fit un portrait peu flatteur. —Avez vous remarqué quelle licence extraordinaire il met parfois dans ses discours? il est irréligieux...

—Oh! je hais souverainement cela, dit madame Guérin; et puis il parle trop, il a souvent des manières inconvenantes.

— Non, réellement, ajouta madame d'Arneuse, ce n'est pas un jeune homme aussi accompli qu'il nous a paru d'abord; je l'ai toujours dit, vous n'avez pas voulu me croire, c'est un homme fort ordinaire...

Enfin, ce soir-là M. Landon n'était plus ce

phénix cherché avec tant d'ardeur et qu'elles avaient été si heureuses de rencontrer. Madame d'Arneuse, redescendant l'échelle de son exaltation, revint par degrés à une opinion désavantageuse à Landon. Néanmoins elle s'endormit en se promettant bien de ne rien négliger pour paraître victorieusement dans la partie du lendemain.

Eugénie passa la nuit à gémir sur sa situation et à consulter son cœur. S'avouant avec effroi sa naissante passion pour Landon, elle sentit, tant elle avait la conscience de son amour et de sa force, que jusqu'à son dernier jour son cœur appartiendrait à Horace. Cette révélation ne fut pas sans charme pour elle, mais tout à coup une voix fatale lui criait que Landon avait déjà aimé et qu'elle n'aurait jamais tout son amour. Au-dessus de ces fluctuations apparaissait la prodigue et folle espérance, qui se levait dans son âme comme une aurore. Eugénie accepta l'avenir avec confiance, séduite par une pensée ingénue, la

première qui vienne dans la tète des jeunes filles qui aiment, elle s'imagina que l'amour était si vaste, offrait par lui-même tant de plaisirs innocents et secrets qui ne dépassaient pas l'enceinte du cœur, qu'elle pouvait se borner à aimer sans être aimée. Elle trouvait déjà tant de bonheur à rêver ainsi à Landon... Elle espéra donc. Son amour n'était-il pas déjà devenu une égide sous laquelle elle défiait la sévérité de sa mère? Le souvenir de Landon effaçait les sillons de toutes ses douleurs. Elle pleurait, mais elle ne trouvait plus d'amertume à ses larmes.

Le matin, elle s'éveilla en pensant qu'elle allait passer une partie de la journée avec M. Landon. Ce bonheur présent l'absorba tout entière. Elle sourit à la nature, qui la favorisait. Le ciel était d'une admirable pureté. Eugénie en remercia Dieu. Elle s'habilla avec recherche, mais sans luxe, arrangea ses cheveux avec une gracieuse simplicité qui ajoutait au charme de sa figure, puis elle revêtit une

robe de mousseline. Cette blanche toilette lui donnait l'air d'une vierge des cieux.

Elle entra chez sa mère, et, avec une effusion de cœur vraiment touchante, avec un oubli charmant du traitement qu'elle avait subi la veille, elle accourut pour l'embrasser. Sa mère se détourna, et agit comme si sa fille n'eût pas été dans la chambre. Madame d'Arneuse était occupée avec Rosalie à rassembler toutes les ressources de l'art de la toilette pour rendre du prestige à ses attraits. La malicieuse femme de chambre lui donnait les plus perfides conseils : tout en la flattant et en paraissant mettre tous ses soins à parer sa maîtresse, elle s'efforçait de lui faire adopter une mise disgracieuse. A la fin, madame d'Arneuse, jetant un dédaigneux coup d'œil sur Eugénie, lui dit avec ironie :

— A quel bal comptez-vous aller?. . . . . J'espère que, si vous voulez venir avec nous, vous ne garderez pas une robe de mousseline,...... à moins que vous n'ayez envie d'en laisser un échantillon à chaque épine.

Eugénie sortit, changea de costume en soupirant, mit une robe d'indienne à guimpe de couleur foncée, et reparut aux yeux de sa mère, qui lui dit sèchement :

— Est-ce que vous êtes carmélite?

La pauvre fille courut mettre une robe de mérinos rouge, et madame d'Arneuse ne fit plus qu'une observation, c'est qu'Eugénie aurait trop chaud.

— N'auriez-vous pas dû, dit-elle, consulter votre mère avant de vous habiller, venir savoir quelle robe il me plaisait de vous voir porter? vous n'avez donc pas de mère au monde?...

Mais il n'était plus temps de changer ; M. Landon arrivait. Eugénie resta donc avec une robe de mérinos à grands plis. A peine M. Horace fut-il au salon, à peine madame d'Arneuse entendit-elle les chevaux frapper la terre de leurs pieds, qu'elle devint charmante, retrouva gaieté, prétentions, air gracieux, et l'on partit pour Cassan au grand trot.



VII

Les deux dames occupaient le fond de la calèche; Eugénie se plaça sur le devant, à côté d'Horace, que souvent les cahots forçaient à effleurer ou le bras ou la chevelure de la jeune fille. La matinée était superbe, et l'admirable tableau de cette vallée enchanteresse

déployait à chaque instant les plus riches trésors d'une nature toujours harmonieuse et pittoresque. Ce voyage fut pour Eugénie la première sensation de vrai bonheur qu'elle eût jamais éprouvée.

— La belle matinée! s'écria Landon après un long silence.

— Ah! répondit Eugénie d'une voix tremblante, cette matinée est la plus belle de ma vie!

— Que voulez-vous dire, Eugénie? lui demanda sa mère avec un faux air de bonté.

— Jamais, reprit-elle avec calme, jamais la campagne ne m'a paru si riante; ce voyage est d'ailleurs pour moi d'une nouveauté qui me charme.

— Vous ne savez ce que vous dites! lui répliqua durement sa mère en lui lançant un regard qui lui imposa silence. Eugénie regarda Landon avec douleur, pencha la tête et se tut. Horace fut d'autant plus ému de cette soumission profonde, qu'elle se rapportait à ses

réflexions de la veille : il admira Eugénie, et, dans la conversation qui s'entama sur le parc qu'ils allaient visiter, il eut soin de parler souvent à la jeune fille, en lui marquant une attention toute particulière. Madame d'Arneuse en fut choquée au dernier point, et, avant d'arriver à Cassan, elle avait déjà pris avec M. Landon un air de hauteur et de dignité dont il devina facilement la cause; de son côté, il persévéra dans les soins qu'il prodiguait à Eugénie. Alors la pauvre grand'mère tâcha de pallier les mots un peu sévères que sa fille commençait à lancer à Horace, qui s'en amusait trop pour ne les pas provoquer.

Il avait eu soin de faire apporter un fort bon déjeuner dans le magnifique pavillon chinois du parc de Cassan, dont il connaissait le propriétaire. La journée se passa en promenades dans cette habitation charmante, où un ancien fermier-général a déployé toutes les recherches du luxe et ménagé toutes les ressources du terrain.

Au détour d'une allée, Eugénie, voyant toute la mauvaise humeur que les attentions de Landon amassaient dans le cœur de sa mère, s'approcha de lui et lui dit à voix basse et d'un ton suppliant :

— De grâce, monsieur, ne me parlez plus; ma mère... Elle rougit et ne put achever; puis, sentant son embarras croître, elle se réfugia près de sa grand'mère, décidée à repousser dès lors tous les soins du jeune homme, sacrifiant ainsi la plus vive des jouissances à la crainte d'affliger sa mère. Eugénie rejoignit madame Guérin au moment où madame d'Arneuse la quittait, après avoir tâché de lui faire partager ses nouveaux sentiments de haine contre Landon, et ses expressions avaient indiqué à la grand'mère combien cette aversion soudaine devait être déjà profonde, et surtout quel orage s'élevait contre Eugénie.

On revint le soir, à pied, le long des bords de l'Oise; chacun était gêné; le silence régnait assez souvent. En effet, madame Guérin crai-

gnant tout de l'animation de sa fille, tremblait de voir M. Landon s'éloigner de leur société, et dans cette hypothèse, son boston perdu sans retour, et l'occasion manquée de marier Eugénie, étaient deux idées qu'elle ne pouvait envisager sans frémir. Eugénie ressemblait à ces passagers qui dansent sur le tillac en apercevant des nuages à l'horizon. Madame d'Arneuse, irritée des petits événements de la journée, hésitait entre le désir de voir encore Horace et l'intention de le bannir de sa maison; elle parlait peu, pensait beaucoup, et, comptant avec une sourde jalousie les regards que Landon jetait sur sa fille, sa fureur croissante lui conseillait de cesser de recevoir Landon. Quant à ce dernier, il se reprochait d'abandonner Eugénie à son malheur, sa conscience parlait, et... il écoutait sa conscience. Cette promenade fut donc consacrée tout entière à la méditation; chacun était en proie à un pressentiment différent, mais tous semblaient attendre un changement; et

le calme de l'atmosphère, le bruissement des flots, les feux du couchant, l'air pur de la campagne, l'herbe même de la berge sur laquelle on marchait et qui éteignait le bruit des pas, tout contribuait à entretenir ce silence plein de malaise.

Horace trouva enfin le moyen d'amener la conversation sur son prochain départ; il parla d'abord des événements politiques, de la chute de Napoléon, de la présence des étrangers, de l'arrivée des Bourbons, du retour de la paix, etc. Ses intérêts l'appelaient à Paris; il devait aller voir ses propriétés, reparaître à la nouvelle cour; enfin il annonçait à regret à madame d'Arneuse que sans savoir l'époque de son retour, *dès demain*...

A peine eut-il prononcé ce mot, qu'Eugénie, qui marchait devant sa mère, se retourna et regarda Landon en pâlissant. A ce spectacle, madame d'Arneuse, qui avait sans doute atteint le plus haut degré de l'impatience et de la jalousie, poussa brusquement

Eugénie en lui disant d'une voix rauque de colère :

— Voulez-vous qu'on vous marche sur les talons ?...

Une grosse racine que l'obscurité empêchait de distinguer fit trébucher Eugénie, qui perdit l'équilibre et tomba de toute sa hauteur hors de la berge. En cet endroit le rivage formait un talus, le long duquel Eugénie roula jusque dans les flots, après avoir essayé à plusieurs reprises de se retenir aux pierres, au sable, aux bruyères qu'elle entraîna avec elle. On la vit lutter contre la mort, élever les mains au-dessus de sa tête et disparaître dans les eaux. A cette place même, par malheur, l'Oise se trouvait profonde et son courant était rapide.

Landon s'était jeté à la nage, et madame Guérin versant de grosses larmes, tenait dans ses bras sa fille évanouie.

Madame d'Arneuse avait à peine repris connaissance, qu'elle commença à jeter des cris déchirants. Pendant que Landon plongeait

pour trouver Eugénie, elle la demandait à sa mère et aux paysans accourus au bruit. Mais son désespoir, quoique vrai, ne fut pas sans faste, tant l'habitude de poser était enracinée en elle : elle s'avança d'un pas saccadé vers le gouffre, et le regarda d'un œil égaré, comme si elle eût voulu rejoindre Eugénie en expiation de sa faute. La contraction de son visage effraya madame Guérin et les spectateurs de cette horrible scène. Les sentiments naturels que madame d'Arneuse avait toujours pris à tâche d'étouffer reprirent sur elle tout leur empire, elle n'était plus que mère, et ceux même qui ignoraient le moins ses torts les eussent oubliés en ce moment, à l'aspect de son désespoir.

Tout à coup un nouveau bouillonnement des eaux annonça Landon, qui parut au sein de la rivière, traînant Eugénie par les cheveux; il la saisit d'une main par la taille, nagea de l'autre main, et fit tous ses efforts pour gagner le rivage, en cherchant des yeux un endroit

où il pût facilement déposer le fardeau sous lequel il pliait déjà.

A la vue de sa fille, madame d'Arneuse donna les témoignages d'une joie aussi vive, aussi vraie que l'avait été sa douleur. Madame Guérin muette et pâle, était déjà arrivée à la place où Landon essayait d'aborder; la vieille grand'mère se laissa glisser à travers les ronces, et, pleurant de joie, tendit ses mains débiles, qui, retrouvant les forces de la jeunesse, attirèrent Eugénie sur les roseaux.

A ce touchant spectacle, madame d'Arneuse descendit avec rapidité, et enleva à sa mère l'honneur de ce dévouement, en saisissant Eugénie, qu'elle transporta sur le haut de la berge. Là, elle s'empara de sa fille avec extase, la couvrit de baisers, et, tout-à-fait rassurée en sentant battre le cœur de son enfant, elle se livra à des démonstrations dans lesquelles son affectation habituelle reparut tout entière.

Madame Guérin défaisait adroitement la ceinture et le corset de sa petite-fille, et alors

Eugénie, ouvrant faiblement les yeux, jeta autour d'elle un regard indécis, et chercha à reconnaître un libérateur que son cœur lui nommait par avance.

— Eugénie, c'est moi!... parle-moi, mon enfant, je t'aime! je t'adore! assieds-toi sur moi!.... Et madame d'Arneuse l'embrassait avec force, l'entourait de son châle, de celui de madame Guérin, et la réchauffait dans son sein. A ce moment Eugénie ayant encore une fois vainement cherché Landon, serra le bras de sa grand'mère avec force, et dit d'une voix faible :

— Ah! que je suis heureuse d'entendre enfin ma mère!...

Madame d'Arneuse fondit en larmes et serra sa fille sur son cœur. Tous les chagrins qu'elle avait causés à cette aimable enfant lui apparurent dans leur vrai jour, et elle se jura de tout faire pour les réparer.

Le regard de la jeune fille semblait saluer la nature. Madame Guérin, qui la contemplait

avec inquiétude, chercha des yeux le libérateur de sa petite-fille.

Pendant cette scène, il s'était précipité vers Beaumont; et quand on aperçut de loin sa calèche arriver et les chevaux couverts d'écume, on admira sa présence d'esprit et l'intelligente bonté de son cœur.

Il vit madame d'Arneuse tenant sa fille entre ses bras, dans une attitude étudiée.

— Eugénie, souffres-tu? lui disait-elle. Que sens-tu? Ah! la fatale promenade!..... la cruelle journée!

— Ah! répondit-elle en regardant Horace, je ne me plains de rien.

Landon avait ouvert la voiture, et il aida madame d'Arneuse à porter Eugénie au fond de la calèche, où les soins du jeune homme avaient rassemblé tout ce qu'il fallait pour garantir Eugénie du froid qui devait la saisir. Madame d'Arneuse put alors déployer une minutieuse activité de soins plus ingénieux que tendres.

Landon donna l'ordre d'aller très-vite et l'on arriva en un instant à Chambly.

Lorsque Eugénie, couchée dans le lit de sa mère par sa mère elle-même, eut déclaré ne ressentir aucun mal pour le moment, Landon monta auprès d'elle pour la saluer avant de se retirer ; alors elle le regarda en souriant avec douceur et lui dit :

— Vous ne partirez plus maintenant! Ne serait-ce pas une cruauté que de se refuser à recevoir les témoignages de ma reconnaissance?

Landon s'assit auprès d'elle et ne répondit pas; inquiète de ce silence, elle n'osa insister et lui demanda soudain en rougissant :

— Mais vous, monsieur... n'êtes-vous pas indisposé?... On ne pense qu'à moi, et vous donc?

La don ne répondit que par un signe de tête et par un regard expressif, et, après avoir entendu le médecin déclarer qu'Eugénie serait rétablie le lendemain même, il se

retira en saluant les deux dames avec une affectation cérémonieuse; quant à Eugénie, il lui dit adieu d'une voix très-émue. Après son départ la jeune fille devint triste et rêveuse; mais la fatigue qu'elle avait éprouvée la plongea bientôt dans un profond sommeil.

Madame Guérin saisit avec adresse ce moment pour faire à sa fille de légers reproches sur la manière dont elle se conduisait envers Eugénie. La grand'mère sortit même dans cette circonstance de son caractère, en osant prendre le ton qu'autorisaient son âge et sa qualité de mère.

— Crois-tu, ma chère amie, disait-elle, que ta fille, qui a vécu dans un isolement absolu, puisse voir impunément M. Horace ? j'ai grand'peur qu'elle ne l'aime, alors nous devrions nous en assurer, et faire tous nos efforts pour la marier à ce jeune homme, c'est un bon parti!

—Jamais cet homme-là ne deviendra mon gendre, madame; je l'abhorre, je l'exècre,

il m'est impossible de continuer à le voir..... N'est-ce pas à lui qu'il faut imputer le tort que je me suis donné envers cette pauvre petite?

— Mais si Eugénie l'aime, dites-moi, Sophie que ferez-vous? La scène d'hier n'est-elle pas un avis? croyez-vous que ma vieille expérience reste dupe de ce malaise qui a saisi votre fille à son retour du jardin?

— Ma fille, répliqua madame d'Arneuse avec aigreur, ne peut et ne doit avoir d'autres sentimens que ceux qui lui sont inspirés par sa mère! Elle est trop bien élevée pour qu'on ait le droit d'interprèter son malaise d'une manière si désavantageuse. Si je l'ai grondée le soir, c'est uniquement parce qu'une jeune personne ne doit pas se trouver mal devant un jeune homme. J'élève Eugénie sévèrement, mais c'est pour son bien; trop de douceur rend les enfans ingrats.

— Eugénie est très sensible, répliqua madame Guérin, et vraiment quelquefois tu la fais souffrir.

— J'ai toujours tort, madame ; mais en cette occasion, vous me permettrez, avant de marier ma fille, de faire des réflexions. Nous avons eu assez d'un mariage de convenance...

— Ah! ma pauvre fille, ne te fâche pas, ne me regarde pas ainsi : voilà vingt ans que je pleure ce fatal mariage. Allons, soit, Eugénie n'aime pas M. Landon ; je me suis trompée.

Madame d'Arneuse avait prononcé ; en opposition au jugement de sa mère, qu'Eugénie ne pouvait pas aimer Landon, c'en était assez pour qu'elle persistât dans cette opinion, malgré l'évidence même. Elle s'endormit en pensant à sa fille et au serment qu'elle avait fait en elle-même de la traiter moins sévèrement.

Pendant la promenade faite à Cassan, le chasseur était venu passer la journée auprès de Rosalie et de Marianne. Ces deux chefs de l'intrigue avaient, long-temps à l'avance, dé-

signé ce jour pour frapper un grand coup. L'honnête Nikel en était venu au point où le voulait Rosalie, car il accomplissait la prophétie de son ami le trompette, en s'apprêtant à faire toutes les sottises possibles. Par mille ruses, par mille phrases adroitement placées, par de douces promesses, on avait persuadé au chasseur de parler mariage à son maître.

— Ah! avait dit Rosalie, M. Nikel a tant d'esprit!

— Il est fin comme un brin de soie, ajoutait Marianne.

— Vous faites tout ce que vous voulez de M. Landon, continua Rosalie.

— Il le retourne comme un gant! répétait Marianne.

— Alors nous saurons bien vîte si nous ferons deux noces ici!... disait la soubrette.

— Ah! Rosalie, ma pauvre Rosalie! s'écria le chasseur, vous ne connaissez pas mon maître, il a des mots et des regards pires que des boulets de canon! et... gare la déroute!

Le chasseur s'en retourna donc, chargé d'une mission délicate; mais enflammé par les éloges, aiguillonné par son amour-propre, il avait déjà cent fois médité, vu, revu, étudié la manière dont il entamerait l'action avec son maître. Lorsque Landon arriva chez lui, que Nikel l'aida à se déshabiller, le chasseur mit une feinte lenteur à faire son service d'habitude.

— Par saint Jacques! monsieur, il vous est arrivé quelque aventure; vos habits sont mouillés comme une guérite.

— C'est que je me suis baigné.

— Devant ces dames?

— Devant ces dames.

— Ah! voilà une fameuse incohérence...... Bah! vous aurez sauvé quelqu'un qui buvait à la grande tasse! vous voilà bien!..... Quelque jour vous laisserez le pauvre Nikel sans maître...

Landon garda le silence — Ah! j'ai deviné, poursuivit Nikel; vous aurez pêché quelque

pékin!... Au lieu de risquer votre vie à sauver des fantassins, vous devriez bien plutôt sauver mademoiselle Eugénie.

— Que veux-tu dire?

— Ah! je m'entends...

— Voyons, parle!

— Mais, monsieur, tout le village répète depuis un mois que vous allez épouser mademoiselle Eugénie, que vous l'aimez... Elle a sans doute appris ce bruit-là, car elle vous aime aussi, monsieur. Rosalie sait tout cela... Moi, j'ai pris votre défense, j'ai dit que nous avions trop de fortune pour épouser une petite fille de campagne, gentille il est vrai, mais qui n'a que dix mille livres de rentes à espérer: elle est malheureuse; c'est encore vrai, mais ce n'est pas une raison pour que nous autres garçons nous renoncions à notre indépendance.

— Cependant, interrompit Landon, ne cherches-tu pas à te marier?

— Moi, mon colonel, je l'avoue; mais Rosalie est à mes yeux tout aussi bien que sa maî-

tresse, et nos fortunes sont égales, nous n'avons rien ni l'un ni l'autre; c'est le moyen de ne pas nous brouiller au contrat; encore suis-je plus riche qu'elle, car j'ai un bon maître!.... Ensuite, mon colonel, nous ne pouvons pas toujours rester garçons, il faut bien finir par avoir une femme, et quand on en trouve une qui nous aime, comme disait le trompette Duvigneau, c'est comme le pain de munition, il faut toujours en avoir sur soi: — il est souvent dur, — c'est vrai, disait Duvigneau; — il est noir, — c'est encore vrai; — le froment n'y domine pas, tant que vous voudrez, ajoutait Duvigneau; mais que de fois nous l'avons trouvé avec plaisir en Egypte, en Italie, en Espagne, en Russie! il est fidèle au havresac, c'est l'ami du soldat, et à la Bérésina on le vendait au poids de l'or... Duvigneau avait de l'esprit, mon général.

— Tu prétends qu'elle m'aime? dit Horace d'un air rêveur.

— Rosalie en est persuadée... et la pauvre

enfant est bien malheureuse! A votre place, mon général, je ne sais pas si...... dame! on n'en rencontre pas souvent d'aussi jolies; c'est doux comme un mouton, simple comme un conscrit de 1812, c'est constant comme une giberne: et nous voyez-vous tous les deux sur les gazons de Lussy, en Bourgogne, vous, faisant sauter vos jolis enfants, et moi des petits Nikels! Ma foi, vivent l'amour et M. le major! comme disait Duvigneau. Pensez à cela, mon colonel.

— Ah! s'écria Landon, lorsqu'on ne peut plus répondre à l'amour qu'on inspire, ce serait une trahison que de laisser croître celui d'une si aimable enfant!

— Bah! répliqua Nikel en faisant claquer ses doigts jusque par-dessus sa tête, il n'y a pas qu'une femme pour nous dans le monde. Un lancier de mes amis disait que le diable nous destinait toujours trois mauvaises balles... Le bon Dieu peut bien nous réserver trois filles...

— Laissez-moi, dit Landon.

Les événemens de la journée avaient disposé Horace de telle manière, que les paroles du chasseur mirent le comble à son indécision. Un combat intérieur commença dans son âme, où s'élevèrent deux voix contraires qu'il écoutait avec une sorte d'impartialité : la première s'opposait à ce mariage en réclamant Landon tout entier pour une image sans cesse présente; l'autre plaidait en faveur d'Eugénie, qui promettait une reconnaissance sans bornes pour son libérateur, un amour inaltérable pour un époux de qui elle tiendrait à la fois la vie et le bonheur. La jeunesse et la beauté d'Eugénie parláient aussi bien haut. Landon passa la nuit à écouter ces conseillers divers, et dans la matinée suivante il écrivit cette lettre à Eugénie :

« Mademoiselle, je me présentai pour la première fois chez madame votre mère, attiré par le vif intérêt que vous m'inspiriez d'avance. Je vous vis, tout en vous annonçait la souffrance; malheureux comme vous, j'admirai le

courage avec lequel vous supportez vos peines. Cette première impression est devenue de jour en jour plus vive, et je ne n'ai plus d'autre désir au monde que celui de faire cesser des chagrins auxquels l'accident dont vous venez d'être victime ne mettra pas un terme. Vos rapports avec votre famille vont devenir plus délicats, et les torts dont madame votre mère doit se sentir coupable feront régner entre elle et vous une contrainte plus pénible que les plus mauvais procédés. Je vous offre un moyen d'échapper à ce supplice de chaque jour; accordez-moi votre main. Je ne me présente à vous qu'au seul titre d'infortuné. Peut-être confondant nos peines en allégerons-nous le fardeau. Je n'ose vous promettre un cœur digne du vôtre; mais si vous ne trouvez pas en moi la vivacité d'une âme qui n'a point éprouvé d'orages, vous pouvez compter sur une paix inaltérable, sur une douce liberté, et peut-être sera-ce une tâche qui vous sourira, que de

vivifier un cœur mort, de créer une nouvelle âme dans mon âme! L'espérance est encore jeune en vous; elle ne fait peut-être que sommeiller en moi, vous la réveillerez. »

Nikel reçut l'ordre de remettre cette lettre à Rosalie, pour que mademoiselle d'Arneuse la pût lire secrètement. Alors le chasseur partit, croyant bien cette fois avoir converti son maître; il prit un air dix fois plus important, et coudoya deux domestiques en traversant la cour. En route son imagination se donna carrière : il détermina l'époque du mariage d'Horace, réunit les deux maisons, s'en fit le *factotum*, épousa Rosalie, revint à Paris, et il était déjà dans l'hôtel de son maître, quand il sonna à la porte de madame d'Arneuse.

— Victoire! dit-il à Rosalie en l'embrassant.

— Eh bien! eh bien! voulez-vous finir?

— Victoire! répéta le chasseur en remettant la lettre avec l'injonction de la donner en

secret à mademoiselle d'Arneuse; va Rosalie, tu auras de la peine à faire un sot de Nikel!

Rosalie lui répondit par une jolie petite moue, et ce ne fut pas sans surprise qu'elle apprit le succès de ses intrigues.

VIII

Le lendemain, Eugénie se trouva mieux et put se lever. Sa mère, dont elle était devenue l'idole en peu d'instans, l'accabla de prévenances et de soins. Ainsi, Rosalie, qui auparavant ne devait point servir mademoiselle d'Arneuse, reçut l'ordre d'aller l'aider à faire sa toilette. La femme de chambre, qui ne sa-

vait rien de l'aventure de la veille, sur laquelle chacun, mu par des sentimens plus ou moins délicats, avait gardé le silence, fut fort étonnée de ce changement subit, et surtout de l'amitié toute nouvelle que madame d'Arneuse témoignait pour sa fille. La jolie Languedocienne monta précipitamment chez Eugénie pour trois raisons : d'abord elle était impatiente de connaître l'événement qui pouvait motiver ces variations importantes, car la curiosité marche en première ligne, ensuite la lettre de M. Landon brûlait la poche de son tablier, et ce que Nikel venait de lui dire annonçait de bien plus grands événemens du côté du sud-ouest, et ici son amour-propre se trouvait en jeu ; enfin, son bon naturel la portait à complimenter sa jeune maîtresse du bonheur qu'elle devait éprouver à retrouver le cœur d'une mère et en même temps la tranquillité.

— Mademoiselle, dit-elle en souriant et en singeant l'air digne de madame d'Arneuse, je viens, par ordre de madame votre mère, *ha-*

biller mademoiselle. Il paraît que vous êtes en faveur aujourd'hui; pourvu que cela dure!

— Cela durera, Rosalie, je l'espère : de long-temps ma mère n'oubliera la journée d'hier.

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle? dit la Languedocienne en s'appuyant sur son coude, dans la même position de curiosité attentive que Guérin a donnée à la sœur de Didon.

— Il ne m'est pas possible de vous le dire, Rosalie, et, si vous avez quelque attachement pour moi, vous ne ferez jamais aucune tentative pour le savoir... Eugénie prononça ces paroles avec un air de bonté et tout à la fois de gravité qui imposa silence à Rosalie. Alors la soubrette, d'un air malicieux, glissa la main dans la poche de son tablier et en tira le billet de M. Landon. Elle le montra de loin à sa jeune maîtresse, qui rougit, se doutant bien d'où pouvait venir cette lettre, et qui, en la prenant, se mit à trembler de façon que Ro-

salie ne put s'empêcher de lui dire : Eh bien ! donc ?

— En vérité, mademoiselle, vous l'aimez.

— Quelle folie ! répondit Eugénie en s'efforçant de sourire, il n'en est rien, et je ne sais si je ne devrais pas porter cette lettre à ma mère !...

— Gardez-vous-en bien ! Nikel m'a dit qu'elle était pour vous seule.

Eugénie lut la lettre en changeant plusieurs fois de couleur, la serra dans son sein, descendit au salon, où elle resta pronfondément préoccupée. L'agitation intérieure à laquelle elle était en proie, et qui assombrissait son visage, parut vivement inquiéter sa mère. Madame d'Arneuse fit remarquer à madame Guérin qu'Eugénie pâlissait et rougissait tour à tour, que ses yeux s'arrêtaient indifféremment sur le premier objet qu'ils rencontraient, et finissaient par se remplir de larmes. En effet, l'idée de devoir la main de Landon à l'aveu tacite des torts de sa mère blessa Eugénie. Heu-

reuse d'abord de l'offre contenue dans la lettre, elle découvrit facilement que Landon n'était pas inspiré par l'amour en l'écrivant, et alors elle fut saisie d'un chagrin qui devait faire de cruels ravages dans sa jeune et frêle existence.

Pendant toute la journée, combattue par des sentimens divers, elle flotta entre mille résolutions; mais son respect pour sa mère fut inflexible et bannit irrévocablement les espérances de son amour. Le soir elle écrivit en secret la lettre suivante à Landon :

« Monsieur,

« Vous êtes dans une grande erreur si vous me croyez malheureuse entre mes deux mères; je les aime de toute mon âme, et ce sentiment seul me rendrait heureuse, quand même mon affection pour elles ne serait pas payée de retour. Ces deux êtres chéris sont seuls à me protéger, à me guider dans la vie, et jamais je ne pourrais être autant aimée que par eux. Si faible

que vous paraisse le sentiment qu'ils me portent, je serais heureuse qu'un époux répondît à la tendresse que j'aurais pour lui par une amitié aussi douce et aussi durable. Vous avez beaucoup vécu dans le monde, monsieur, et vous avez dû voir bien des familles affecter devant les étrangers une union qui n'existait plus dans l'intérieur : la nôtre, monsieur, est toujours et partout la même. La mère, vive, prompte, exaltée, doit porter dans ses reproches la vivacité qu'elle met aussi dans son amour. Peut-elle changer de caractère pour sa fille? n'est-ce pas à moi plutôt de me conformer à ce qu'il a de sévère, et ne dois-je pas avoir d'autant plus de reconnaissance pour les marques de tendresse qu'elle me donne, que cette tendresse n'est pas aveugle? Si ces témoignages vous ont paru faibles et rares, pourquoi m'en faire apercevoir? Je puis d'ailleurs regretter qu'il en soit ainsi, mais non le trouver mal!... Ai-je l'expérience que mes parents ont acquise pour que je me permette de les

juger? Si ma mère est sévère pour moi, elle a certainement de grandes raisons pour l'être, et ce me serait une consolation suffisante de voir la violence qu'elle se fait pour agir quelquefois avec une apparente rigueur. Nous sommes faibles et destinées à souffrir, la nature et vos lois l'ont voulu ainsi : le mariage, tel qu'on me l'a dépeint, fait un devoir de l'obéissance passive; ma mère, en me faisant profiter de son expérience, veut sans doute m'accoutumer, long-temps à l'avance, à la soumission dont nous avons besoin dans la carrière d'épreuves que nous devons toutes parcourir plus ou moins heureusement; et si je blâmais ma mère aujourd'hui, peut-être, plus tard, quand elle ne sera plus là pour jouir de ma reconnaissance, penserais-je, avec un repentir bien amer, à l'ingratitude dont j'aurais payé les services qu'elle me rend. Vous l'avouerai-je, monsieur? je crois voir dans votre lettre un piége que vous me tendez pour connaître mon caractère. Est-ce bien vous, qui tant de

fois avez excité notre attendrissement en nous parlant de vos affections de famille, qui aujourd'hui me poussez à calomnier ma mère?

« Quant à l'offre que vous me faites, je n'ai pas arrêté ma pensée sur ce point; il faudrait pour que j'accueillisse une proposition si honorable, qu'elle me parût dictée par un motif auquel la pitié serait étrangère : dans ce cas même, ce ne serait pas à moi de vous répondre. Il est, monsieur, un sentiment qui vivra éternellement dans mon âme, c'est la reconnaissance que je vous dois. Le lien qui m'attache à vous est indépendant de toutes vos actions et de votre conduite à mon égard; que vous restiez près de nous ou que vous nous quittiez, que vous me témoigniez ou non de l'amitié, j'aurai toujours pour vous un sentiment presque religieux. Mes vœux vous suivront partout, quelle que soit la distance qui nous sépare, en quelque lieu que vous vous trouviez. Si, au printemps, je respire une fleur : Après Dieu et ma mère,

je lui dois ce parfum! dirai-je. Ma reconnaissance m'associera à toutes les actions de votre vie, et rien de ce qui pourra vous réjouir ou vous attrister ne me sera indifférent. Souvent, le soir, ah! toujours! même lorsque je regarderai la lune roulant au milieu des nuages et que mon cœur s'élèvera vers le ciel, ma prière sera pleine de vous. Je suis heureuse, monsieur, d'avoir trouvé l'occasion de vous adresser une fois l'expression sincère du sentiment que je vous ai voué. Si, en vous répondant, mon cœur m'a entraînée au-delà des convenances, je compte sur la noblesse de votre caractère et sur votre bonté pour excuser cet élan d'une jeune fille inhabile à cacher les mouvemens de son âme.

« Eugénie d'Arneuse. »

Eugénie mouilla plus d'une fois cette lettre de ses larmes, et quand elle eut achevé, la pauvre enfant, environnée du silence de la nuit, resta long-temps absorbée par cette mé-

ditation où les pensées confuses et indistinctes se dirigent d'elles-mêmes vers un être ou vers un objet auquel on voudrait ne pas songer, mais en vain, puisqu'il est maître de toute notre âme. Cette rêverie, qu'on ne peut comparer qu'aux ondulations des flots qui se superposent sans aucun ordre apparent, et qui cependant arrivent toujours au rivage, cette rêverie est surtout le propre de l'amour, qui en tire sa plus grande force. On se complaît dans cette mélancolie, d'où l'on sort toujours plus épris de l'objet qu'on aime. Eugénie était secrètement satisfaite des rapports qui s'établissaient entre elle et Landon : dans le fond de son cœur, elle espérait acquérir de l'empire en cachant ainsi sa petite coquetterie sous le voile de l'amour filial. Néanmoins, elle discuta encore les moindres expressions de sa lettre, balança long-temps à l'envoyer, s'efforçant d'en préjuger l'effet et se perdant dans des suppositions contraires; pourtant il lui restait constamment plus d'espoir que de crainte : ne devait-elle

pas être heureuse de voir une correspondance s'établir entre elle et Horace? Elle ne dormit qu'un instant et rêva mariage.

Le lendemain, Rosalie fut enchantée d'avoir à porter une lettre; aussi elle partit, légère comme un oiseau, chantant, riant; une lettre était pour elle un signe certain du succès :

— Quand on répond à quelqu'un, disait-elle, on a bien envie de s'entendre avec lui.

Lorsque la fidèle Languedocienne fut revenue, mademoiselle d'Arneuse, sachant qu'Horace avait reçu sa réponse et la lisait en ce moment même, se sentit assaillie par de nouvelles terreurs. — Il ne m'aimera jamais se disait-elle; il demande ma main, et je refuse!... Ma lettre est d'une dureté au commencement! il en sera blessé... Puisqu'elle est heureuse, dira-t-il, qu'elle reste avec sa mère... N'en aime-t-il pas une autre? Ce qu'il m'a répondu dans le bosquet prouve combien cette passion le préoccupe encore.... Pourquoi ai-je été si fière?... Ne dois-je pas me contenter de l'a-

mour que j'ai pour lui? Une fois que j'aurais été sa femme, il lui eût été impossible de ne pas me chérir; j'aurais tout fait pour cela... maintenant, j'ai coupé mon bonheur dans sa racine; il faut qu'il m'adore pour m'épouser!... Quelquefois son cœur lui disait : Il t'adorera!... Enfin elle éprouva toutes les transes qu'une jeune fille timide doit ressentir après une démarche si hardie.

Depuis qu'Horace avait offert à Eugénie de l'épouser, les réflexions les plus contraires à ce projet étaient venues en foule assiéger son esprit, par suite d'un caprice inexplicable de notre nature. Il se repentait sincèrement d'avoir cédé si étourdiment à son premier mouvement de bonté; il était triste, rêveur, et sa conscience grondait d'une action si peu en harmonie avec les sentimens de sa vie passée et de sa vie présente. Lorsque la lettre d'Eugénie arriva, il cherchait déjà les moyens d'éluder la fatale promesse qu'il avait faite. Il parcourut donc avec avidité cette réponse, et, quand

il eut fini de la lire, il se sentit délivré du poids dont il était opressé, il respira plus librement, et relut la lettre, semblable à un prisonnier qui se fait répéter plusieurs fois l'ordre qui le met en liberté, tant il a de peine à y croire.

Mais cette seconde lecture lui inspira un sentiment d'admiration pour Eugénie. A chaque ligne parcourue, il croyait entendre son doux organe; l'amour et la soumission y parlaient avec tant de délicatesse, qu'il n'acheva pas sa lettre sans attendrissement. D'autres pensées l'assaillirent: Eugénie n'était-elle pas un ange de douceur? Façonnée, dès sa naissance, au despotisme et à la crainte, quel danger pouvait-il y avoir à l'épouser? Plus heureuse qu'au sein de sa famille, concevrait-elle jamais la pensée d'abandonner un protecteur, un ami, pour courir après d'autres plaisirs? Elle était belle, charmante!... — Non! s'écria Landon, ce n'est pas elle qui trahirait son époux!..... Ces mots ramenèrent

les cruels souvenirs de ses malheurs, et, après un combat déchirant, une réflexion terrible l'éclaira soudain: — *Elle* aussi, dit-il, paraissait pure et chaste! elle était plus belle, et j'ai reçu d'elle bien d'autres témoignages d'amour! Qui me répond de la constance d'Eugénie?... sais-je l'impression que produira le mariage sur son âme? Il lui sera facile de rencontrer un homme plus séduisant que moi.... Mais, ajouta-t-il, n'ai-je pas juré de ne me fier à aucune femme? Irai-je hasarder une seconde fois ma vie sur l'être le plus frêle?... Non.

L'arrêt était porté. Nikel attendait avec la plus vive curiosité l'effet que produirait la réponse d'Eugénie. Horace le sonna et lui dit d'aller chercher des chevaux de poste.

— Où monsieur va-t-il?...

Horace lui répondit par un regard qui frappa la langue du chasseur d'une soudaine paralysie. Nikel avait été militaire, et, quand son maître commandait militairement, le maréchal-des-logis obéissait de même. D'ailleurs,

il ignorait si le départ de Landon s'accordait ou non avec les projets de mariage; et quand il sut qu'ils allaient à Paris: Nous allons chercher la corbeille, se dit-il.

Landon ne tarda pas à partir, et quand il sortit de Chambly, loin d'en oublier les habitans, il emporta la plus vive inquiétude sur le sort d'Eugénie. L'amour-propre lui faisait aussi désirer de savoir l'impression que son départ produirait sur elle.

Lorsque Landon passa devant la maison de madame d'Arneuse, les trois dames étaient dans le salon dont les fenêtres ouvertes permirent à Eugénie de voir le voyageur de la calèche. — M. Landon part! s'écria-t-elle. Elle rougit et baissa la tête sur son ouvrage, enveloppant sa douleur dans le plus profond silence. A ce moment, elle reçut une commotion terrible: sa vie entière reposait sur cette tête chérie, et, dans une seule minute, le brillant édifice de ses espérances s'écroulait.

— Quel homme! s'écria madame d'Ar-

neuse; il nous quitte sans s'informer seulement de la santé d'Eugénie! c'est un cœur bien sec et bien froid; je l'ai toujours dit.

— Ah! ma bonne amie, répondit madame Guérin, il peut avoir des affaires bien pressantes.

— Madame, il pouvait... il devait s'arrêter devant notre porte.

— C'est vrai, dit madame Guérin.

— Maudit soit le jour, continua madame d'Arneuse, où il est venu ici; car depuis ce temps, combien de malheurs nous sont arrivés! voyez comme Eugénie est pâle... Tu souffres, ma chère enfant?... L'air est trop vif... Rosalie fermez les croisées... Et toi, ma bonne petite, viens ici, à côté de moi.

Eugénie vint appuyer sa tête contre le sein de sa mère et versa un torrent de larmes.

— C'est une crise nerveuse, dit madame Guérin; vite, de la fleur d'orange, vite, Rosalie, dépêchez-vous...

Lorsque la femme de chambre apporta le

sucre, Eugénie, sans rien dire, refusa par un mouvement de main, de prendre la cuiller : et, se tournant lentement vers sa grand'-mère, sa mère et Rosalie, elle les effraya par l'expression de douleur qu'on lut sur son visage; puis, gardant le silence, elle resta dans une morne tranquillité.

Depuis cette matinée, sa santé parut s'altérer chaque jour davantage.

On la vit au salon, car pour elle il était riche en souvenirs. Elle y voyait Landon dans tous les objets qu'il avait en quelque sorte marqués au sceau de sa prédilection : Horace, ayant ses manies comme la plupart des hommes, aimait singulièrement à tourmenter quelque chose entre ses doigts en parlant; il venait presque toujours s'asseoir auprès de la chiffonnière d'Eugénie pour s'emparer d'une paire de ciseaux avec laquelle il jouait pendant des heures entières : ces ciseaux devinrent l'objet d'un culte, Eugénie ne permit plus à personne d'y toucher; elle usa de

mille petites ruses pour les dérober aux yeux de madame Guérin et de sa mère. Le piano, qu'Horace ouvrait souvent, lui retraçait plus vivement encore le dieu de son cœur : n'en écoutait-il pas jadis les accords avec une mélancolie attentive? La pauvre fille ignorait les terribles souvenirs que réveillait en lui la moindre mélodie. Enfin, mille fois par jour, en voyant la porte du salon, elle tressaillit en se disant : —Combien de fois il en a franchi le seuil, combien de fois il m'est apparu comme une étoile dans la nuit! Elle traça sur la chaise qu'elle donnait toujours à Landon une marque visible pour ses yeux seuls, et cette chaise sacrée devint pour elle une sainte relique. En regardant le salon, elle se disait : — Il le remplissait naguère de sa présence; sa voix y résonnait; il s'y promenait!

Bien plus, Eugénie, en parlant, s'efforça de prendre les expressions favorites d'Horace, ses gestes, ses manières, ses attitudes; mille

fois heureuse quand, après avoir retrouvé une de ses phrases, un son de voix, elle croyait l'entendre lui-même; mais ces jeux terribles n'amenaient jamais qu'une plus cruelle certitude de sa perte. Cette pensée constante finit par fatiguer son cerveau. Elle resta des heures entières dans une effrayante immobilité, réunissant toutes les forces de son imagination pour revoir la figure de Landon: alors ses cheveux d'or pâle ombrageant son visage, ses yeux qui, malgré leur candeur, semblaient ceux d'une prophétesse écoutant l'avenir ou saisissant une vision du passé, ses lèvres dont la pâleur annonçait qu'elles ne s'ouvraient qu'aux soupirs de la mélancolie, son attitude inclinée, tout révélait un ange mécontent du séjour de la terre; elle semblait contempler la tombe avec ivresse et la voir comme un second berceau. Son sourire était aussi rare que les beaux jours en hiver: encore avait-il une telle expression qu'on le voyait avec peine errer sur ses lèvres déco-

lorées, semblable aux dernières lueurs du crépuscule.

Le nom d'Horace ne passa jamais de son cœur sur ses lèvres, et quand on prononçait ce nom chéri, détournant la tête avec adresse, elle dérobait sa vive rougeur aux yeux de ses deux mères, exagérant ainsi la pudeur et les soins délicats des jeunes filles pour leur premier amour.

Eugénie ne ressentit pas d'abord tous les chagrins de l'amour à la fois, elle y eût succombé, mais ils vinrent insensiblement. Elle n'avait d'abord souhaité que de voir Horace : cette simple prière, ce premier désir d'un amour naissant ayant été exaucé, heureuse, elle n'avait jamais porté les yeux plus loin ; n'était-elle pas en droit d'accuser le sort et de le trouver bien rigoureux de lui avoir enlevé ce modeste bonheur ? Mais elle souffrit bien davantage en raisonnant son amour : élevée dans une extrême rigidité de principes, elle regarda sa passion comme un crime aussitôt

qu'elle perdit l'espoir d'épouser Landon. Cet amour était le seul qu'elle devait éprouver dans sa vie : or, si, comme tout le faisait présumer, elle se mariait un jour, quel sentiment apporterait-elle à un mari ? ne le tromperait-elle pas toujours en lui promettant un cœur qui appartiendrait tout entier à un autre ? Alors, sa rêverie était pleine d'amertume. Venaient ensuite des délicatesses de sentiment qui ne pouvaient être comprises que par sympathie, et qui la tourmentaient sans cesse : les femmes, par la tendance des lois, sont des créatures sacrifiées ! Un homme qui aime a mille moyens de prouver son amour, de franchir les distances, de renverser les obstacles, de vaincre les répugnances ; il commande l'amour par l'obstination, par le dévoûment, par la patience ! Une femme, une fille qui aiment et ne sont pas aimées, sont enchaînées ; libres, elles triompheraient ; garrotées par les mœurs, elles n'ont plus qu'à s'envelopper dans leur amour et à mourir en silence !... Telles étaient

ses méditations, et son mal étendait sourdement ses ravages.

Ces tristes pensées devinrent de jour en jour plus fixes dans son ame et lui emportèrent par degrés sa force et sa raison. Tantôt elle voulait entendre beaucoup de bruit et se mettait à la fenêtre pour voir passer les voitures; plus souvent, elle désirait la solitude, et, restant le soir dans le jardin, elle consultait le ciel en se demandant : « Où est-il maintenant? » Ainsi, livrée à une passion funeste, ses jours se passèrent avec rapidité, en emportant sa santé autrefois si florissante. Quelques semaines s'écoulèrent d'abord sans que les symptômes du mal se découvrissent et devinssent alarmans; il eût fallu une attention soutenue pour s'apercevoir de sa langueur.

Ainsi cette jeune fille, accoutumée à garder le silence, ne parut pas sortir de son maintien habituel.

Cependant elle manqua bientôt d'appétit. Sa mère la reprit quelquefois, assez sévère-

ment encore, de ce qu'elle répondait rarement juste aux questions qu'on lui adressait. Quand elle essayait de marcher, elle semblait vouloir se ranimer; tout devint peine pour elle; enfin de jour en jour, tout prit à ses yeux une teinte de plus en plus indistincte, et la nature se couvrit pour elle d'un voile funèbre.

Le jour où sa mère s'aperçut qu'après avoir lu un livre tout haut, Eugénie n'en avait rien retenu, elle frémit d'inquiétude, et s'alarma d'autant plus, qu'Eugénie s'étant constamment appliquée à lui cacher sa maladie, elle en recueillit avec soin les symptômes qu'elle avait négligés d'abord, et, vus en masse, ils lui parurent effrayants.

Alors madame d'Arneuse, par suite de cette exagération qui lui faisait dépasser en tout les limites du vrai, vit Eugénie beaucoup plus mal qu'elle n'était.

—Grand Dieu! disait-elle un soir à madame Guérin, serions-nous donc condamnées à per-

dre Eugénie... notre seule consolation, un enfant si charmant, qui ne nous a causé d'autre chagrin que celui de sa maladie! et de quoi souffre-t-elle? qu'a-t-elle?

—Tu ne veux pas me croire, répondit la grand'mère, quand je te dis que ta fille aime M. Landon...

—C'est bien aujourd'hui, s'écria madame d'Arneuse, que l'on meurt d'amour...!

— Telle est pourtant la seule cause de la maladie d'Eugénie.

— Vous vous êtes mis cette idée dans la tête, reprit madame d'Arneuse, et vous y rapportez tout avec une tenacité inconcevable! Ma fille n'aime pas, elle ne peut pas, elle ne doit pas aimer sans l'aveu de sa mère...

Allons, ma bonne amie, dit madame Guérin avec douceur, ne nous fâchons pas.... nous nous accordons à déplorer le dépérissement de notre fille, mais nous pouvons bien penser différemment sur la cause de son mal.

—La cause, répondit madame d'Arneuse,

est sa malheureuse chute dans la rivière, et si j'ai le malheur de perdre cet enfant-là, je ne me pardonnerai jamais mes torts

— Allons, s'écria madame Guérin, ne vas-tu pas te faire du mal! tu me désoles, vraiment; sois tranquille, nous soignerons si bien Eugénie qu'elle recouvrera la santé, surtout si M. Landon revient.

— Au nom de Dieu, madame, ne me parlez jamais de cet homme-là!..... s'écria madame d'Arneuse, Eugénie l'aimât-elle, il ne serait jamais mon gendre!

Pour la première fois la mère et la fille étaient d'opinions différentes sans que madame Guérin sacrifiât son sentiment à celui de madame d'Arneuse; aussi leurs soins, quoique concentrés sur Eugénie, se ressentaient de la différence de leurs façons de voir. Madame d'Arneuse voyant les symptômes devenir plus alarmans, ne douta plus que sa fille ne fût en proie à une maladie sérieuse, et appela des médecins; alors sa sollicitude qui ne pouvait

pas s'élever au-dessus des soins matériels, tourmenta la pauvre malade en lui imposant la stricte exécution des ordonnances: tandis que madame Guérin, cherchant à guérir l'âme, tenait à Eugénie de consolans discours; et sans vouloir deviner son secret, excitait son espoir en lui racontant une foule d'anecdotes analogues à sa position et dont le dénouement était toujours heureux. Eugénie portait alors à ses lèvres la main de sa grand'mère, elle l'embrassait, et préférait sa présence à celle de madame d'Arneuse.

Celle-ci, croyant sa fille à toute extrémité, en fit une espèce de dieu dans la maison; son despotisme devint encore plus exigeant quand il s'exerça en faveur d'Eugénie: il fallait respecter les moindres volontés de mademoiselle, et imiter madame d'Arneuse dans l'exagération de sa douleur. C'était se montrer indifférent que de ne pas se tordre les bras en apprenant qu'Eugénie avait passé une mauvaise nuit. Bientôt, l'aspect même du salon où Lan-

don était toujours présent pour Eugénie, lui causa une émotion trop forte, et elle se résigna à rester dans son appartement. Sa mère désolée, lui prodigua tous les secours, épia toutes ses actions; mais rien ne put lui découvrir la cause d'un mal vainement étudié par les médecins.

Quand on demandait à Eugénie quelles étaient ses souffrances, elle répondait, en tâchant de donner quelque animation à son regard, qu'elle ne ressentait aucun mal, mais qu'elle était faible.

Ses joues, naguère si fraîches, étaient déjà d'une extrême pâleur, ses jambes pouvaient à peine la soutenir, et lorsqu'elle voulait marcher, sa mère et Rosalie étaient forcées de lui prêter le secours de leurs bras. Un matin d'été que le ciel sans nuages brillait d'un éclat inaccoutumé, Eugénie descendait au jardin. En passant devant le salon, elle voulut y entrer pour revoir son piano, par une de ces fantaisies particulières aux malades en langueur.

Soudain Rosalie s'élança pour lui éviter la fatigue d'ouvrir le piano. La femme de chambre avait déja saisi la clef; mais Eugénie, semblable à Blanche de Castille qui força son enfant à rendre le lait qu'une dame de la cour lui avait fait prendre, courut par un mouvement convulsif, prévint Rosalie, essaya avec l'air du dépit la clef qu'elle avait déjà profanée!...... et avant de s'asseoir elle l'embrassa pour se justifier. A cette action qui parut insensée, parce qu'on en ignorait le motif, madame d'Arneuse regarda Rosalie en pleurant, et la Languedocienne remua la tête comme pour dire : — Mademoislle est bien mal! Eugénie essaya de jouer, ses doigts trop faibles ne firent qu'effleurer les touches, alors elle fondit en larmes, promena ses yeux sur le salon, sembla lui dire un dernier adieu, et dès-lors elle n'y rentra plus. Le mal était à son comble, elle mourait.

IX

Après avoir été témoin de cette scène, Rosasalie rentra dans la salle à manger, s'assit sur une chaise et pleura; puis regardant Marianne, elle s'écria : — Pauvre mademoiselle ! elle n'a plus long-temps à vivre. Est-ce malheureux que des êtres aussi bons s'en aillent de la terre!

En vérité, le ciel en est peut-être jaloux. Qu'est-ce que nous faisons nousautres ici-bas?.. Il vaudrait mieux que l'une de nous.....

La vieille Marianne, qui était en ce moment occupée à ranger la salle, se retourna vivement en entendant ces mots, et le regard qu'elle lança à Rosalie marquait un tel attachement à la vie, que la femme de chambre resta muette :

— Il vaudrait mieux, reprit aigrement la vieille cuisinière, que personne ne mourût!... Elle est donc bien malade? ajouta-t-elle en se radoucissant.

— Hélas! le remède n'est pas facile à administrer, répondit Rosalie; il me paraît certain que mademoiselle se meurt d'amour pour M. Landon, et c'est moi qui suis la cause de tout cela, puisque je lui disais toujours qu'elle l'épouserait. A ces mots, elle fondit en larmes, et ajouta : M. Landon est parti, et je n'ai même pas vu Nikel, de manière que je ne sais pas ce qui se passe; mais son départ a été détermi-

né, j'en suis sûre, par la lettre de mademoiselle.

— Une lettre! s'écria Marianne; que mademoiselle écrirait à un jeune homme?

— Certainement, puisque c'est moi qui ai porté la lettre.

—Hé bien! reprit la cuisinière, il faut faire revenir M. Landon, en écrivant à M. Nikel. Je sais écrire, moi! mais vous me dicterez.

Rosalie accueillit avec joie cette idée, et les deux bonnes employèrent toute la soirée à écrire au valet de chambre la lettre suivante :

Lettre de Rosalie à Nikel.

« Monsieur Nikel, je suis bien chagrine de ne plus vous voir, et je voudrais bien savoir si vous reviendrez; car voici déjà deux jeunes gens qui me demandent en mariage; cependant je n'ai guère le cœur à me marier; car, outre le chagrin de votre absence, je pleure tous les jours, en voyant l'état désespéré de mademoiselle Eugénie, qui se meurt, on ne sait de quoi. Les médecins de ces pays-ci n'y connaissent rien et disent que c'est la poitrine

qui est malade; mais moi je sais que la maladie de langueur de mademoiselle n'a commencé que le jour qu'elle a été à Cassan, aussi beaucoup de gens disent-ils qu'elle aura attrapé une fraîcheur dans le parc; moi qui garde quelquefois mademoiselle quand madame est trop fatiguée, je ne crois pas que ce soit une fraîcheur, parce qu'elle a les yeux si renfoncés et si brillants, que l'on voit bien que c'est plutôt quelque feu qui la mine sourdement. Ses doigts sont maigres, ses joues pâles, et son plus grand plaisir est de tourmenter ses ciseaux dans ses doigts, comme le faisait votre maître. Si vous pouviez l'envisager une minute, vous ne la reconnaîtriez presque plus. C'est bien dommage que les belles personnes soient toujours celles qui meurent! Je souhaite, M. Nikel, que vous conserviez toujours votre bonne santé, et que vous ne m'oubliiez pas à Paris; car je pense toujours bien à vous.

« Rosalie Granvalais. »

Le jour où Rosalie mit cette lettre à la poste,

l'état de la pauvre Eugénie empira sensiblement, et la fièvre, à laquelle elle était en proie depuis long-temps, prit un caractère plus grave: il s'y mêla un délire effrayant. Rosalie était la gardienne de sa jeune maîtresse, car, en ce moment, les deux dames étaient à dîner. Toute la journée, il avait fait une grande chaleur, quoique le soleil eût été couvert par des nuages. La fenêtre de l'appartement était ouverte, et le plus grand silence régnait. Le ciel avait cette couleur terne qui assombrit toutes les pensées. Eugénie semblait reposer. Sa tête charmante conservait, au milieu de la couleur du linge, une blancheur plus douce et déjà semblable à celle de la mort. Ses beaux yeux semblaient fermés par un sommeil paisible, et ses longues paupières jointes à ses sourcils dessinaient sur ces joues deux larges cercles noirs. Sa belle chevelure, rangée à la vierge, était divisée en bandeaux, et son immobilité lui donnait l'apparence d'une sainte exposée à l'adoration des fidèles. Ses mains

étaient jointes; de ses lèvres pâles et entr'ouvertes s'exhalait, par intervalles inégaux, un souffle pur, que Rosalie écoutait avec angoisse. Tout à coup la jeune fille se leva comme en sursaut, et s'écria : T'aimera-t-elle plus que moi!... Oh! reviens, c'est la seule faveur que je désire... Que je te voie! et je meurs heureuse!... heureuse mille fois!...

Rosalie, effrayée, descendit en appelant madame d'Arneuse, qui apaisa sa fille, et la veilla jusqu'au matin, craignant à chaque instant que cette nuit ne fût la dernière.

Aussitôt que Nikel reçut la lettre de Rosalie, il s'empressa de la faire lire à son maître. Depuis son retour à Paris, Landon avait été poursuivi par le souvenir d'Eugénie : une voix intérieure lui reprochait sa conduite envers elle, et souvent la noble et touchante figure de la jeune fille lui était apparue, au milieu du fracas des événemens politiques. Obligé, malgré son insouciance, de prendre soin de son avenir politique comme de sa fortune, Horace

fut forcé de reparaître dans le monde, où il cherchait à s'étourdir en se plongeant dans les plaisirs et dans les fêtes, lorsque la lettre écrite à Nikel vint réveiller les pensées qui combattaient au fond de son cœur pour mademoiselle d'Arneuse. Si son amour-propre était occupé de l'effet produit par son absence, son cœur fut vivement ému, en apprenant combien il était aimé. La lettre trembla longtemps dans ses mains, et alors une nouvelle lutte s'éleva dans son âme. Rien n'en donnera mieux l'idée que la lettre qu'il écrivit à son tuteur, après avoir flotté pendant quelque temps dans la plus cruelle incertitude.

Lettre de Landon à M. Guérard, à Neuilly.

« Mon digne ami, l'habitude que j'ai contractée, et qui me sera toujours chère, de vous consulter dans les situations délicates de la vie, me fait recourir à vous en ce moment. Vous connaissez mon caractère, et ce que vous avez appelé *la furia Oraziana*. Votre âge, votre expérience des hommes et des choses vous met-

tent à même de prononcer. Voici les faits; jugez en souverain, sans appel. Ma passion pour Jane Smithson, la seule femme au monde que je puisse aimer, est née, pour ainsi dire, sous vos yeux; vous savez donc mieux que moi-même si un cœur comme le mien peut s'ouvrir à un autre amour.

« La trahison de cette fille trop aimée me laisse sans avenir, sans espoir de bonheur. J'avais, comme je le dis souvent, hasardé toute ma cargaison de bonheur sur ce vaisseau fragile, et le naufrage a été complet; après mon désastre, j'ai été me confiner dans un village, ne voulant plus voir les hommes, et résolu à ne plus vivre que dans le passé. Dans ce village s'est rencontré une jeune fille que l'on peut dire belle, même après avoir connu Jane, une jeune fille que j'aimais à voir, mais qui ne m'a jamais inspiré qu'un intérêt purement fraternel. Je puis marcher toute ma vie à ses côtés sans attendre d'elle de grandes joies ni de grandes douleurs. Cependant, comme je

veux garder toujours à Jane, bien que je la méprise, une place dans mon cœur, après m'être imprudemment avancé, j'ai saisi tout à coup une occasion que m'a présentée la jeune fille pour faire une prompte retraite, imaginant qu'elle aurait bientôt perdu tout souvenir de moi.

« Je me suis trompé; cette jeune enfant se meurt d'amour pour moi, j'en ai la preuve. Sans doute, mon digne ami, vous rirez de voir votre élève se vanter d'exciter une passion semblable, et, adressée à tout autre qu'à vous, cette lettre paraîtrait dictée par fatuité.

« Il n'en est rien, je vous assure; vous me connaissez depuis assez long-temps pour penser que je n'avance pas à la légère une telle assertion. Ainsi, vous comprenez ce que ma position a d'embarrassant. Eugénie d'Arneuse possède tout ce qu'on doit attendre d'une femme, douceur, amour, soins délicats; elle est charmante : mais que lui apporterais-je en retour? un cœur flétri par les tourments

d'un autre amour, car le souvenir de Jane vivra toujours en moi. Que faire?... l'humanité ordonne d'épouser Eugénie, et la délicatesse semble me le défendre!... Conseillez-moi, vous qui vivez loin du monde et qui le connaissez bien. »

Quelques jours après, M. Landon reçut la lettre suivante :

Lettre de M. Guérard à Horace Landon.

« Mon jeune ami, je vous ai répété souvent qu'il y a en vous une énergie qui peut vous conduire au bien comme au mal, mais qui ne vous permettra jamais de vous arrêter dans la voie bonne ou mauvaise où vous vous serez engagé.

« Mettez-vous donc promptement à l'abri de vos propres égaremens. J'aperçois, pour vous, un port après l'orage. Si la jeune fille dont vous me parlez est telle que vous me la peignez, hâtez-vous de vous réfugier auprès d'elle.

« L'amour est bien souvent venu de l'ha-

bitude, croyez-moi; vous ne tarderez pas à aimer une femme dont vous me faites un portrait si flatteur, consultez-vous. Cependant, avant votre mariage, examinez soigneusement votre cœur, et sachez si dans vos sentimens pour miss Smithson, le mépris l'emporte sur l'amour.

« S'il n'en est pas ainsi, racontez fidèlement votre histoire à mademoiselle d'Arneuse; qu'elle connaisse bien le cœur sur lequel elle doit reposer. Si malgré ces confidences, elle vous aime encore assez pour vous livrer sa vie, je ne vois pas que vous puissiez être malheureux avec elle. Croyez-en votre viel ami, et décidez-vous promptement. Adieu. »

Cependant la pauvre Eugénie dépérissait de jour en jour. En proie à une douleur croissante, madame Guérin et madame d'Arneuse ne quittaient plus le chevet de leur enfant chéri, et, par une fatalité dont les exemples sont communs, elles découvraient alors toutes ses perfections; mais à cette heure, elles la

voyaient languissamment couchée sur un lit de misère, et leur espérance était comblée lorsqu'Eugénie levait sur elles des yeux ternes qui semblaient ne plus rien voir. Si, par hasard, elle souriait aux tendres soins dont elle était l'objet, il s'élevait alors, dans sa chambre, une joie qui eût fait frémir un étranger; enfin, elle était arrivée à un tel degré de faiblesse que le moindre bruit lui causait une douleur affreuse, et tel était l'intérêt qu'elle avait inspiré dans le village, que les paysans avaient d'eux-mêmes étendu de la paille devant la maison, et qu'ils mettaient un jeune enfant en sentinelle pour prévenir les postillons de ne pas agiter leur fouet en passant sous les fenètres de la jeune malade. Enfin une désolation silencieuse régnait dans toute la maison.

Un soir, à l'heure où le calme de l'atmosphère, les premières ombres de la nuit, les derniers parfums des fleurs, la fraîcheur de la rosée donnent tant de charmes à la campagne, la pauvre Eugénie, attirée par la vague ressem-

blance de ce déclin d'un beau jour avec le déclin de sa vie, rassembla ses forces pour se lever, et jetant un triste regard sur sa chambre en désordre, dans laquelle se déployait un luxe tout médicinal, dit à voix basse :

— Cet air me pèse, Rosalie, je veux sortir ; je sens que j'en aurai la force.

En effet, elle parvint, après de longs efforts, à se tenir debout, et quand elle fut dans les bras de Rosalie, elle lui dit à l'oreille :

— Je veux m'éteindre comme le soleil au milieu des champs... en plein air!

Heureusement, la femme de chambre seule entendit, elle détourna la tête et pleura.

— Rosalie, ajouta-t-elle, comme il peut faire froid dans le jardin, donnez-moi cette robe que j'avais le jour où nous allâmes à Cassan avec M. Landon.

A ce mot elle s'appuya plus fortement sur Rosalie, ses yeux jetèrent un feu passager, une vive rougeur colora ses joues.... Ce nom chéri sortait de sa bouche pour la première fois, et

il lui semblait que sa voix allait trahir le secret de son cœur.

Eugénie en ce moment semblait éprouver ce soulagement que la plupart des malades prennent pour un rétablissement complet et qui n'est que le dernier degré de l'épuisement et l'avant-coureur de la mort. On a remarqué dans les hôpitaux que les phthisiques meurent pour la plupart le lendemain du jour où ils ont demandé leur sortie. Eugénie marcha, elle voulut descendre au salon; mais quand elle fut assise sur la chaise où Landon avait coutume de s'asseoir et qu'elle regarda tour à tour le piano, les fenêtres, et qu'on ouvrit la porte, elle ressentit tout à coup une si forte émotion qu'il lui sembla que les derniers liens qui retenaient son ame venaient de se briser, et elle se dit : — Voici mon dernier soir !... Alors elle demanda, avec le despotisme des malades; à être transportée au bosquet où le secret de son amour lui avait échappé, et elle voulut s'asseoir, malgré les supplications de

sa mère, à cette même place où elle avait regardé avec lui cette étoile à laquelle elle s'était si souvent comparée.

Elle contempla les cieux, et voyant la même planète briller d'un éclat vif et pur :

— Nous ne nous ressemblons plus! lui dit-elle; que je serais heureuse si mon ame s'envolait vers toi, car il t'a regardée un instant avec plaiair! mais la lune a reparu et tu as pâli devant elle.

On la crut folle, surtout quand elle exigea qu'on la laissât dans la plus profonde solitude.

Le crépuscule favorisa le rêve qu'elle appelait, la campagne était à peine éclairée, un silence solennel régnait et la lune ne se montrait pas encore à Eugénie, qui put admirer son étoile chérie qu'aucun astre rival n'éclipsait encore. Après un recueillement extatique, la jeune fille crut entendre la voix de son bien-aimé; et s'abandonnant aux délices de sa vision, elle se livra tout entière à l'innocente joie d'avouer sa passion à la face du ciel, et de

tirer du fond de son cœur l'image qu'il renfermait pour l'admirer en toute liberté.

— Je crois être pure, se disait-elle, et je n'ai pas une pensée qui ne soit pleine de *lui!*... Oui, c'est peut-être une consolation d'avoir vécu toute sa vie en un moment et de descendre au tombeau comme les vierges du ciel!... Que cette soirée est douce!... O nature! que tu es belle encore! pourtant il n'est pas là!...

En murmurant ces plaintes, sa parole était plutôt un souffle harmonieux qu'une voix. Insensiblement elle s'abîma dans sa rêverie, et toutes les forces de son âme se concentrèrent dans le désir qui les brisait en les exaltant sans cesse.

Le jardin n'était plus éclairé que par les dernières lueurs du crépuscule, et Eugénie, levant les yeux au ciel pour contempler son étoile, parvint au dernier degré de l'extase. Elle se sentit rendue à la santé, par l'effet de cette puissance que donnent une méditation et une volonté forte aux intelligences en qui

la foi domine le jugement. Elle vit de ses yeux Horace tel qu'il lui était apparu lors de sa première visite; ses cheveux bouclés paraissaient au-dessus de son front comme une flamme céleste; il lui souriait, et dans ses traits brillait tout l'amour qu'elle désirait lui inspirer. Eugénie retenait son haleine, de peur qu'un souffle ne rompît le charme de cette vision... Tout à coup le feuillage du bosquet s'agita, et Eugénie s'écria :

Le voici!... le voici!...

Madame d'Arneuse, madame Guérin et Rosalie, cachées à quelques pas, épiaient la jeune fille : à son faible cri, elles parurent aussitôt et la trouvèrent évanouie dans les bras de Landon. Sa tête reposait sur le sein d'Horace, et cette pâle figure, au milieu d'une forêt de cheveux épars, ressemblait à une statue de marbre blanc couchée parmi les feuilles de l'automne.

Les yeux noirs de madame d'Arneuse foudroyèrent Landon, à qui elle arracha sa fille.

— Vous lui avez donné la mort! s'écria-t-elle; et elle disparut, suivie de la femme de chambre.

Landon accompagna avec inquiétude madame Guérin, qui, par un geste amical, cherchait à pallier le reproche tragique de sa fille; elle emmena le jeune homme au salon, et là elle lui raconta la maladie de sa petite fille, tâchant de lui peindre adroitement l'amour dont elle supposait qu'Eugénie était victime. Landon paraissait à la vieille grand'mère le meilleur médecin d'Eugénie : aussi essaya-t-elle de le mettre dans la nécessité de s'expliquer; car elle avait assez de finesse pour deviner que son retour inopiné donnait quelque espérance; et pour être la première à connaître ses secrets sentiments, confiance dont les grand'mères sont jalouses, elle termina en lui disant :

— Hélas! monsieur, je suis restée seule votre protectrice, car vous avez inspiré à ma fille une répugnance que j'ai vainement combattue!

Landon écouta ce long discours en admirant

la chaste fierté de cette jeune fille, qui avait eu le courage de garder le secret de son amour, et il s'applaudit de sa résolution en découvrant de si nobles perfections dans la femme qu'il voulait épouser. Colorant alors son absence par une fable, il remercia madame Guérin et lui dit :

— Votre bienveillance me sera d'autant plus précieuse, madame, qu'elle m'aidera sans doute à vaincre les obstacles que l'éloignement de madame d'Arneuse pour moi pourrait opposer à un dessein que je me trouve heureux de vous confier : en demandant par votre intermédiaire la main de votre petite-fille, je verrai peut-être ma proposition favorablement accueillie.

— Monsieur, répondit madame Guérin en cachant avec peine sa joie, vous sentez que je n'ai aucun droit à disposer de ma petite-fille; mais, dit-elle en lui lançant un sourire plein de grâce, je puis vous promettre mes soins et vous donner beaucoup d'espoir.

— Madame, répartit Horace en lui baisant la main, j'ose vous regarder dès ce soir, comme ma mère... Et il se retira, laissant madame Guérin livrée à une joie qui la suffoquait.

En effet, un secret était la chose la plus lourde que la bonne dame pût porter, elle ne tardait jamais de s'en débarrasser; elle monta donc bien vîte à l'appartement de sa petite-fille, où elle trouva madame d'Arneuse déclamant contre Horace.

— Il est venu chez moi, disait-elle, de la manière la plus indécente! N'a-t-il pas failli causer la mort de ma chère fille par la peur qu'il lui a faite?... N'est-ce pas, ma bonne petite? ajouta-t-elle en se tournant vers Eugénie. Je suis sûre que tu te sens fort mal.

Eugénie laissa échapper un léger sourire, que madame Guérin n'interpérta pas de la même façon que madame d'Arneuse.

— Va, continua cette dernière, je te promets que ma porte lui sera fermée, comme à l'auteur de tous nos maux, et nous ne le reverrons plus, j'espère.

Madame Guérin, tout étonnée de cette sortie, ne savait plus si elle devait annoncer sa nouvelle; néanmoins, après plusieurs signes faits secrètement à sa fille, elle parvint à l'emmener au salon, où elle lui découvrit le brillant avenir qui se préparait pour Eugénie.

— Comment! s'écria madame d'Arneuse, M. Landon ne pouvait-il pas m'instruire la première de ses intentions? il me semble que c'est à une mère...

—Aussi, ma chère amie, compte-t-il bien t'en parler... Vas-tu t'offenser d'une confidence?

— Quand il m'aura fait sa demande, madame, je verrai ce qui sera convenable de répondre... Eugénie n'est guère éprise de lui, et d'ailleurs la pauvre enfant n'est pas dans un état qui permette de lui parler de mariage.

— Ces sortes de conversations, répliqua la grand'mère, n'ont jamais retardé la convalescence d'une jeune personne.

— M. Horace est fort riche, dit madame d'Arneuse.

— Il est très-aimable, ajouta madame Guérin.

Madame d'Arneuse ne répondant pas, la grand'mère hasarda, en faveur de son protégé, un éloge que sa fille écouta sans donner aucune marque de répugnance, et la conversation continua. Alors, soit que madame d'Arneuse eût entrevu le ridicule de ses prétentions personnelles, soit que son dépit disparût devant l'idée de marier Eugénie aussi avantageusement, et de recouvrer ainsi elle-même la liberté et l'opulence, Landon redevint son héros. Elle l'adopta sur-le-champ, et se mit avec une singulière vivacité d'imagination à régler d'avance l'avenir de ses enfans : ils passeraient leur vie tantôt à la ville et tantôt à la campagne; Eugénie, peu faite à diriger une grande maison, à faire les honneurs d'un salon, à recevoir dignement, laisserait tous ces soins à sa mère; et madame d'Arneuse, regardant Horace comme un sujet de plus dans son empire, s'admira, gui-

dant ces deux enfants à travers les défilés de la vie, dominant toutes leurs pensées et se faisant l'ame de toutes leurs actions; elle mènerait encore une existence selon ses goûts, elle reparaîtrait dans le grand monde, entourée du brillant prestige de la richesse et protégeant son gendre de l'éclat de son nom. Cette union était convenable : dans sa position c'était un bonheur; enfin la tête lui tourna au point que, regardant l'accomplissement de ses désirs comme infaillible, elle monta précipitamment chez sa fille, renvoya d'un air mystérieux la femme de chambre, et, s'asseyant au chevet du lit de la malade :

— Ma chère enfant, dit-elle d'une voix qu'elle tâcha de rendre bien douce, comment te sens-tu ?

— Oh! bien mieux, ma mère; maintenant je suis sûre de guérir, répondit Eugénie, surprise de l'air diplomatique qui régnait sur la figure de sa mère.

— Alors ma petite gentille, continua ma-

dame d'Arneuse en essayant de donner à ses traits rigides un air folâtre qui leur était entièrement antipathique, j'ai à t'entretenir d'une affaire très importante; écoute-moi bien: je t'ai élevée de manière à laisser ton cœur dans une indifférence précieuse pour les jeunes personnes, comme tu le sauras un jour (ici elle leva les yeux au ciel) et je crois, ma bonne petite, avoir complètement réussi.

Eugénie rougit.

— Il s'agit d'un mariage pour toi..... Je viens te consulter, car je ne veux pas, comme font dans ce cas tant de mères, t'imposer mes volontés... J'ai toujours été bien douce envers toi, et tu pourras choisir ton mari en toute liberté, je t'assure... Nous avons jeté les yeux sur un jeune homme; tu nous diras ce que tu en penses.

— Oh! ma mère! s'écria Eugénie en proie à une terrible angoisse, comment puis-je songer au mariage dans l'état où je suis?..... songez que je n'ai aucune expérience....

— Comment, Eugénie, vous avez de la répugnance pour le mariage! vous croyez-vous assez belle et assez riche pour trouver des prétendus tous les jours? Vous êtes jeune, tâchez de l'être long-temps! Quant à votre ignorance, soyez sûre que mes conseils ne vous manqueront jamais.

—Ma chère maman, dit Eugénie les larmes aux yeux, j'aime mieux rester toujours auprès de vous.

— Nous ne nous séparerons pas, mon enfant.

— Je n'ai pas encore dix-sept ans...

— Comment, Eugénie, vous vous obstinez à refuser un établissement honorable! Au surplus, reprit madame d'Arneuse en jetant à sa fille un regard dont la sévérité fit frémir, c'est votre affaire, comme je vous l'ai dit; mais il me semble que M. Landon est.....

— M. Landon!... s'écria la jeune fille en versant tout à coup un torrent de larmes et en tombant comme évanouie sur son lit.

— J'en étais bien sûre, dit madame d'Arneuse à madame Guérin; vous voyez, madame!... avais-je raison de soutenir qu'elle le haïssait!

— La pauvre petite, répondit la grand'-mère étonnée, s'il lui était indifférent!

— Ah! s'écria madame d'Arneuse, elle s'y accoutumera! Comment ai-je fait, moi? Et aussitôt qu'elle se portera mieux, nous verrons à..... Elle s'arrêta au bruit que fit Eugénie en se retournant. Madame d'Arneuse regarda sa fille et la vit qui lui souriait à travers ses larmes. L'amour brillait dans les yeux de la jeune fille comme le soleil au milieu des nuages, et la joie unie à la pudeur avait coloré subitement son pâle visage. Palpitante et d'une voix troublée :

— Ma mère, dit-elle, ce ne sont pas des larmes de chagrin... il me sera doux de vous obéir, si...

— Aimeriez-vous M. Laudon? demanda madame d'Arneuse déjà courroucée.

Eugénie baissa les yeux, rougit et garda le silence.

— Comment! s'écria sa mère en lui lançant un regard fixe et sévère, comment, Eugénie, vous aimiez M. Landon sans m'en avoir rien dit, sans me consulter! Vous avez manqué de confiance en moi! vous connaissez bien peu mon cœur et vos devoirs; mais c'est une chose affreuse!... Je vous laisse, mademoiselle; vous vous marierez bien sans moi!

— Que fais-tu! s'écria madame Guérin; ne te l'avais-je pas dit?. . . Vas-tu gronder ta fille?... vois, elle se trouve mal!... Eugénie, ma petite, ce n'est rien, tu l'épouseras : *il t'aime!...*

A ce mot magique, Eugénie regarda sa grand'mère d'un air presque stupide; peu à peu le sourire reparut sur ses traits, elle leva les yeux, et des larmes de bonheur sillonnèrent lentement ses joues. Elle aurait voulu se

mettre à genoux et prier... Elle prit la main de sa grand'mère, la mit sur son cœur, qui battait avec violence; et alors, madame d'Arneuse, qui avait cru devoir s'apaiser, se rapprocha du lit, regarda sa fille avec bonté et lui accorda son pardon.

L'espérance et la joie s'étaient emparées de toutes ces âmes naguère en proie à l'ennui et à la tristesse.

Si la marquise fut déterminée dans sa clémence par quelque réflexion d'intérêt, ou si ce fut un sacrifice fait au désir de rendre sa fille heureuse, c'est ce que nous regardons comme inutile d'examiner. Landon exerçait dans cette maison l'influence du soleil sur la nature, lorsqu'au mois de mars, dissipant de sombres masses de nuages, il fait succéder l'azur le plus pur au manteau des orages. Eugénie s'abandonna joyeusement à l'amour, madame d'Arneuse complota son avenir, madame Guérin remercia Dieu du bonheur qu'il

lui envoyait sur ses vieux jours, Rosalie se regarda comme la plus habile soubrette du royaume, et chacun, faisant mille projets, attendit le lendemain avec une vive impatience.

X

Le lendemain, M. Landon, persistant dans ses projets de mariage, se présenta et fut reçu avec un cérémonial extraordinaire : lorsqu'il entra, madame d'Arneuse, quittant à peine sa bergère, lui montra d'un air solennel une chaise qui se trouvait à côté d'elle. Après

quelques propos insignifians, Horace fit sa demande, et la future belle-mère, avec un ton moitié familier, moitié hautain, lui répondit qu'elle n'apercevait aucun obstacle à cette union, et que, quand on aurait fait toutes les démarches que les gens comme il faut exigent en pareille occasion, ce serait à lui à obtenir le consentement de mademoiselle d'Arneuse.

— Vous sentez, monsieur, dit-elle, que je laisse ma fille parfaitement libre.... mais Eugénie est susceptible de s'attacher beaucoup; elle est d'une douceur d'ange; elle est un peu musicienne; je l'ai parfaitement élevée; elle peut devenir une femme brillante, et quoiqu'elle ne soit jamais sortie de Chambly, elle sera très bien placée dans un salon : ayant été moi-même à la cour autrefois, car...... j'y fus présentée précisement en 89; j'ai eu soin de lui donner des manières distinguées... elle est tout-à-fait bien. Alors elle trouva l'occasion de prononcer son propre éloge en ayant l'air de faire celui d'Eugénie.

Prenant un petit air d'autorité maternelle et de dignité familière, elle tendit la main à Landon, qui embrassa sa mère d'adoption avec cordialité. Madame d'Arneuse, fière de cette marque d'amour filial et le regardant comme de bon augure, essayait déjà de faire sentir sa supériorité à son gendre, mais son masque de grandeur ne devait pas tenir long-temps. Dans le cours de la conversation, Landon annonça que la noblesse ancienne reprenant ses titres en vertu de la Charte que Louis XVIII venait d'octroyer, il était redevenu duc de Landon.

— Comment, monsieur... vous seriez le chef de cette noble et illustre maison... qui... La joie lui coupa la parole et elle regarda son gendre avec respect.

—J'imagine, madame, qu'une telle bagatelle vous importe fort peu, dit Horace : quant à moi, noble ou plébéïn, ce m'est tout un...

— Oh! monsieur, je pense comme vous : une fois qu'on possède ce frêle avantage, on

le méprise ; c'est comme jadis notre pauvre académie, tout le monde voulait en être, et une fois admis on n'y mettait pas le pied; mais mademoiselle d'Arneuse, monsieur, ne fera pas rougir vos ancêtres...

— Ah ! madame, je tiens si peu aux honneurs, ajouta Landon, que je me permettrai de vous cacher mes titres et mes charges jusqu'à ce que je sache quelle conduite il convient de tenir dans la nouvelle situation politique où nous nous trouvons...

Ainsi Landon fut reçu chez madame d'Arneuse comme le fiancé d'Eugénie à la fin de l'été, et depuis l'hiver précédent la jeune fille l'adorait en secret. L'opulence, l'amour, la jeunesse, la beauté, s'unissaient enfin pour promettre à ces deux amans un long avenir de bonheur.

Bientôt Eugénie, simplement mise et soutenue par sa grand'mère, entra au salon. Elle connaissait le mystère de cette entrevue, comme le prouvaient son maintien embarrassé

et la rougeur de son visage; elle s'assit en silence et sans oser même lever les yeux, après avoir adressé à Landon un timide salut. Celui-ci lut, avec un bonheur mêlé de peine, les preuves d'amour écrites sur le front d'Eugénie : elle était maigrie, ses doigts étaient effilés, ses joues un peu creuses, ses yeux renfoncés; mais tant d'amour perçait au milieu de ce ravage que Landon ne trouva point pesant l'engagement qu'il venait de contracter; il tressaillit même en entendant parler Eugénie, dont la voix samblait avoir acquis une mélodie qui allait droit à l'âme.

— Croiriez-vous, dit-elle, que vous m'avez fait peur hier?...

A ce moment, elle pensa qu'il était là, qu'elle ne le perdrait plus, et, faiblissant sous le poids du bonheur, elle laissa échapper de douces larmes, qu'elle essaya vainement de cacher à Horace, dont le cœur, ému d'un sentiment qui ressemblait beaucoup à l'amour, oublia peut-être pour un instant l'image chérie

de Jane : il regarda Eugénie, et cette fois elle se crut aimée : — Je me nourrirai donc en paix de sa chère présence, se dit-elle... Et la sereine expression de l'amour heureux vint animer ses traits.

Lorsque Landon se leva pour partir, elle le suivit des yeux comme une hirondelle suit le premier essor de ses petits, et long-temps elle écouta le bruit de ses pas. Elle contempla le salon, qui maintenant semblait revivre et se parer d'un lustre nouveau ; elle soupira doucement, regarda la chaise qu'il venait de quitter, et se jeta dans le sein de sa mère, comme pour donner cours à des sentimens qu'elle ne pouvait contenir.

L'événement de la veille, loin d'abattre Eugénie, lui avait sur-le-champ donné de la vigueur ; car dans ces sortes de maladies la santé semble être aux ordres de l'âme : la jeune fille était déjà plus forte, et la mort avait fui.

— Allons, Eugénie, lui dit sa grand'mère, te voilà heureuse ! ceci doit te faire encore

plus chérir ta mère, s'il se peut, et suivre ses bons avis... Que je suis contente! cela me rappelle mon jeune temps.... Et madame Guérin se mit à fredonner.

— Eugénie, reprit madame d'Arneuse avec gravité, j'ai bien des conseils à te donner pour la conduite que tu dois tenir dans la circonstance présente.

— Ecoute bien ta mère, ma petite, dit madame Guérin.

— Il faudra, continua madame d'Arneuse, t'appliquer à n'être ni trop froide ni trop empressée, et cependant témoigner de la joie. Rosalie t'habillera tous les jours; nous verrons à te parer de notre mieux... Surtout, ma fille, sois toujours occupée quand il sera ici; étudie-toi à ne jamais, dans la conversation, dire quelque chose de malséant, pèse bien tes paroles, conserve un maintien modeste : cependant, mon enfant, lorsque tu seras mariée, songe à tenir ton rang, car tu seras duchesse...

— Duchesse!..... s'écria madame Guérin.

— Duchesse de Landon, répéta madame d'Arneuse avec emphase... Hé bien! Eugénie, tu ne parais pas contente?... qu'as-tu donc?

— Tous les duchés du monde me sont fort indifférents, répondit-elle.

— Veux-tu ne plus vivre que pour l'amour? lui répliqua sa mère, ton mari a du mérite, mais la naissance a bien son prix; sache soutenir l'éclat d'un pareil nom... et surtout ne manque pas ce mariage par d'aussi folles idées... Et voyez donc, dit-elle à madame Guérin, le malheur veut qu'elle soit malade et pâle dans ce moment.

— Dépêche-toi de reprendre tes jolies couleurs, ajouta madame Guérin.

Enfin, les deux mères s'efforcèrent de lui dicter la manière dont elle devait exprimer ses sentiments et les graduer comme les *crescend* d'une sonate; elles oubliaient qu'à pareille époque de leur vie elles avaient trouvé dans leur cœur autre chose que les avis maternels.

Ces recommandations ressemblaient beaucoup au Mémoire que l'on donna à Louis XV pour la tenue de son premier lit de justice : « Ici le roi froncera le sourcil, là le roi s'adoucira, plus bas le roi fera un signe de tête, plus loin le roi saluera. »

Eugénie devait sourire à son entrée, sourire à sa sortie, sourire à chaque mot. Eugénie écoutait et riait dans son cœur, dont un seul battement l'instruisait bien mieux que toutes ces leçons. Aimer n'est ni un art ni une science, c'est un instinct de l'âme.

Dès ce jour, le duc de Landon vint chez la marquise d'Arneuse avec l'assiduité d'un prétendu : les promenades, les parties de plaisir firent de chaque jour un jour de fête. Dans cette douce intimité, Eugénie apprit que son amour pouvait encore s'accroître. Elle vit ainsi se découvrir par degrés toutes les nobles qualités qu'elle avait seulement entrevues dans Horace; puis elle se mit à étudier les goûts, les pensées, les sentimens de son ami pour

s'y conformer en tout : douce fut la peine et courte fut l'étude, car Eugénie avait si bien identifié son âme à celle de son bien-aimé qu'elle ne pouvait plus exister que pour lui. Comme son visage n'était que l'expression de ce qui ce passait dans son cœur, sa beauté primitive était revenue promptement à la suite du bonheur.

Cependant cette félicité ne resta pas long-temps sans quelques nuages, car madame d'Arneuse reprenant son empire à mesure que sa fille revenait à la vie, ne tarda pas à s'immiscer dans les relations des amans, et voulut commander l'expression des sentimens d'Eugénie comme les évolutions d'une parade.

Pour les amans, le monde et ses usages, la société et ses lois, les mœurs et leurs exigences, les plaisirs, le langage, tout disparaît pour faire place à des rapports nouveaux qu'Eugénie conçut avec une merveilleuse félicité; un regard, un sourire, étaient pour elle autant de questions ou de réponses; un mouve-

ment de tête résumait tout son amour, et son moindre signe valait mille fois mieux que tout le jargon de la politesse. Un jour Landon lui apporta une jolie boîte à ouvrage, sans mot dire, elle la posa sur la cheminée, puis, regardant Horace dans la glace, elle le remercia par un léger sourire et par un signe de tête. Quand il fut parti, madame d'Arneuse dit à Eugénie :

— En vérité, ma chère amie, je ne vous conçois pas, votre pétendu vous offre un des plus jolis cadeaux que l'on puisse faire, un bijou fort cher enfin, et vous le jetez là sans rien dire, sans le remercier ; c'est vraiment étonnant ! vous feriez croire que vous n'avez reçu aucune éducation ; le pauvre jeune homme en a été touché.

— Cela me fait de la peine pour lui, ajouta madame Guérin.

— Enfin, continua madame d'Arneuse, vous êtes aujourd'hui mal coiffée et très-mal habillée. Si cela continue, j'ai grand'peur de voir échouer le mariage.

— Ah! ma chère maman, dit Eugénie, est-ce qu'un présent est au-dessus de son amour?

— Ah! vous en savez probablement plus que moi, mademoiselle; à votre aise... mais comme je n'ai pas envie de vous voir rebuter M. le duc par vos sottises, apprenez à le recevoir mieux que vous ne le faites. Il arrive, la plupart du temps, que vous restez ébahie à le regarder; sachez donc causer, répondre, et l'attacher par mille petites familiarités permises qui font le bonheur des amans. L'autre jour, il vous complimente très-galamment, vous recevez cela sans répondre par une phrase gracieuse : hier il vous dit que vous chantez comme un ange, vous ne pouvez pas lui dire que vous n'avez eu que moi pour maîtresse: ah! vous ne faites guère valoir votre mère!

— Allons, reprit madame Guérin, ne te fâche pas, elle aura soin une autre fois d'observer toutes ces délicatesses... Vois-tu, mon cœur, dit-elle à Eugénie, il faut bien écouter

ta mère, tu n'as qu'elle au monde, c'est tout notre bien ; elle est si bonne! vois si elle épargne la moindre chose pour ton trousseau.

— Et voyez comme elle m'en remercie! plus on fait pour les enfans, moins ils en sont reconnaissans! répondit madame d'Arneuse, qui voulait que ses soins maternels fussent reçus comme des faveurs.

Il y avait d'ailleurs de l'injustice dans le reproche qu'elle adressait à Eugénie. Si réellement le trousseau était magnifique et au-dessus de la fortune de madame d'Arneuse, son amour pour sa fille n'entrait pour rien dans cette dépense, elle était toute d'ostentation. Eugénie n'avait pas de dot, et madame d'Arneuse embarrassée par son orgueil, cherchait à se mettre, au moins dans les petites choses, de pair avec M. Landon, ce qu'elle ne pouvait faire dans les grandes. Elle soutenait même par fois que leurs maisons étaient aussi anciennes l'une que l'autre.

Ainsi Eugénie avait à essuyer mille petites

contrariétés qui lui faisaient acheter son bonheur. Sa mère osait l'accuser de manquer de grâce avec celui qu'elle aimait, et elle frémissait si Horace lui prenait la main, tressaillait au moindre bruit de ses pas, allait secrètement caresser *Brigand,* son cheval favori, et faire causer Nikel, qui ne tarissait pas en louant son maître. Quand Landon arrivait, elle avait des pressentimens qui l'avertissaient de son approche, et souvent elle se surprenait à penser ce qu'il disait... Aussi le jeune homme s'applaudissait-il chaque jour de sa résolution, en admirant avec quelle ferveur il était aimé.

Mais plus Eugénie prodiguait à Landon les témoignages d'un amour inaltérable, et plus il se sentait oppressé par des sentimens pénibles : obligé d'initier cette jeune fille aux mystères des sa vie passée, pouvait-il prévoir le résultat de cette triste confession? L'amour d'Eugénie était-il assez profond pour souffrir une rivale sans cesse présente à la pensée de son époux?

Aussi, souvent Horace pensait-il qu'il valait mieux ne rien dire; mais Guérard lui avait si fortement recommandé de faire cette sinistre confidence, que plus souvent encore il songeait aux moyens d'obéir à son vieux tuteur. Bientôt ces idées devinrent tyranniques. Landon sans cesse préoccupé, craignant de perdre Eugénie, tourmenté par sa conscience, effrayé même au souvenir de Jane, laissa paraître sur son front des nuages de chagrin qu'il ne put dérober aux yeux attentifs d'Eugénie.

Elle ne regarda plus Horace qu'avec une curieuse inquiétude; craintive, elle tâcha de deviner les secrètes pensées qui l'agitaient; elle examina son maintien, ses gestes, interprétant jusqu'aux inflexions de sa voix. D'abord elle s'imagina que ce changement pouvait provenir d'elle-même, avoir été causé par les imperfections de sa personne ou de son caractère, et elle trembla d'avoir déplu à son ami. Elle se chagrina, pleura en secret, et examinant avec soin, elle se rappela tout ce qu'elle avait dit,

sans trouver jamais dans son cœur autre chose que les pensées de l'amour le plus tendre. La pauvre enfant demeura agitée d'une anxiété affreuse en voyant toujours s'accroître la tristesse de Landon sans pouvoir en pénétrer le motif.

Un soir, ils se trouvèrent seuls au salon, assis près de la croisée qui donnait sur le jardin. La lueur grise du crépuscule avait fait place aux pâles ténèbres, et l'aspect imposant des cieux étoilés avait plongé les amans dans un religieux silence, quoique chacun d'eux semblât vouloir parler à l'autre : jamais Horace n'avait paru si agité à Eugénie, et jamais peut-être elle ne s'était elle-même senti tant d'impatience. Enfin l'un et l'autre paraissaient craindre et désirer tour à tour de parler. Cette scène était tout à la fois douce et cruelle; mais quand Eugénie, ayant levé les yeux à la dérobée, aperçut Horace qui, les bras croisés, la tête penchée, se tenait auprès d'elle sans avoir l'air de songer même qu'elle existât, elle

trembla tout à coup, son inquiétude se changea en une certitude de malheur, et elle eut un moment d'horrible souffrance. Cependant elle s'arrêta encore à l'admirer à cet instant où son visage, plein de mystère et de passion, ressemblait à ces figures auxquelles les grands artistes ont su donner une empreinte surnaturelle en conservant l'apparence de la réalité. Tout à coup Horace se retourna vers Eugénie, mais ses yeux restèrent mornes en rencontrant ceux de la jeune fille. Elle fut prête à s'évanouir, sa peine se changea promptement en joie, car Landon ayant penché sa tête vers elle, leurs cheveux se confondirent et éveillèrent en eux une chaste et mélancolique volupté, par un contact si léger, que l'âme paraissait être seule à la sentir. Horace prit la main de la jeune fille, la pressa, et, la sentant trembler, il fit tous les mouvemens d'un homme qui voudrait parler et que la crainte de mal dire en empêche. Eugénie, que tant d'émotion suffoquait, se leva d'un air désespéré, et s'arrêtant subi-

tement comme glacée, elle laissa rouler sur ses joues deux larmes, dernier langage de l'amour.

Alors Landon porta lentement à ses lèvres la main d'Eugénie; mais la jeune fille ne pouvant plus supporter cet horrible état de doute, retira sa main avec vivacité; après cependant qu'un baiser y eut été déposé, et il dit avec angoisse :

— Vous m'aimerez, n'est-ce pas?....

A ces paroles, Horace tressaillit, et, passant la main sur son front pour en essuyer la sueur :

— Eugénie, Eugénie!.... répondit-il, nous sommes séparés par un obstacle que je n'ai pas la force de lever!... Il s'arrêta.

— De grâce, achevez, que craignez-vous?...

— Je crains que ce ne soit un grand malheur pour vous de m'avoir rencontré.

Elle fit un mouvement de surprise et sourit légèrement.

— Oui, continua-t-il, je ne puis plus ai-

mer comme vous aimez, et.... vous en souffrirez.

— Je souffre en ce moment, dit-elle, plus que vous ne le sauriez croire; dès mon enfance le malheur m'a poursuivie, je n'ai pas nourri une pauvre bête qu'elle ne soit morte; pas un oiseau n'a vécu gardé par moi, la fleur que je cultivais se fanait au lever du soleil, j'ai pensé coûter la vie à ma mère; et ce n'est pas tout, je vous vois, je vous perds aussitôt!.... vous revenez, et, un mois s'est à peine écoulé, que votre front s'obscurcit : vous êtes triste, je le vois bien...... Y a-t-il déjà une nouvelle infortune entre nous? quel est-il cet obstacle qui nous sépare?

— Ne le savez-vous pas? lui dit Horace; ne faut-il pas vous raconter ma vie et vous faire connaître le cœur sur lequel vous comptez?... Si j'étais indigne de vous?...

Eugénie frissonna; mais, en ce moment, l'étoile qu'elle avait choisie brillait de tout son éclat; ce fut pour la jeune fille un présage

céleste de bonheur devant lequel ses craintes s'évanouirent.

— Tenez, répondit-elle alors, voyez-vous cette étoile? c'est la mienne; comme sa lumière est pure! Allez, nous serons heureux. Regardez-la, je vous en prie; je ne l'ai jamais vue si belle.

Landon soupira; la reine des nuits se levait majestueuse; il la montra aussi à Eugénie, qui ne regarda que la main de son bien-aimé.

— Qu'avez-vous donc à me dire? demanda-t-elle après un moment de silence; me laisserez-vous ainsi dans l'incertitude?

Landon l'arrêta par un signe.

— Demain, Eugénie, demain je vous révèlerai le secret de mon cœur, et vous verrez si vous pouvez unir votre destinée à la mienne.

— Qu'importe mon bonheur, si je me suis consacrée au vôtre, si je ne puis vivre que dans votre ombre! comme ces astres qui ne brillent que du reflet du soleil, mon âme est le reflet de la vôtre. Vos maux sont les miens.... parlez,

confiez-les-moi, je vous en prie, parlez ; vous m'avez épouvantée......

A ces paroles, les yeux d'Horace se mouillèrent de larmes d'attendrissement, et Eugénie pleura parce qu'il pleurait. Il voulut répondre, son cœur était trop plein ; il regarda quelques instans encore la jeune fille avec une expression indéfinissable, mêlée d'effroi et de tendresse, et il s'échappa en la laissant stupéfaite du désordre de ses paroles et de ses manières.

— Demain! se dit-elle : qu'a-t-il donc à m'annoncer ?... Mon bonheur se flétrira-t-il comme les roses que je cultivais ?.... Elle resta en proie à une terreur d'autant plus profonde que la cause en était cachée sous un impénétrable voile, et que, dans une telle incertitude, l'avenir ne pouvait lui offrir aucune image consolante.

Son sommeil fut agité de songes pénibles, et le matin, quand Rosalie l'habilla :

— J'ai rêvé, lui dit-elle, que je nageais dans une rivière.

— Était-elle trouble?

— Oui.

— Marianne prétend que cela signifie malheur.

— Et mes dents tombaient, ajouta Eugénie.

— Ruine complète! répondit Rosalie en riant; quand Marianne rêve ainsi, elle perd toujours à la loterie! Vous pâlissez, mademoiselle?

— Ce n'est rien, répliqua la jeune fille. Cependant ces paroles avaient produit sur elle une affreuse impression.

Elle attendit avec une douloureuse impatience l'arrivée de Landon, et quand elle entendit le bruit de ses pas elle frissonna; Horace était sombre, sa voix altérée glaça Eugénie.

Ils allèrent se promener avec madame d'Arneuse et madame Guérin : en marchant, Horace garda un silence inquiet; il évita même de regarder Eugénie, qui, à chaque pas, sen-

tait augmenter sa terreur. — Il semble, se dit-elle, qu'il s'agisse de ma vie.

Landon répondit aux questions de madame d'Arneuse d'un air si distrait qu'elle cessa bientôt de lui adresser la parole, et, rejoignant sa mère qui marchait en avant, elle laissa Eugénie seule avec Landon.

— Mademoiselle, dit-il alors d'une voix entrecoupée, il m'est impossible de vous raconter moi-même les événemens de ma vie... et il faut cependant que vous les connaissiez... Je prendrai donc quelques jours pour vous en écrire les détails... alors vous prononcerez sur notre union. Vous vous croyez malheureuse, Eugénie! ah! vous verrez que des fleurs mal arrosées, des oiseaux qui meurent privés de liberté, ne font pas encore de vous une victime du sort ; le malheur se repaît de fleurs plus belles, de sentimens plus précieux : s'il vient à nous, prenez garde, il n'est pas toujours vêtu de couleurs sinistres, il arrive souvent entouré du brillant cortège des joies de

la vie, il sourit; sa parole est flatteuse, ce n'est que trop tard, et quand on lui appartient déjà, qu'on sent qu'il est enfin venu. Espérons que la sueur glacée dont mon front se baigne à ce seul souvenir, ne passera pas sur le vôtre...

Il lui pressa doucement la main; Eugénie essaya de déguiser sa terreur sous un sourire; bientôt elle se plaignit du froid, hâta sa marche, et revint à la maison sans prononcer une parole. Au sein du bonheur, elle se sentait frappée par la fatalité, et, redoutant les déceptions de Tantale, elle n'osait se baisser pour recueillir les fleurs que l'amour jetait à ses pieds.

Une semaine entière se passa sans qu'elle reçût la moindre nouvelle d'Horace; et cette semaine fut plus pénible pour elle que toutes les souffrances de sa maladie : les réflexions les plus sinistres l'absorbèrent : — Et cependant, se disait-elle, que puis-je apprendre de plus douloureux ? qu'il ne m'aime pas ! et il m'aime, puisqu'il m'épouse. Indigne de moi !...

m'a-t-il dit, lui, si noble, si généreux!... Son chagrin ne peut donc venir que d'accidens qui nous sont étrangers, et, une fois mariés, nous pouvons vivre loin du monde; alors quel malheur peut nous atteindre?... Telles étaient ses pensées, partagées entre l'effroi et la curiosité; de sorte qu'elle redoutait et désirait à la fois de voir arriver le fatal écrit qui devait, d'une manière ou d'une autre, faire cesser son incertitude.

Enfin, le huitième jour, Nikel vint apporter à Rosalie un assez gros paquet de papiers adressés par son maître à mademoiselle d'Arneuse.

— Tenez, ma belle, il faut remettre ceci à votre jeune demoiselle, et en secret: prenons garde à nous, ces écritures sont pleines de poison; le général est mille fois plus triste depuis qu'il y travaille qu'en arrivant ici...

— Dites-moi donc, M. Nikel, cela n'empêchera pas les noces, j'espère?

— Je ne pense pas, le colonel a l'air d'aimer votre demoiselle...

— Pourquoi donc, monsieur le maréchal, dites-vous le colonel, le général, le capitaine? qu'est donc votre maître enfin? avant de nous marier, nous devons savoir qui nous épousons.

— Il est!... suffit, s'écria le chasseur d'un air sévère... J'allais oublier la consigne! Ah! Duvigneau avait bien raison quand il disait que l'amour est le boute-selle de toutes les sottises; mais encore quelques jours, et nous serons mariés... alors...

— Oh! alors, répliqua la soubrette, vous ne ferez plus que mes volontés.

Pour toute réponse, le chasseur se contenta de faire claquer ses doigts par-dessus sa tête, et il embrassa Rosalie sans que la Languedocienne pût se défendre des libertés du chasseur. En effet, depuis les accords, il gouvernait militairement ses amours, et Rosalie, en approchant du but, n'était plus si forte; la course avait été sans doute trop longue.

Néanmoins la soubrette, curieuse d'apprécier l'importance du volumineux paquet qu'elle tenait, se débarrassa de Nikel en le repoussant avec une vigueur peu féminine. Le chasseur porta la main à son front, et saluant militairement, répondit avec gaîté : — Merci, mon capitaine!

Rosalie trouva bientôt le moyen de s'acquitter de sa commission. Elle fut toute surprise de voir sa jeune maîtresse serrer soigneusement les papiers et garder le silence.

— Mais qu'est-il donc arrivé, mademoiselle, pour que vous soyez aussi triste? Savez-vous qu'hier, au salon, ces dames parlaient de vous comme déjà mariée?

— Ah! Rosalie!.. Rosalie!.. Ce fut toute la réponse d'Eugénie, et la Languedocienne revint auprès de Nikel, stupéfaite de voir qu'elle ne tenait plus tous les fils de l'intrigue qu'elle avait si bien nouée.

— Que de mal aurons-nous eu pour en faire une duchesse!... dit-elle à Nikel.

Aussitôt que dans la maison chacun fut endormi, mademoiselle d'Arneuse, qui voulait consacrer la nuit à lire le manuscrit de Landon, se prépara à cette pénible veille. Bien des sentimens l'agitaient lorsqu'elle rompit l'enveloppe qui contenait les papiers, et l'importance dont cette lecture devait être pour le bonheur de sa vie, remplit ce moment de solennité : ses mains étaient froides quand elle déploya ces pages qui allaient lui parler ; elle observa la tristesse de la nuit ; elle écouta les gémissemens de la pluie et en tira de sinistres présages. Le cri plaintif d'un oiseau, les oscillations de sa lampe, le craquement d'une boiserie, les coups répétés d'une araignée, le vol même d'une mouche, tout excitait son inquiétude et contribuait à rendre les battemens de son cœur plus profonds et moins rapides. Elle aurait voulu que le vent fût moins lugubre, la nuit plus calme, en un mot que la nature compâtît à ses souffrances au lieu de les augmenter.

La cloche, en sonnant minuit, la fit tressaillir de peur, soit qu'au milieu du repos des êtres vivans, ce bruit, produit par une chose inanimée, lui semblât affreux en lui-même, soit qu'Eugénie n'eût pas dépouillé les terreurs enfantines que cause cette heure à laquelle se rattachent tant de superstitions; mais le premier motif de sa peur existait dans son propre sein : son amour était menacé; des pressentimens douloureux s'élevaient dans son âme.

Nous devons pardonner à Eugénie des sensations qui sembleront ridicules à qui ne partage pas sa situation, et cependant il existe peu de femmes capables de lire sans effroi, dans la solitude de la nuit, un écrit qui doit décider de l'avenir de leur amour. Mademoiselle d'Arneuse trouva la lettre suivante enveloppée avec les papiers.

« Mademoiselle,

« Je vous envoie ce fatal écrit; il est baigné de mes pleurs. J'ai conçu de votre caractère

une trop noble idée pour ne pas vous parler franchement; le malheur donne une forte trempe à l'âme, je vous ai donc retracé les émotions de mon cœur, telles que je les ai ressenties. Après avoir rempli ce devoir, j'aurai le courage d'ajouter, quand même cet aveu devrait nous être à tous deux funeste, qu'en me rappelant mon premier amour, bien qu'il soit aujourd'hui sans espoir, j'ai senti à ma souffrance que celle qui en fut l'objet règne toujours au fond de mon âme. Je frissonne en faisant ainsi retomber sur votre existence une part du fardeau qui pèse sur la mienne. Maintenant vos forces sont la mesure de nos espérances, oserez-vous vous charger de mon avenir?... Si, après avoir lu cette lettre, vous pouvez encore me consacrer votre vie, je vous offre en échange la plus tendre affection ; mais si, trouvant ma destinée trop malheureuse, vous détournez la tête, je ne vous en blâmerai pas, et moi... Cet effort vers le bonheur sera le dernier. »

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, que vais-je lire?.. Des larmes obscurcirent ses yeux, et à peine vit-elle les premières lignes du manuscrit qu'elle déroula lentement.

HISTOIRE

DE

JANE-LA-PALE,

OU

MÉMOIRES D'HORACE,

DUC DE LANDON-TAXIS.

« A l'âge de cinq ans, mademoiselle, je fuyais ma patrie, sauvé par ma mère dont le courage et la présence d'esprit avaient dérobé ma tête à l'échafaud; mais nous laissions derrière nous mon père en prison; et à peine nos pieds touchèrent-ils la terre étrangère, que nous apprîmes à la fois sa condamnation et sa

mort. Ce coup terrible écrasa ma mère, elle périt à la fleur de l'âge. Je me rappelle qu'alors, craignant sans doute pour moi les dangers d'un monde où j'allais être seul, et ne sachant plus à qui confier son enfant, elle me serra dans ses bras mourans, comme si elle eût voulu m'emmener avec elle. Quoique les autres événemens de mon enfance soient gravés dans ma mémoire comme les confuses images d'un songe, ce souvenir m'est toujours resté présent. On ne voit point impunément le dernier soupir d'une mère! A ce moment nos biens étaient à l'encan, nos honneurs détruits, mon berceau proscrit, ma jeunesse sans guide, et la longue et brillante fortune d'une maison historique périssait dans un obscur village d'Allemagne, sans le dévouement d'un vieillard!

« Mon père avait pour intendant un procureur au parlement de Paris; c'était un de ces vieux serviteurs dont la fidélité passe de génération en génération, comme un des biens du

patrimoine. Guérard nous fut légué par mon aïeul, chez lequel il avait débuté par être commis d'un secrétaire : son intelligence ayant été remarquée, mon grand-père l'avait fait élever avec tant de soin, l'avait protégé avec une telle bienveillance, qu'en 89, Guérard était devenu l'un des hommes les plus remarquables de son corps; ses connaissances, son instruction, son esprit, égalaient son attachement à notre famille, dont il faisait presque partie. Lorsque l'orage éclata, mon père fut étonné d'apercevoir son intendant rangé parmi les plus fameux adversaires de la monarchie. Guérard est toujours resté républicain; mais, dans les efforts qu'il fit pour sauver mon père, nous reconnûmes une justesse de calcul digne d'un homme d'état. Son dévouement faillit même le perdre, on le jeta dans la même prison que son maître, et la voix consolatrice du fidèle serviteur fut la dernière que mon père entendit avant de marcher à l'échafaud.

« En restant mon unique appui, Guérard

retrouva de nouvelles forces; dès qu'il fut sorti de prison, il vola me chercher en Allemagne, me ramena sur le sol paternel, me fit rayer de la liste des émigrés, protesta de mon dévouement à la république, acheta ceux de mes biens que l'on vendait, arrêta la dilapidation des autres, me mit à l'abri des fureurs révolutionnaires en me cachant à tous les yeux, et s'occupa de mon éducation avec tant de soin et de succès, que j'entrai, jeune encore, dans cette école célèbre, l'une des plus belles créations de la république.

« En 1807, n'ayant pas encore vingt ans, je sortis de l'Ecole polytechnique, bien recommandé par nos illustres maîtres. La faveur dont Guérard jouissait alors, et l'amour de Napoléon pour les grandes familles, me valurent une lieutenance dans un régiment de cavalerie, arme que je préférais à toutes les autres. Le fanatisme guerrier dont j'étais animé, me fit solliciter d'être envoyé sur-le-champ à une armée active, et j'arrivai assez à

temps pour me distinguer pendant le cours de la campagne par quelques actions d'éclat dont je recherchais avec avidité les occasions.

Alors Guérard, prêt à abandonner son poste éminent, par suite du chagrin que lui causait le despotisme impérial, fit habilement valoir mon enthousiasme, et profita d'un moment où Napoléon pouvait être séduit par l'éclat de mon nom, pour m'obtenir dans la garde impériale le grade que j'avais dans la ligne.

« Satisfait de m'avoir placé dans un poste si brillant pour un jeune homme qui venait d'entrer dans la carrière militaire, heureux d'avoir attiré sur son fils adoptif l'attention du souverain, l'incorruptible Guérard, entouré de l'estime publique, se retira à Neuilly comme dans un ermitage, et mit toute son ambition, tout son orgueil en moi. Alors, comme aujourd'hui, mon nom prononcé avec quelque éloge le faisait palpiter de joie, et mes visites étaient pour lui des fêtes. Seul, il ad-

ministre mes biens et prend soin de mes revenus. Il est mon guide et mon soutien dans la vie. Il partage mes joies comme mes peines, et son existence semble même n'être qu'un long reflet de la mienne. Notre amitié est telle que je ne lui ai jamais demandé les comptes de mon héritage. Je lui laisse le soin de ma fortune comme à un bon père, et sa prévoyance est si grande, que mes prodigalités n'ont jamais épuisé les sommes qu'il dépose pour moi chez son banquier.

« Mais, mademoiselle, la nature, semblable au sort qui favorise les joueurs avant de les ruiner, fut même prodigue envers moi; j'avais trouvé un père, elle me donna un ami. Vous demanderez comment j'ai pu devenir tout à fait malheureux : ah! vous verrez bientôt avec quelle pompe la vie s'est présentée à moi!

« Quand, au sortir de l'Ecole polytechnique, je me rendis à l'armée, j'y fus accompagné par un jeune Italien nommé Annibal Salviati; nous

avions passé ensemble nos examens pour être admis à l'Ecole, et dès-lors nous nous étions sentis entraînés l'un vers l'autre par une vive sympathie. Une douce conformité d'âge, de mœurs et de caractère, resserra les liens de notre amitié. Annibal était orphelin comme moi, comme moi il cherchait un frère au milieu du monde; tout conspirait à nous unir.

« Mon ami est d'une belle taille, ses yeux jettent du feu, son organe est flatteur, son parler poétique; ses cheveux noirs bouclent naturellement sur un front plein de noblesse, et ses traits séduisans sont encore embellis par ce teint olivâtre qui donne un caractère si passionné aux figures méridionales. Inégal d'humeur comme moi, l'expansion est chez lui plutôt un besoin qu'une qualité, et il possède par-dessus tout cette grâce indéfinissable qu'il a fallu appeler *le je ne sais quoi;* il est brave, généreux, spirituel, modeste, il excelle à tous les arts d'agrément, et je ne peux

lui reprocher qu'une aveugle jalousie, passion qu'il doit sans doute à sa patrie et que mon amitié a vainement combattue. Tour à tour gais et tristes l'un et l'autre, nous avons recueilli, de cette discordance originale, un contraste perpétuel de douleur et de joie, une consolation dans les maux, une vivacité dans les plaisirs, une espérance infatigable, une chaleur d'amitié, qu'il serait difficile de vous peindre : mêlant ainsi nos affections, confondant nos pensées, nous soutenant l'un l'autre, nous avons plus d'une fois remercié le hasard qui nous avait unis.

« Salviati, pour ne pas me quitter, voulut servir dans la cavalerie, malgré la répugnance qu'il avait pour cette arme, répugnance qui était peut-être un pressentiment ; car à cette première rencontre, où nos jeunes courages obtinrent de flatteuses approbations, Annibal, en me sauvant la vie, reçut une blessure qui le força de quitter l'armée. Il revint à Paris, où la protection de Guérard lui fit obte-

nir le titre de maître des requêtes et la place de secrétaire auprès d'un ministre. Sa fortune fut aussi rapide dans la carrière administrative que la mienne à l'armée.

« Vous pouvez facilement imaginer, mademoiselle, la brillante perspective qui s'offrait à nos regards : riches tous deux, tous deux puissamment protégés, bien accueillis dans le monde, nous marchions de fête en fête, essayant de toutes les illusions, déployant nos ailes vers la moindre lueur, heureux enfin comme on l'est à vingt ans quand le destin semble se plaire à jeter à nos pieds toutes les fleurs de la vie, et quand, les mains pleines, nous envions de l'œil les couleurs éclatantes de celles que nous ne pouvons pas saisir.

« Telle est, mademoiselle, l'histoire de ma vie extérieure, voilà tout ce qui intéresse la plupart des hommes; mais ma vie intérieure, cette succession de sentimens orageux dans un cœur tranquille en apparence, forme une histoire bien autrement importante. Je vous

raconte cette vie avec une candeur de sauvage : ne faut-il pas vous montrer tout entier l'homme qui doit vous accompagner toujours?

« Lorsqu'au milieu de l'année 1808, je ramenai à Paris Annibal blessé, j'obtins, en outre de ma promotion dans la garde, un congé de deux mois, afin de pouvoir soigner mon ami. Vers la fin de septembre, Salviati entra en convalescence, et je devais le mener à ma terre de Lussy, en Bourgogne, pour achever sa guérison à la campagne, lorsqu'un jour la promenade matinale que je lui faisais faire nous conduisit jusqu'au boulevard Saint-Antoine. — Tu n'as pas vu cette jeune fille? me dit Salviati. — Non, lui répondis-je. — Eh bien! retourne-toi et regarde-la!... Je me retournai pour la voir et je la vis. N'est-ce pas original? me demanda-t-il. — Oh! très original, lui dis-je avec un sourire forcé. — Voilà comme je me représente le vampire dont nous a parlé ce jeune Anglais à Coppet. Je ne répondis rien. — Aurais-tu froid? reprit Salviati,

tu trembles ! — Va tout seul, lui dis-je en l'abandonnant... Il me regarda d'un air inquiet, et finit par sourire en me voyant attendre la jeune fille et mesurer mon pas au sien — Annibal, ne te moque pas de moi, et si tu m'aimes, laisse-moi seul... Il s'en alla avec la soumission de la véritable amitié.

« Soigneusement enveloppée dans une espèce de manteau d'étoffe commune, mais d'une propreté recherchée, cette jeune fille semblait vouloir dérober ou ses formes ou sa toilette aux regards des curieux ; sa tête était même cachée presque tout entière sous un grand chapeau de paille blanche, et sa figure seule avait attiré l'attention d'Annibal. En effet, la jeune inconnue était d'une pâleur effrayante, et son visage ressemblait exactement à celui d'une statue, quand, sortant des mains du sculpteur, le marbre, vierge encore des injures de l'air, jette une molle et blanche lumière ; le tissu de sa peau avait une telle finesse, une transparence si vive, que je croyais

voir couler dans ses veines à peine bleuâtres, non pas du sang, mais le lait le plus pur. Au milieu de cette blancheur éclatante, ses deux lèvres étaient comme deux branches de corail; le reflet des longs cils de ses larges paupières baissées jetait sur sa joue une légère vapeur noire, et la flamme humide lancée par son regard en paraissait plus brillante encore; mais ses yeux et ses sourcils noirs tranchaient bien davantage sur la couleur éblouissante de sa figure. Ses cheveux étaient cachés par un voile négligemment noué sous son menton. Sa démarche avait je ne sais quoi de magique, car j'ignore d'où peut venir cette ondulation délicieuse qui régnait dans le moindre mouvement de sa personne; le bruit même de ses pas retentissait à mon oreille comme une douce harmonie, et je la suivais comme entraîné par le courant d'un fleuve.

« Elle avait pour guide un vieillard simplement habillé, dont la marche lourde et tremblante contrastait avec la légèreté de la sienne.

La figure de cet homme était d'une laideur repoussante, ignoble peut-être au premier aspect; mais pour peu qu'on le contemplât, on reconnaissait tant de bonté, un tel accord dans les traits, une tranquillité si noble, un front serein si bien accompagné de cheveux blancs comme la neige, qu'on oubliait presque sa laideur.

« Il était impossible de ne pas être vivement intéressé par cette alliance singulière de la laideur et de la beauté, de la vieillesse et de l'enfance; on ne voit pas sans une émotion profonde une rose sur une tombe et l'hirondelle sous un monceau de neige; aussi je cherchais vaguement à deviner le sentiment qui les unissait : chaque pas du vieillard attirait l'attention de la jeune fille, et les moindres gestes de la jeune fille excitaient les soins du vieillard; enfin l'entente parfaite de leurs mouvemens, l'accord de leurs yeux, celui de leurs âmes auraient fait croire qu'ils avaient une seule vie pour tous deux.

« Bientôt je me trouvai devant l'église de Saint-Paul, ignorant comment j'étais arrivé jusque-là. En montant le perron, le vieillard et sa compagne furent assaillis par des pauvres qui accoururent vers eux comme les oiseaux de la campagne sur le blé; il donna quelques pièces de monnaie à la jeune fille, qui les remit aux mendians. J'ignorais le véritable motif de cette action, mais je fus attendri par ce rafinement de tendresse.

« Je les suivis sous les voûtes sacrées de l'édifice, marchant avec une sorte de souffrance. Ils prirent de l'eau bénite, s'avancèrent vers un autel, s'agenouillèrent, je les suivis encore, et je ne m'agenouillai point, mais tapi derrière un pilier, je m'applaudis d'être placé de manière à voir la jeune fille au moment où elle relèverait la tête de dessus son livre de prières. Mes jambes chancelaient, et parfois mes yeux étaient fatigués comme dans les songes, lorsqu'on cherche à voir avec les yeux du corps ce qu'on ne voit qu'avec les yeux de l'âme.

« Le vieillard, quittant sa protégée pour aller à la sacristie, tourna plusieurs fois la tête vers elle avec une paternelle sollicitude, et revint aussitôt en ramenant un prêtre. Alors, de ses mains tremblantes il débarrassa la jeune fille de sa pelisse et l'aida à étendre sur sa tête un voile blanc comme la neige qui n'a pas encore touché la terre. Je la vis tout entière : ses cheveux tombèrent sur son front en boucles aussi noires que les fruits du troëne, et me rappelèrent cette image de Milton : *Un rocher d'albâtre environné de nuages*. Elle était vêtue d'une robe blanche, et le prêtre lui jeta, en montant à l'autel, un regard qui dévoila le mystère de cette scène. Elle joignit les mains et pria. Je répétai involontairement les paroles saintes que parfois elle prononçait à haute voix; puis, rougissant en lui voyant tourner une page, me levant quand elle se levait, pliant les genoux quand elle s'inclinait, je me recueillis comme elle, me prosternant devant la Créature pendant qu'elle adorait le Créa-

teur, extase aussi pure que celle des séraphins confondus dans la lumière du Trône?

« Le silence profond de l'église et le jour sombre qui y régnait m'imprimèrent une sorte de terreur; l'air était brûlant, ma main presque humide, mes vêtements lourds. Que vous dirais-je? comment vous peindre des joies aussi passagères, et cependant si durables, si profondes? Je ne voyais plus que cette tête; chaque geste de la jeune fille donnait un charme de plus à ma vision; elle semblait se mouvoir dans une atmosphère lumineuse, et son moindre mouvement amenait un nouvel accident de lumière: tantôt elle était éclairée par le jour mélancolique du dôme; puis quand elle s'inclinait, ses vêtemens se teignaient des couleurs de l'arc-en-ciel sous les reflets des vitraux des chapelles latérales; les nuages, luttant avec le soleil au dessus de l'édifice, la plongeaient tour à tour dans l'ombre ou dans la lumière; enfin, la chute de son voile et la main qui le relevait aussitôt, son souffle, la

vapeur légère qui se jouait autour de ses lèvres, la pureté des contours de son visage, ses paupières vacillantes, tout donnait à mon âme une joie nouvelle, à mes yeux de nouvelles fêtes.

« Tout à coup le prêtre se retourna, et elle leva sa figure vers le prêtre. Il tenait l'hostie suspendue; et, dans ce moment, il paraissait sur les marches de l'autel comme un ange médiateur. La jeune fille le contemplait avec une joie pure, elle rayonnait comme une sainte. Il jeta sur elle un regard de bonté puissante; et soudain releva sa tête vers la voûte, comme si tous les chérubins venus sur des nuages d'or et groupés en cercle harmonieux eussent souri à cette fête de la terre, à ce premier banquet de la vierge. Il me sembla qu'un reflet de cette lumière qui enveloppe le trône de Dieu jetait son éclat inimitable sur ces trois êtres confondus dans une même admiration. Une molle et voluptueuse langueur m'avait saisi, j'étais comme assoupi, rêvant, et plongé dans un monde nouveau, je serais resté là, toujours!

Le prêtre déposa le pain de vie sur les lèvres de la jeune fille qui baissa aussitôt la tête; les cieux ouverts s'étaient refermés soudain. Je pleurai en voyant des larmes rouler dans les rides du vieillard, et je demeurai comme un homme ivre, ne pouvant plus me soutenir.

« Lorsque ma fatigue fut passée, que mes jambes ne tremblèrent plus, je cherchai la jeune fille des yeux; elle avait disparu. Je me précipitai dans la rue et je ne la vis pas; je parcourus tout le quartier, et il me fut impossible de la retrouver; nulle trace n'avait marqué son passage, personne ne l'avait vue. L'effroi s'empara de mon âme, et je devins comme un enfant resté seul dans la nuit. Demain! me dis-je, et je revins lentement chez moi, après avoir été revoir avec une attention presque stupide le lieu où Salviati m'avait dit : — Tu n'as pas vu cette jeune fille?

« Ne pensez pas, mademoiselle, que mon enivrement m'ait alors laissé analyser mes sensations comme je le fais en ce moment. Ce

n'est que bien tard, au contraire, que le souvenir est venu m'apporter ces images comme, au bord de la mer, les flots jettent sur la grève tous les débris d'un vaisseau brisé par l'orage; et maintenant je dois vous faire observer que les longues études dont Guérard s'était servi pour fatiguer l'ardeur de ma jeunesse, les occupations de l'Ecole et mon amour de gloire, m'avaient laissé dans le calme le plus profond. Jusqu'alors ma fougue s'était emparée des sciences, le monde ne m'avait offert qu'un tourbillon de plaisirs dont les atteintes venaient mourir à mes pieds sans les effleurer; ainsi je naissais à la vie avec d'autant plus de force que le sentiment avait plus long-temps dormi dans mon cœur. »

— Eh quoi! se dit Eugénie en laissant tomber le manuscrit, cette âme si exaltée, si grande, serait à moi!... Mais reprenant bientôt les papiers, elle continua :

« Le lendemain arriva, et dès le matin je rôdais tour à tour sur le boulevard et dans la

rue Saint-Antoine; enfin j'entrai dans l'église, espérant que la jeune inconnue y viendrait : que de fois j'allai de l'autel au portail, cherchant à l'apercevoir, et du portail à l'autel, trouvant chaque fois un nouveau plaisir à revoir la pierre sur laquelle elle était la veille! Mon front dégouttait de sueur, je sentais les innombrables minutes du temps comme les angoisses d'une douleur, et j'interprétais l'absence de la jeune fille de mille façons bizarres. Chaque personne qui entrait me faisait frissonner, enfin les dalles de l'église brûlaient mes pieds, et ma situation devint si intolérable, que j'allais sortir quand la jeune fille parut. Elle entra et s'agenouilla devant l'autel de la Vierge; je la contemplai avec d'autant plus de bonheur, que depuis qu'elle avait disparu, je m'étais occupé à me rappeler les moindres traits de son visage. Elle était sans manteau, vêtue simplement, sa taille était svelte, elle me parut avoir tout au plus quinze ans. En la voyant ainsi, je tremblai de ma propre ivresse. Bientôt elle

sortit avec son guide, et je les suivis lentement, craignant d'être aperçu, les perdant de vue, les rejoignant soudain; mais, arrivé à la place Royale, je les vis entrer dans une maison qui formait le coin de la place et de la rue de Turenne.

« Avec la naïveté d'un enfant, je ne songeai point à pénétrer dans la maison; satisfait de ne plus pouvoir perdre la jeune fille de vue, et ne pensant même pas qu'il était possible que cette maison ne fût pas la sienne, je me contentai de l'examiner long-temps, en cherchant à deviner l'étage qu'elle devait occuper; quand je me sentis fatigué, je retournai chez moi, comptant simplement revenir le lendemain à Saint-Paul. Ce fut ainsi que, pendant quatre ou cinq jours, je vécus innocemment du bonheur d'aller contempler la jeune fille priant à l'autel de la Vierge. Mon imagination ne voyageait pas au-delà. J'étais heureux de me nourrir ainsi de sa vue, et je me sentais assez d'amour pour vivre de mon amour même. Avec

l'imprévoyance enfantine du nègre qui, ne pensant pas qu'il dormira le soir, vend le coton de sa couche, je jouissais du présent avec ivresse, ignorant la joie que me causerait une parole prononcée par elle. Alors j'étais séparé du désir de presser sa main par une plaine aussi vaste, aussi brûlante que le grand désert : je pensais à *elle* dans le silence des nuits; je me préparais à aller à Saint-Paul, comme pour un long pélerinage; je causais long-temps avec Salviati, qui riait en déplorant mon délire : n'étais-je pas fou quand je versais dans son âme le torrent de mes pensées? Souvent je lui disais que son cœur même ne me suffisait pas, que j'aurais voulu pouvoir tout dire à la nature entière; mais plus souvent encore je voulais tout cacher, et, craignant même ses regards, je me réfugiais dans mon âme.

« Cette première joie que je croyais sans fin fut bientôt épuisée, et je m'accoutumai presque au tressaillement qui me saisissait à la vue de la jeune fille. Enfin bientôt elle cessa

d'aller à Saint-Paul. Alors je tombai dans le désespoir : je voulus, avec le despotisme d'un enfant gâté, entrer dans le sanctuaire habité par elle. J'attaquai cette idée avec fureur, je me tourmentai en moi-même pour l'exécuter, et alors je fus en proie à une véritable folie. Le jour était trop vif pour moi, le bruit me faisait mal, tout me gênait. Ma divinité m'était ravie au moment même où je voulais me rapprocher d'elle, respirer son souffle, effleurer ses vêtements, entendre sa parole, apprendre son nom pour le prononcer mille fois, lui parler pour lui plaire, au moment enfin où je voyais encore une autre vie à épuiser. L'amour, le véritable amour ne passe-t-il pas par mille teintes avant d'arriver à la lumière, comme l'insecte s'ensevelit dans un tombeau de soie avant de déployer ses brillantes ailes ?

« Salviati me conseilla de séduire le portier : « Tu apprendras bien certainement par lui, l'histoire de ton vieillard, me dit-il, et je pourrai dresser quelque machine pour te don-

ner tes entrées au logis, car tu es incapable d'ouvrir une porte! » Je lui sautai au cou, en lui disant qu'il avait plus d'esprit que tous les Crispins de théâtre; et je courus à la place Royale, emporté par je ne sais quelle frénésie de joie et de bonheur.

« Quand, arrivé devant la porte, je saisis le marteau que sa main avait touché, le sifflement de la peur retentit à mes oreilles, et il me sembla que mon cœur cessait de battre. Etait-ce le bruit des ailes de mon ange? était-ce un pressentiment de malheur?... La porte s'ouvrit, je me trouvai sous le portique de la maison habitée par elle. J'entrai dans la loge d'un air embarrassé, je rougissais; mais en voyant un vieil homme courbé sur un habit qu'il raccommodait, je m'assis, et prenant courage:

« — N'avez-vous pas ici des étrangers? lui dis-je.

« Cette question, faite par un jeune homme décoré, sortant d'une voiture élégante, l'intimida.

« Monsieur, répondit-il, tous nos locataires sont de fort honnêtes gens, tous tranquilles, et le gouvernement...

« Il ne s'agit pas du gouvernement, répliquai-je, en lui glissant une pièce d'or dans la main, je veux seulement avoir des renseignemens sur un vieillard, sur une jeune fille dont le visage est pâle... Alors le concierge remua sa tête chenue d'une manière significative, et me dit : « Le vieux bon-homme se nomme Smithson ; je ne crois pas que la jeune personne soit sa fille, mais il y a quelque mystère là-dessous : on ne les voit jamais ; ils sortent rarement ; ils sont Anglais, et demeurent au second.

« Ce sont de fort honnêtes gens, qui ne font point attendre leur terme, mais qui ne sont pas riches. M. Smithson copie de la musique, et la jeune fille joue toute la journée de la harpe. Je n'en sais pas davantage, car ils ont une domestique nommée *Nelly*, qui ne parle pas plus qu'un mur. »

« Après cinq ans, la voix cassée du vieux por-

tier retentit encore à mon oreille, et le souvenir de cette scène est aussi frais que si elle s'était passée hier, tant ma mémoire est puissante quand je l'interroge sur les moindres détails de cette longue ivresse.

« J'accourus à Annibal, comme s'il eût été chargé de penser pour moi. Il écouta gravement le récit que je lui fis, et se mit à jouer une de ces scènes où le valet cherche à démontrer à son maître, embarrassé, la fertilité de son génie. Je le pressais de me trouver quelque expédient, et il termina ses plaisanteries en me disant : Cherche *la bataille d'Hastings !*

« *La bataille d'Hastings* était un mauvais opéra que nous avions fait ensemble à l'Ecole polytechnique ; et quand il prononça cet arrêt, je le suppliai de ne pas se moquer plus long-temps de ma souffrance. Il répondit par sa phrase : Cherche *la bataille d'Hastings !* J'eus mille peine à trouver ce manuscrit, jeté parmi nos papiers inutiles.

« — Ne vois-tu pas, s'écria Salviati en saisissant l'opéra, que c'est à cette œuvre que nous devrons le bonheur de contempler cette pâle beauté! En effet, son père copie de la musique : alors il est musicien ou copiste; si c'est un copiste, il est misérable, et nous enlevons la fille; s'il est musicien, il est encore plus misérable, et nous enlèverons encore la fille pendant qu'il fera la musique de l'opéra.

« — Salviati, lui dis-je, partage mon respect pour *elle*, ou je te renie pour mon frère.

« — Oh! oh! cela devient sérieux! mais, mon pauvre Horace, poursuivit-il, rends justice à ce dilemme triomphant. Sir Smithson est-il copiste ? tu iras voir copier toutes les partitions de ton compositeur ; est-il musicien ? ce sera certainement un Amphion, et tu le conjureras de prendre la lyre pour donner quelque prix à ton poème. Je te ferai même une musique baroque que tu lui porterais à copier, dans la première hypothèse, ou dont

tu serais mécontent dans la seconde. Il ne s'agit plus maintenant que d'enlever les suffrages du sénat comique, en lui livrant des assauts réitérés au rocher de Cancale.

« — Salve, mon cher Salve, lui dis-je en trépignant de joie, veux-tu me sauver la vie encore une fois, me guérir d'une fièvre qui me dévorerait? mets-toi sur-le-champ à l'ouvrage. Je suis incapable de raisonner, d'agir; je suis un enfant; prends mes lisières, et guide-moi.

« Il sourit et tint parole à son sourire. Le comité ne résista pas long-temps à nos dîners, à notre crédit, à nos recommandations; enfin la pièce fut reçue; Annibal eut bientôt broché une musique d'écolier. Si, pendant tout le temps que prirent ces intrigues, je restai privé de ma lumière et dans une obscurité profonde; si je ne murmurai point de ne voir que les murs de *sa* maison, c'est alors qu'à chaque instant brillait l'espérance d'entrer dans le temple habité par *elle*. La nuit, le

jour, à toute heure, une ombre s'élevait devant moi, s'animait lentement, grandissait, s'enveloppait de vètemens éclatans comme la lumière : et cette ombre, c'était *elle!* je la voyais non plus comme à l'autel de la Vierge, froide, calme, sans expression; non, je donnais à sa pâle figure le ravissant sourire que je souhaitais, et souvent je disais à Salviati :

« — Vois comme elle est belle!

« Enfin, par une charmante matinée d'automne, je partis pour la place Royale, accompagné d'Annibal qui me faisait répéter ma leçon.

« — Ne te trompe pas, me cria-t-il, quand il me vit descendre de voiture et courir sous l'arcade.

« — Montez au second, me dit le vieux portier.

« Qu'on m'explique par quel phénomène ces paroles amenèrent la sueur sur mon front et la crainte en mon cœur. En gravissant

l'escalier avec rapidité, je sentais croître dans mon sein une chaleur humide et profonde. Arrivé en un clin-d'œil à la porte, je m'arrêtai soudain comme si j'eusse rencontré un invincible obstacle, et dans le silence j'entendais résonner les fortes pulsations de mon cœur. Je sonnai en tremblant, et les sons qui retentirent dans cet appartement me causèrent cette douloureuse sensation qui nous saisit quand un bruit aigu rompt la profonde paix de la nuit.

« Une femme dont les pas traînans me chagrinèrent, parut et m'introduisit sur ma demande. Une fois que j'eus mis le pied dans cet appartement, je crus avoir atteint la terre promise, je respirai plus librement dans un air moins lourd; mais j'étais ébloui, et je ne recouvrai la vue qu'en me trouvant à mon insu assis devant le vieillard.

« — Que désire, monsieur?

« Ces mots me réveillèrent en sursaut.

« Je crois me souvenir que mes yeux par-

coururent alors la chambre avec une curiosité si avide qu'elle avait sans doute excité cette brusque demande ; mais, en ne voyant pas la jeune inconnue, la mémoire me revint, je répondis en rougissant et cherchant à répéter mot à mot la leçon de Salviati :

« — Monsieur, j'ai l'honneur de vous apporter la musique d'un opéra...

« — Comment, dit-il en m'interrompant, ai-je l'honneur d'être connu de vous? je suis étranger.

« — Une dame irlandaise, lady Pagest, que j'ai le plaisir de voir souvent, m'a beaucoup parlé de vous et de vos talens.

« A ce moment sa figure parut s'animer, ses yeux brillèrent, et je ne le trouvai plus aussi laid.

« — Les Irlandais! s'écria-t-il, cela ne m'étonne pas, c'est moi qui le premier fis connaître leurs airs nationaux!

« Là mon embarras cessa, car j'eus assez

de présence d'esprit pour deviner qu'il était musicien.

« — Monsieur, repris-je, voici le motif de ma visite : l'opéra que je vous présente est reçu au théâtre Feydeau ; le sujet en est pris dans l'histoire d'Irlande ; lady Pagest, à qui je me plaignais il y a quelques jours de la médiocrité de mon compositeur, me dit qu'elle avait entendu parler par plusieurs Irlandais de sir Smithson : —S'il est ici, comme on le prétend, je l'aurai bientôt découvert, ajouta-t-elle, et vous pourrez vous adresser à lui, car c'est l'homme qu'il vous faut. Hier au soir, monsieur, j'ai su votre demeure, et ce matin je suis accouru vous offrir mon poème.

« — Je n'ai jamais entendu parler de lady Pagest.... répondit-il, et je ne sais peut-être pas assez le français pour.... Ces mots me glacèrent d'épouvante. La bataille d'Hastings! s'écria-t-il en prenant le manuscrit ; oh

Erin ! Erin ! * (et il tremblait d'enthousiasme) pour toi, mon feu éteint se rallumera, et tout accablé que je puisse être sous le poids de la vieillesse et de l'infortune ; pour toi, Erin, je retrouverai la lyre de mon jeune âge ?... En prononçant ces mots sa physionomie révéla toute la noblesse de son âme. — Eh quoi ! vous seriez malheureux ? lui dis-je avec intérêt. — Et que vous importe ? répondit-il avec la brusquerie anglaise. — Comment, m'écriai-je, n'êtes-vous pas un homme : et si votre infortune est de celles que l'or peut adoucir, lisez dans mes yeux, vous verrez que je me trouve heureux d'être riche, que j'ai un cœur que vous avez gagné, que je suis tout à vous. Voyez mon front, est-il de ceux qui sont marqués du sceau de l'égoïsme ! Il me contempla en souriant avec ironie ; puis, après un instant de silence, il me prit la main et me dit : C'est bien !

* C'est le nom que les Irlandais donnent à leur pays.

« L'homme vertueux a-t-il autour de lui, comme les fils des dieux de la fable, un nuage qui le préserve de toute souillure, et celui qui l'approche entre-t-il dans une sphère céleste, ou leur âme laisse-t-elle échapper un divin fluide qui donne aux gestes, aux paroles une puissance magique? Cette phrase me fit rougir. Je ne méritais pas de l'entendre, car ma générosité était toute de calcul, et j'expiai ma faute en vouant au vieillard une amitié désintéressée.

« J'aperçois là une harpe, dis-je en cherchant à cacher mon embarras, n'est-ce pas la vôtre, n'êtes-vous pas quelque barde déguisé? Et je regardais tour à tour les deux portes, désirant bien vivement recueillir quelques renseignemens sur la jeune fille dont il m'était interdit de parler.

« A ce moment une des portes s'ouvrit, et soudain l'inconnue parut; mais en m'apercevant elle se rejeta brusquement en arrière. Le vieillard lui dit alors quelques mots en

anglais; et, tout interdite, elle s'avança lentement les yeux baissés, puis faisant une salutation embarrassée, elle s'assit à quelques pas de moi. Le frémissement de sa robe, le bruit léger de ses pas retentirent dans le silence comme les sons dont Schiller a dit : On les sent comme une brise du soir. Croyez-vous, me dit sir Smithson, que je puisse être tout à fait malheureux?

« — Vous êtes marié ? lui demandai-je avec effroi.

« — Non, répondit-il en souriant, vous voyez mon Antigone.

« La jeune fille leva ses longues paupières et le remercia par un regard. Deux fois et à la dérobée, elle glissa sur moi un regard empreint de cette taciturnité naïve d'un enfant que l'aspect d'un étranger effraie. A peine osait-elle faire un mouvement; et moi je ne jouissais pas du charme de me trouver auprès d'elle, car mon âme était plongée dans une sorte de stupeur semblable à celle que doivent

éprouver les gens qui passent subitement de la misère à l'opulence; d'ailleurs je crus que j'allais rester là toujours. Bientôt la peur de paraître indiscret me prit, et je me levai en demandant la permission de venir m'informer quelquefois de l'opéra. Le vieillard me répondit de manière à me faire croire que je ne serais pas importun. Je sortis, et ce fut alors que je me reprochai mon silence, ma précipitation, mon défaut de présence d'esprit ; mais j'avais le cœur plein de joie.

« Mademoiselle, il n'y a dans ce récit nul charme, nul accident qui puisse vous le rendre intéressant, et cependant cette scène si rapide abonde en sentimens; mais comment vous les décrire? où trouver des images pour exprimer cette timide pudeur dont s'enveloppent nos premiers vœux, ce tressaillement intérieur que nous éprouvons auprès de notre idole, et cette hésitation dans la pensée, dans la parole, et cette crainte dans les regards, cette audace dans les vœux, ce sourire fixe, enfin ce délire com-

primé qui fatigue et que l'on aime? C'étaient, hélas! des émotions vierges dont le charme est à jamais détruit.

« Jusqu'à ce jour j'avais aperçu cette jeune fille comme dans un songe; tout ce que je pouvais me dire à moi-même pour me rendre raison de mon ivressse, si toutefois je raisonnais, c'est qu'elle me semblait *la plus belle des femmes;* mais maintenant j'allais en quelque sorte marcher pas à pas dans son âme, reconnaître sans doute en elle un de ces êtres descendus des sphères célestes, admirer ses perfections, étudier les nuances de son caractère comme les mille beautés de son visage. Ainsi mon cœur ne passait pas d'un ciel à un autre sans en parcourir les brillantes merveilles; je montais de lumière en lumière jusqu'à cette région où les âmes brûlent toutes du même feu.

« Je vous épargne le détail des degrés imperceptibles qui, de visite en visite, établirènt une sorte d'intimité entre elle et moi.

Des volumes entiers ne suffiraient pas à décrire cette multitude de sentimens, de scènes intérieures, ces riens qui ont tant de prix, ces mots qui valent des discours. D'ailleurs quelle expression pourrait peindre ces mystères des âmes qui, par une lente et graduelle succession de pensées, d'entretiens, se mêlent, s'infusent en quelque sorte, et deviennent une seule âme. Irai-je aussi vous expliquer ces autres mystères de la beauté vivante? vous dire quelle magique auréole se pose sur un visage adoré? la lumière est plus vive, l'ombre passe, les teintes se nuancent, l'iris de l'œil brille ou s'éteint, et chacun de ces accidens révèle une grâce nouvelle, peint un sentiment qui passe d'une âme dans une autre comme le son dans l'écho; tout est voix, pensée, amour, et cette magie s'enfuit comme l'écharpe humide de la terre au matin; elle était là, elle s'est dissipée, le charme du lendemain n'est plus celui de la veille.

« Enfin, je passai presque toutes les soirées

chez sir Smithson, attiré non seulement par la jeune fille, mais aussi par une certaine tranquillité dans la vie, par une égalité dans les manières qui me séduisait en eux. Leur appartement était toujours tenu avec la simplicité anglaise; les meubles brillaient par la propreté; ils semblaient immobiles; tout annonçait le calme, la paix de l'âme. Rien n'effrayait l'œil comme chez le riche; on y reconnaissait sur-le-champ je ne sais quelle secrète harmonie entre les êtres et les choses. Pendant longtemps la jeune fille resta dans son appartement, et cette conduite si opposée à celle qu'autorise la liberté des jeunes miss, me causa le chagrin le plus vif.

« Enfin le jour où je crus être assez l'ami de sir Smithson pour lui demander quelque chose, je lui exprimai le désir d'entendre la jeune fille jouer de la harpe, car ce soir-là j'avais résolu de la voir. Sir Smithson l'appela, elle vint. Elle était vêtue de sa robe de mousseline blanche, et ses cheveux noirs, tom-

bant en boucles, donnaient à sa pâle figure un charme inexprimable. — Vous allez l'entendre, me dit sir Smithson avec joie. Elle s'assit devant nous, saisit sa harpe, leva au ciel des yeux qu'animait le génie, et puis elle joua. Cette harmonie me pénétra comme la lumière quand elle traverse un corps diaphane; je ne me sentis plus vivre, mon âme n'eut plus qu'un sens, et les sons s'élevant d'abord comme un nuage de parfums qui monte au ciel, me parurent venir d'en haut, semblables aux voix entendues par les bergers de l'Évangile. Je restai dans une attitude de stupeur, retenant mon haleine comme si elle eût dû troubler ces divins accords. La jeune fille jeta deux fois les yeux sur moi, deux regards de flamme. Quand elle se leva, mon œil inquiet la suivit. — Pourquoi ne reste-t-elle jamais? dis-je à sir Smithson. — Depuis quelque temps elle est plus recueillie, me répondit-il. Je tressaillis. — Mes aiguillettes feraient-elles peur à votre fille? lui répliquai-je. — Jane

n'est pas ma fille. — Et qu'est-elle donc? d'où lui vient sa pâleur et quelle est votre histoire?

— Chlora! s'écria-t-il, reviens, mon enfant; Monsieur est notre ami.

Elle vint s'asseoir en silence auprès de moi, voilant toujours ses regards sous ses larges paupières, qu'elle ne soulevait que pour contempler le vieillard, comme si elle eût craint de me voir. Sir Smithson me prit les mains et me dit avec onction: — Je vous crois bon, vous êtes notre ami, le seul que nous ayons dans Paris, je vais vous dire mon histoire. Et alors il nous fit un long récit que je vais abréger.

« Il n'avait jamais été marié, et de sa nombreuse famille il ne lui restait qu'un frère, encore s'était-il écoulé dix-huit ans depuis leur dernière entrevue. A cette époque son frère partait pour l'Italie où il devait épouser une femme qu'il adorait; et la dissidence de leurs opinions religieuses était cause qu'il n'avait

jamais reçu de ses nouvelles depuis leur séparation. — Voilà, dit-il en montrant la jeune fille, voilà celle qui me tient lieu de tout sur la terre, et son histoire est un épisode de la mienne. On donnait à Londres un de mes opéras lorsque la salle de Drury-Lane brûla. Mistriss Jenny-Duls, danseuse célèbre, éprouva une telle frayeur à l'aspect de l'incendie qu'elle mourut dans mes bras. Elle était grosse; ne trouvant pas de chirurgien au milieu du tumulte, j'eus le courage de pratiquer l'affreuse opération qui sauva cette chère enfant. Par un phénomène inexplicable, la pâleur de la mère avait passé sur le visage de la fille, et c'est pour cela que vous m'entendez souvent la nommer Chlora ou Chlore*, ce nom doit lui rappeler sans cesse qu'elle a été conquise sur la mort.

« Après cette explication, il reprit le cours

* *Chlore* signifie *blanche*. Ce mot vient de χλωρος, adjectif grec. Constance, empereur romain, a porté ce surnom à cause de sa pâleur.

de son histoire : le pauvre homme, jusqu'à trente ans, avait goûté toutes les délices de la vie d'artiste; attachant sa barque à tous les rivages, s'arrêtant où il se trouvait bien, fuyant rapidement dès que les nuages lui annonçaient un orage. Ne voulant que les fleurs de la vie, il se souciait peu de l'avenir et ne s'attachait qu'à jouir du présent; il mena enfin l'existence aventureuse et pittoresque de ces hommes dont les triomphes trouvent souvent pour capitole un hôpital magnifiquement bâti, comme disait en souriant le vieillard.

— Oui, mon jeune ami, continua-t-il, j'ai cru, dans mon jeune âge, que tout en irait toujours ainsi ; que les fêtes, les chansons, les festins, les amis et la vie oisive, entoureraient toujours le *convive du nectar*. Ces riantes idées sont vraies, sont belles à vingt ans; mais quand j'en ai eu cinquante il m'a fallu quitter le brillant palais que je m'étais construit. N'ayant pas fait de provisions pour mon hiver, j'ai voulu mettre à profit mes prétendus talens ; j'ai

trouvé ma veine glacée, ma verve éteinte; les amis, ainsi que je le fis peut-être moi-même aux jours de mon bonheur, s'enfuirent loin de moi, les femmes ne me virent plus du même œil; je n'étais plus jeune et j'étais pauvre; n'avais-je pas mangé mon blé en herbes, en vendant chacune de mes productions aux directeurs de théâtre? les barbares, ils me laissèrent affamé devant la porte de leurs salles de festins: j'avais la gloire, eux l'argent. Ainsi je me trouvai bientôt, à l'âge de soixante ans, n'ayant plus rien que de charmans souvenirs et un grand fonds de philosophie. Loin d'accuser le ciel, je n'accusai que moi-même, et je cessai même bientôt de me dénigrer en approuvant tout ce que j'avais fait, comme étant pour le mieux, par la grande raison que nous ne sommes plus maîtres du passé.

« Alors je résolus, à l'âge de soixante-six ans, de passer en France et d'essayer d'y faire fortune. Je vins à Paris avec Jane, elle avait cinq ans. Cette chère petite me fut

d'un rare secours, car il arrive un âge où nos affections et le besoin d'aimer qui brûle toujours un cœur tendre, ne peuvent plus se porter sur les êtres qui charmèrent notre jeunesse. Les femmes ont raison de nous fuir; un vieillard est comme un enfant gâté qui, à tous les défauts d'un homme, joint la tristesse d'un malade. Et pourtant à mon âge, celui qui n'a pas une âme à laquelle il puisse rattacher la sienne, est un être complètement malheureux. On a bien des amis, mais y en a-t-il beaucoup.... si j'en avais eu un seul, serais-je ici ?

« A ces mots, je saisis la main du vieillard et notre attendrissement fut égal. Le moment de silence qu'il y eut nous laissa jouir de toute notre sensibilité, et nos âmes s'entendirent comme celles de deux amis habitués depuis trente ans à penser ensemble. Jane nous contempla avec des yeux humides de joie : ce n'était plus l'extase, mais la douce émotion de la prière.

« Et, reprit-il, l'ami le plus affectueux et le plus expansif, procure-t-il à notre âme ces plaisirs purs que l'on ressent à cultiver la plus belle des fleurs, à regarder naître ses couleurs, à contempler son lent épanouissement?... Quelles chastes voluptés dans la liaison d'un vieillard et d'une jeune fille, quand cette liaison a pour but de faciliter la vie à un être faible et charmant de candeur, de grâces, de tendresse! On recueille la première flamme de ce foyer caché dans son cœur, on a ses premières caresses, son premier amour, et l'on se sent rajeunir en écoutant ses naïves confidences.

» A cet instant je vis Jane qui, la tête appuyée contre l'épaule de son père adoptif, mêlait sa chevelure noire aux longs cheveux blancs du vieillard et me regardait avec un mol abandon. De ses yeux à demi-fermés s'échappait un rayon vraiment céleste. Tenez, me dit-il, croyez-vous qu'il y ait rien de plus doux au monde que cette pression caressante par laquelle cette chère enfant me témoigne son af-

fection? Il la prit dans ses bras, et déposant sur son front un baiser de vieillard, un de ces baisers chastes et brûlants tout à la fois, il s'écria : Oh! oui, tu me dois de la reconnaissance!... non que je l'exige, ajouta-t-il en changeant de ton brusquement; mais ne t'ai-je pas inspiré de bonne heure ce qui fait le charme de la vie, une philosophie douce, une décente gaîté? n'ai-je pas développé en toi une sensibilité profonde? et toi, ma fille, tu aimeras!... Tu es pieuse, tu garderas ta parole; et dans telle situation que te place le sort, j'espère que tu auras toute la force et la grandeur que le ciel laisse aux femmes; tu ne perdras jamais ces richesses-là, non plus que les talents que je t'ai donnés. Enfin je t'ai légué tous mes trésors, mon enfant, assurant ainsi ton bonheur moral ; le reste n'est pas en mon pouvoir, l'homme n'est maître que de son âme; les jours et les événements appartiennent à Dieu.

« Aussi, mon jeune ami, Dieu nous a-t-il affligés; vous saurez, dit-il en me regardant, que

Paris me fut aussi funeste que Londres : j'acquis la triste certitude que partout où les hommes sont entassés, ils perdent en sensibilité ce qu'ils gagnent en intelligence et en bonheur matériel par la communication de leurs idées et par l'association de leurs forces. Je végétai long-temps, donnant des leçons d'anglais et de musique, travaillant autant que je le pouvais à mon âge. Je vous épargnerai le récit des événements qui nous ont fait descendre par des lignes imperceptibles jusqu'à cet état de médiocrité, d'indigence, dirais-je, dans lequel nous vivions aujourd'hui, car notre situation présente est triste. En rassemblant toutes mes ressources, j'ai à peu près réuni quarante livres sterling de rente qui nous suffiront, j'espère, à moins, dit-il en nous regardant d'un air ironique, que notre opéra ne nous donne une fortune; mais, sans la refuser, je ne la souhaite plus. Avec notre système d'économie, une bagatelle est devenue une jouissance. Une parure pour Chlora, un meuble, choses qui

feraient sourire un riche de pitié, nous procurent d'innocentes joies. Leur possession ne satisfait-elle pas une masse de désirs long-temps comprimés; et, dans la vie, le bonheur n'est pas autre chose. L'imagination est une fée; sous sa baguette le plus beau diamant, le dernier coquillage de la terre, sont égaux et prennent le rang qu'elle daigne leur assigner. Or, il faut songer que si la vie de l'homme est là (il montrait sa tête), elle est encore bien plus là (et il montrait son cœur).

« Vous voyez, mon ami, si je vous crois digne de ce titre en vous dévoilant ce que nous fûmes, ce que nous sommes; en vous le disant, je n'ai pas semé mon infortune dans un mauvais cœur : vous me comprenez? Il me serra la main.

« Tel fut à peu près le récit de ce bon vieillard. A chaque mot son âme tendre s'échappait de ses lèvres; il enchaînait par ses discours; et il était impossible de l'écouter sans attendrissement. Je m'étonnais qu'il n'eût pas réussi

en France; mais nous sommes si insouciants! Insensiblement la jeune fille s'était rapprochée de son bienfaiteur, et depuis le moment où elle l'avait pressé si tendrement, elle était restée sur son sein comme sous l'aile protectrice de la philosophie. Sa jeune tête aux contours fins et purs, ses cheveux abondants, sa bouche entr'ouverte, la naïveté de sa pose, tous les trésors de la vie qui brillaient en elle, formaient un riche contraste avec cette tête de vieillard dont le large front ombragé par de longs cheveux blancs, était creusé de rides parallèles, dont les yeux n'avaient plus qu'un feu sec, dont les contours étaient flétris. La jeune fille était là comme une violette éclose dans le creux d'un vieux saule.

« Les derniers sons de la suave musique vibraient encore à mon oreille, mêlés aux dernières paroles du vieillard; le silence qui leur avait succédé, ce tableau, le charme de cette soirée, avaient éloigné de moi toute idée terrestre. J'étais prêt à dire comme les apôtres

sur la montagne : *Dressons une tente et restons ici!*... Nos regards se confondirent, et, pénétré d'attendrissement, je m'écriai les larmes aux yeux : — Et moi aussi je suis orphelin!... Alors l'accent de ma voix, les traits de mon visage, mon geste, eurent une magnifique puissance, car Jane se leva soudain, et le vieillard, me tendant la main, me dit avec la voix de l'âme : — Voulez-vous être mon fils?... Je me précipitai sur son sein et je l'embrassai avec effusion. Quand je relevai ma tête, Jane était là, des larmes la rendaient encore plus belle; et, me prenant la main, elle me dit d'une voix tremblante : — Vous serez donc mon frère?... Son attitude inspirait une douce confiance sans l'exprimer encore; elle était émue, mais craintive. Sa tendresse n'avait-elle pas franchi la chaste enceinte de son âme? Aussi, toute confuse, elle baissa les yeux, et, comme la Galatée de Virgile qui s'enfuyait pour être suivie, elle cacha sa tête dans le sein du vieillard.

« Telle fut sa r emière parole d'amour.

Elle retentit souvent à mon oreille, mais alors elle tomba dans mon cœur comme le cri de grâce dans celui du captif. A ce moment elle sembla me tendre une main secourable, et nous entrâmes dans le même ciel. L'habitude de nous voir devint un besoin de nos cœurs, et notre mutuelle timidité fut, pendant longtemps pour tous deux, la source d'un charme nouveau. Ah! le malheur a voulu que nos mains moissonnassent la moindre fleur éclose sur les bords de notre chemin!

« Bientôt, à notre insu, vint insensiblement une délicieuse entente dans la pensée, une même intention dans les mouvements, une même vie dans les regards, une identité parfaite dont nous sentîmes les charmes sans pouvoir les définir. La timidité resta, mais l'embarras disparut. Nous étions libres et livrés à cette précieuse communauté de pensées, d'actions, qui existe entre un frère et une sœur. Quand j'arrivais pour les voir il me semblait que j'entrais chez moi; le vieillard et la jeune

fille m'attendaient : parlait-elle, j'accourais ; souhaitais-je un regard, je l'obtenais ; nous avions les jeux de l'enfance comme nous en avions la pureté ; enfin, quand je voulais l'entendre chanter, j'apportais la harpe, et soudain elle se rendait à mon désir avec cette tendre soumission qui semblait m'accorder un secret empire. Aussi le moindre de ses signes était un ordre auquel j'obéissais avec une joie qui lui disait : Je suis à toi !

« Mais la nature de mon caractère me condamnait à dévorer ces enivrantes délices avec la même avidité qui m'avait fait passer du bonheur de la voir en secret à celui de venir vivre auprès d'elle, et de cette joie aux voluptueuses émotions de la folle espérance. Je m'accoutumai trop vite, hélas! à cette vie d'innocence et de paix. Je voulais..... Que voulais-je? aujourd'hui je suis embarrassé de le dire, je suis honteux d'avoir si peu vécu dans ce matin de l'amour, et je ne peux expliquer cette progression dans mes désirs que

par un instinct terrible qui pousse toujours l'homme vers de nouveaux rivages. Eût-il l'univers tout entier, son œil inquiet se tournerait vers les cieux. Je voulais alors savoir si j'étais aimé, je voulais savoir si cette chère créature était à moi!... Et à qui pouvait-elle appartenir? J'étais le premier, le seul être qu'elle eût aperçu sur sa route.

« Aujourd'hui mille preuves d'amour reviennent à ma mémoire comme des remords. Combien de fois elle resta sans faire un point à sa broderie, croyant travailler en m'écoutant! avec quelle naïveté elle contemplait mon uniforme! comme elle tremblait en touchant les aiguillettes, et comme elle tressaillait quand je lui parlais! Je n'étais pas content du bonheur d'être *attendu!* de savoir que, dans un coin du globe, un être aimable et faible me voyait comme son seul protecteur, me donnait tous ses soupirs, reconnaissait mon approche au bruit de mes pas, accourait à ma rencontre, épiait un regard, conservait

dans son cœur chaque parole comme un monument, chaque sourire comme une fête, et, par cet entier dévouement, marchait vers la perfection de l'amour sans croire aimer! Je voulais plus, je voulais qu'elle confessât son amour, quand moi-même je ne l'osais pas encore. J'étais comme ce monarque insensé de l'Écriture qui, possédant la Judée, voulait s'enorgueillir de sa propre grandeur en comptant ses sujets.

« Un soir que ces idées avaient jeté sur mon front un voile d'inquiétude, sir Smithson nous laissa seuls par hasard. Jane était depuis un moment penchée sur sa harpe, et, rêveuse parce que je rêvais, elle en tirait des sons vagues comme nos pensées. Je n'osais parler, elle était muette. La lampe se trouvait placée derrière nous; alors la lumière, en glissant autour d'elle; la laissait presque dans l'ombre, et sa chevelure enveloppait son visage; elle me regarda et tressaillit; je vins m'asseoir auprès d'elle, et, levant mes yeux

supplians vers les siens, je saisis sa main pour la presser doucement.—Oh! s'écria-t-elle, Horace, ne me prenez jamais ainsi la main!... Elle quitta sa place et courut s'asseoir loin de moi; alors je pleurai. M'observant à la dérobée, elle revint avec un délicieux abandon en voyant couler mes larmes, et, tout émue, me dit : — Horace, vous aurais-je fait de la peine? — Oui, répondis-je... Elle parut en proie à une vive douleur. — Ecoutez, chère Chlora, repris-je en la regardant avec une tendre sollicitude, nos âmes s'entendent et nous ne parlons pas : n'y a-t-il pas entre nous un monde de pensées qu'un mot peut détruire comme un rayon de lumière dissipe la nuit? — Oh! oui, dit-elle avec naïveté. — Eh bien! continuai-je, m'aimez-vous comme je vous aime? — Oui, répondit-elle avec un sourire d'innocence et une simplicité d'attitude qui m'imprimèrent un respect profond. — Mais m'aimez-vous comme je vous aime, autant que je vous aime? — Je ne sais, dit-elle avec un regard où

se peignaient confusément la pudeur et l'amour, mais je croirais que c'est plus, car je ne vous aurais jamais demandé si vous m'aimez. — Pourquoi? répondis-je dans mon désir de prolonger le charme de cette scène. — Parce que j'en étais sûre! Ange céleste! m'écriai-je, et, poussé par mon ivresse : — N'y a-t-il pas, lui dis-je, une dissonnance entre ce *vous* et j'aime? est-ce là le mot du cœur?

« Elle baissa les yeux, qu'elle releva soudain pour me regarder avec un embarras qui peignait son amour; puis voilant encore une fois ses regards, elle s'assit en silence, semblable à ces généreux coursiers qui se couchent quand on leur demande une tâche au-dessus de leurs forces, et elle pleura. Je tombai à ses pieds. — Reçois donc, m'écriai-je, le don de mon âme! sois ma sœur, sois *ma femme*, je t'aime, et pour toujours!...

« J'ignore le torrent d'idées que j'exprimai, mais je sais qu'elle pleurait de joie et que je tenais ses mains embrassées lorsque

sir Smithson entra... Jane ne changea pas d'attitude, elle reporta seulement ses yeux brillans à travers ses larmes sur son protecteur immobile, qui nous regardait avec inquiétude.

« — Ami, me dit-elle, je t'ai écouté!... sans te faire taire, ajouta-t-elle en se retournant vers son père, j'ai pris plaisir à t'entendre!... Oh! mon cœur en est gonflé! Il m'a semblé, Horace, que tu parlais pour moi... Ah! ajouta-t-elle, je t'aime depuis long-temps!

« — Mauvaise, dit sir Smithson en l'interrompant et en venant s'asseoir entre nous deux, pourquoi donc me l'avez-vous nié l'autre jour?...

« — Mon père, dit-elle avec un sourire tout à la fois plein de la finesse d'une femme et de la naïveté d'un enfant, c'est que je voulais qu'il fût le premier à l'entendre.

« — Enfans! s'écria sir Smithson avec un indulgent sourire, aimez-vous... soyez heureux!... Jeune homme, me dit-il, si tu ne

l'avais pas aimée, j'aurais été à toi un jour, et, te prenant la main, je t'aurais dit : — Ami, tu as une belle âme ; je l'ai reconnue au seul son de ta voix, à ton geste, à ton front ; sans cela tu ne serais pas mon ami. Écoute : Chlora est un ange, épouse-la. Tu l'aurais épousée. Vous auriez été heureux, parce que vous êtes nés au même ciel ; aujourd'hui je réponds de votre bonheur ; je suis vieux, et les vieillards voient quelquefois dans l'avenir ; ils en sont plus près que tous les autres. Mais, mes chers enfans, je n'aurais pas sitôt parlé que vous ; j'eusse attendu quelques années ; vous êtes trop jeunes. Horace, à peine es-tu majeur, et Chlora n'a pas encore seize ans ! Va, mon ami, cours au champ d'honneur, acquitte ta dette envers ta patrie, et reviens ; tu trouveras Chlora telle qu'elle est aujourd'hui... Je serai son protecteur jusqu'à ce que je l'aie unie à une plus durable protection... Mes chers enfans, ajouta-t-il en nous rassemblant sur son sein et en nous contemplant avec orgueil,

vous serez le plus beau couple de la terre!.....

Jane leva les yeux au ciel et les reporta sur moi en tenant la main du vieillard. Cette muette réponse, qui disait : « Après Dieu, c'est toi ! » cette attitude, ce groupe... ah! je vois tout encore... Malheureux!

« Comme deux anges qui vont en mission sur la terre, et s'ignorant l'un l'autre, ne se reconnaissent qu'au moment où la flamme céleste brille au-dessus de leurs têtes, nous avions été deux mois entiers livrés au charme de marcher de jouissance en jouissance dans une carrière au milieu de laquelle la Religion et la Musique nous avaient servi de tendres interprètes; réunis maintenant, nous confondîmes nos âmes en une seule, et dès lors s'ouvrit une ère nouvelle de sentimens plus tendres. Nous allions parler cœur à cœur, nous étions amans! Voilà, mademoiselle, comment la vie s'est ouverte pour moi. »

A cet endroit Eugénie s'arrêta, ses larmes l'empêchaient de lire, son cœur était gonflé,

elle respirait à peine, un poids horrible l'oppressait.

« — Que leur est-il donc arrivé?... se dit-elle tout émue de ce tableau que la lettre d'Horace déroulait devant ses yeux. Elle reprit bientôt sa lecture.

« La fin de ce jour, le plus beau de ma vie, compléta le bonheur qui l'avait commencé. Jane prit sa harpe et joua d'inspiration. Toutes les impressions qui l'avaient assaillie dans cette journée trouvèrent dans la musique un divin interpète, le seul qui pût recevoir et redire les confidences de cette âme naïve.

« Le lendemain, quand je racontai cette scène à Salviati, ses yeux brillèrent d'une expression que je n'avais jamais observée en lui; il me sauta au cou, m'embrassa et me dit : — Horace, tu es heureux, toi!... tu as trouvé le plus grand bien!... oh! j'en jouis autant que toi! ne suis-je pas ton ami, ton frère?... Tu es aimé, et je ne le serai jamais, moi?... où trouver une autre Chlora?

« — Oh ! lui dis-je, j'avoue qu'elle est unique !... Je m'arrêtai en lui parlant, car je vis ses yeux se remplir de larmes.

« Il me serra la main pour me remercier de mon silence, et me dit avec un son de voix que je n'ai point oublié, car il m'a dévoilé toute son amitié : — Je ne puis plus être ton confident, ton bonheur me tue !... attends que je sois aimé !...

« — Noble ami, lui dis-je, ton amitié, celle de mon tuteur, celle de sir Smithson, et... l'amour de Chlora, c'est trop de bonheur pour un seul !... oh ! que je vive !... nul n'est plus heureux que moi sur la terre !

« Dès-lors mes jours se passèrent tout entiers auprès de sir Smithson et de sa fille adoptive. J'abandonnais mon hôtel dès le matin pour n'y rentrer que le soir. Les jours nous paraissaient des heures, et les heures des minutes. Je ne suis jamais entré dans la chambre où elle demeurait, sans voir errer le plus doux sourire sur ses lèvres adorées. La naïve liberté qui régnait

dans nos discours, dans nos enfantines caresses, n'eût pas effarouché les anges. Jamais il n'y eut sur terre d'amour plus pur, plus vivement senti; mille fois ma pensée fut prévenue par la sienne, comme mille fois nos mouvemens furent ordonnés par la même volonté. Que d'heures entières nous passâmes à nous regarder en silence, détachés de toute affection terrestre, comme dans un rêve ou comme lorsqu'on regarde le ciel!

« Un souvenir entre tous les autres m'est resté. Elle était occupée à broder, et je baisais à la dérobée tout ce qu'elle avait touché!... Elle feignait de ne pas me voir et riait. *Elle riait!*... Je crois devenir fou en me rappelant ce rire. Une lueur surnaturelle semblait l'environner, ses cheveux étaient ornés d'une rose blanche. Le caractère virginal de ses traits n'excluait en rien l'amour qui brillait dans ses yeux, et sa tête, doucement penchée comme pour fuir un regard qu'elle savourait avec bonheur, ajoutait à toute sa personne

une grâce que l'on croyait deviner pour la première fois... Le jour, car elle était placée dans l'embrâsure d'une croisée, passant à travers les rideaux de mousseline, ne tombait que sur elle, et semblait la caresser doucement ; tout à coup elle se retourna, et tirant de son sein une petite croix noire qu'elle portait toujours, elle me dit : — Embrasse plutôt ce gage d'un autre amour, et je pourrai confondre mes deux cultes en un seul!... Je couvris la croix de caresses; mais, emporté par mon ardeur, je déposai sur sa main un baiser brûlant.

« Elle la retira avec un petit geste d'humeur et me dit : — Horace, c'est trop!... Le feu s'échappa de ses yeux comme un éclair quand elle ajouta : — Tu me fais mal! mon amour ne te suffit-il pas?... Laisser voir tout son amour lui paraissait un crime, et un jour elle déchira une lettre pour éviter de me la montrer. — Elle m'aurait donné de l'orgueil, disait-elle.

« Honteux à mon tour, je m'en allai à côté de sir Smithson, qui écrivait sa musique, et je me mis à regarder les notes qu'il traçait en fredonnant. — Jugez-moi, lui dis-je à voix basse, suis-je coupable pour lui avoir embrassé la main?... — La question, me dit-il en souriant, est difficile à résoudre : Jane est et n'est pas votre femme ; mais ne vous plaignez pas de sa colère, dit-il en s'interrompant, et il se retourna vers elle.

« — Elle méconnaît, dis-je assez haut, la nature de l'amour qu'elle m'inspire : c'est l'adoration la plus pure... J'avais à peine achevé ces mots que je sentis ses lèvres se poser sur mon front. Je me retournai sur-le-champ, je la vis prosternée, disant, avec un accent comique plein de reproche, d'amour et de gaîté : — Aurais-je offensé mon maître?...

« Enfin chaque minute en amenait une semblable, et toutes étaient marquées par la plus douce folâtrerie. Je ne m'attache, mademoiselle, à vous peindre ce profond amour sous tous ses

aspects, dans toutes ses phases, que pour vous bien faire sentir toute l'horreur de la catastrophe qui mit fin à mon bonheur quand je fus trahi par Jane.

« Ces détails vous feront comprendre en même temps combien il faut que vous m'inspiriez de confiance pour que je mette mon sort entre vos mains. Chaque jour notre amour croissait, à notre grande surprise. Chlora s'était imposé la loi de se conformer à mon caractère. Elle s'efforçait d'être habituellement gaie, parce que la gaîté me plaisait, et cependant la mélancolie lui était plus naturelle; car à elle, plus qu'à tout autre, il appartenait de rire comme les anges et de pleurer comme eux. Elle sacrifiait ainsi ses plus chères pensées à mon bonheur. Pour moi, elle aurait voulu, disait-elle, rassembler en elle toutes les perfections; pour moi, il me semblait qu'elle n'avait rien à désirer.

« Ce soin perpétuel de voler au-devant de tous mes vœux, ce contentement de voir mes

mes pensées les plus fugitives devenir la loi sacrée d'une créature plus parfaite que moi ont peut-être flatté mon jeune amour-propre, et telle est la cause secrète de la passion qu'elle m'inspirait. Quoi qu'il en soit, le son et l'écho, deux glaces polies se renvoyant le même reflet, sont d'imparfaites images de notre union; elle était arrivée à toute la perfection que les sentimens peuvent avoir sur cette terre. Irai-je évoquer parmi de douloureux souvenirs d'autres scènes pour vous convaincre de la supériorité de cette trop chère créature! j'ajouterais à mon chagrin, et je ne vous donnerais qu'une faible idée de cette vie céleste. Ah! croyez plutôt que Jane n'avait d'autre mérite que celui de me plaire, que j'étais aveugle, et laissons périr la mémoire de tant de bonheur!

« Un jour j'arrivai plus tôt que de coutume; ses cheveux étaient encore emprisonnés dans quelques fragmens de l'ouverture de notre opéra.

— Sainte Thérèse ! dit-elle en riant, quand vous parliez à Dieu, vous ôtiez vos papillotes ! Dieu me préserve donc de paraître jamais devant le roi de la terre sans être parée !

« Et elle s'enfuyait avec un ensemble de gestes et de peureuses précautions, me regardant, m'évitant de manière à exciter cette folâtrerie si douce pour un cœur, et murmurant, elle disait :

— Il ne m'arrêtera pas, vous verrez que j'aurai la honte de courir à lui !

— O Jane !... tu t'arrêteras, lui dis-je.

Elle me regarda, restant stupéfaite d'apercevoir sur mon visage l'expression du chagrin. J'avais reçu l'ordre de partir, et je ne savais comment le lui apprendre. Elle accourut près de moi m'amena vers son père, et me prenant la main, me dit : — Qu'as-tu donc ? avec un accent, un regard, une contenance qui me donnèrent une plus haute idée de son amour que tout ce qu'elle avait

répandu de bonheur, de grâce et de gentillesse sur deux mois et demi que j'avais passés auprès d'elle. Quelquefois, une voix m'éveille la nuit et j'entends : — Qu'as-tu donc? Jane est là, avec son geste, son regard... Je la vois et je frissonne, il me semble qu'elle me dit : *Je t'aime toujours !*

« Le vieillard dit en me regardant avec anxiété :

— Quel malheur nous est donc arrivé, mon ami ?

— Un seul mot vous le fera connaître, lui dis-je. Je pars!

Jane tomba, presque rouge, dans mes bras, en disant :

— J'étouffe et j'ai froid!

« Je la réchauffai sur mon cœur, je la couvris de baisers. Elle revint à elle, et voyant mes yeux lui sourire, elle sourit à son tour :

— Il est encore là! dit-elle avec un reste d'effroi. Oh! ajouta-t-elle, ne nous quitte pas d'une minute jusqu'au moment fatal!

« Cette crainte de Jane répandit sur les derniers instants que nous devions passer ensemble une mélancolie qui me montra combien je lui étais cher. — Ne viens plus en uniforme! me dit-elle un jour après avoir embrassé mes épaulettes sans que je m'en fusse aperçu. Ordinairement, le soir, elle me disait *adieu ;* désormais elle ne prononça plus ce mot cruel. Il ne lui échappa aucune plainte, elle fut parfois gaie, affectant une force qu'elle n'avait pas. Elle s'occupa toujours de sa harpe avec enthousiasme et mit la même exaltation dans ses improvisations, mais il ne s'y trouvait plus cette harmonie ineffable dont la cause secrète est dans la sérénité du cœur. Elle me regarda bien avec le même sourire, mais il y avait sur ses yeux un voile de tristesse inexplicable.

» Un soir, au milieu d'une conversation qui ne roulait pas même sur mon départ, elle dit tout à coup : — Cette guerre me sera fatale!...

Elle s'habilla avec la même élégance, mais il se rencontrait quelquefois des oublis dans sa

toilette. Elle voulut un jour que je lui amenasse le cheval que j'avais acheté pour m'en servir à la campagne; elle descendit dans la cour, et resta long-temps à le flatter et à le caresser. Un autre aurait accusé le chef du gouvernement, se serait plaint de son ambition, de son insatiable cruauté; Elle était Anglaise, elle l'aurait pu... non, elle gémissait en secret et n'accusait personne.

« — Horace, me dit-elle un soir, ce matin je suis allée à Saint-Paul, je me suis assise sur *la même chaise*, j'avais le même livre, c'était la même église, les mêmes prières, c'était toujours Dieu enfin; eh bien! j'ai senti que je n'étais plus la même, je mêlais involontairement d'autres idées à ma pieuse méditation; les mêmes paroles n'avaient plus le même sens pour moi; je ne puis plus prier sans toi!... Aussi, ajouta-t-elle, j'ai dit à Dieu que c'était lui qui m'avait donné mon amour et qu'il ne nous condamnerait sans doute pas!...

« A chaque moment, il sortait de sa bouche

et à son insu les paroles les plus tendres et les plus touchantes; elle était née pour aimer. On voyait que la douleur que lui causait mon départ était un sentiment qui l'absorbait et qui se trahissait en tout et malgré elle. Sa harpe répétait : J'aime et je souffre!... son attitude le redisait encore; le son seul de sa voix indiquait la pénible situation de son âme, et son regard la reflétait sans cesse; elle s'asseyait comme une personne à qui tout est insupportable; et ce spectacle me remplissait moi-même d'une tristesse amère qui s'augmentait encore à la vue des efforts qu'elle faisait pour me sourire aussi doucement qu'autrefois.

« Quant à sir Smithson, il ne craignait pas de se plaindre, et la douleur de ce vieillard était effrayante; elle ressemblait à celle d'une mère qui, dans un incendie, voit périr son dernier enfant; il me suivait des yeux comme s'il ne devait plus me revoir; rien ne pouvait le ranimer : il était morne et accablé.

« Enfin, le jour fatal arriva. Lorsque Jane

et son père me virent entrer en habit de voyage, elle s'écria : — C'est donc vrai !.... Elle resta immobile et comme pétrifiée par l'horreur de sa situation : en présence du désespoir elle regrettait les affreuses anxiétés dans lesquelles elle venait de vivre.

« Je devais dîner avec Jane et son père : nous dînâmes, c'est-à-dire que tous les trois nous fûmes assis autour d'une table sur laquelle on servit des mèts : — Qu'il parte !.. s'écria Jane avec un geste désespéré, et elle s'enferma dans sa chambre sans qu'aucune prière pût l'en faire sortir. — Horace, disait-elle, que je n'entende même pas ta voix !.... J'embrassai M. Smithson et je partis.

« Telle fut l'aurore d'un amour qui dura cinq années et qui fut toujours aussi pur. Jamais deux âmes ne s'emparèrent l'une de l'autre avec une telle forme. L'amour, la jeunesse, la beauté, l'opulence, radieuses, m'ouvraient le seuil de la vie : toutes les existences comparées à la mienne ne me semblaient que

ténèbres. Avec quelle fierté je regardais la foule des hommes au milieu desquels je marchais !...

« La veille de mon départ, j'avais indiqué à Jane et à son père, Salviati comme un ami dévoué, dont la position au ministère de la guerre devait nous être d'un grand secours, et il leur rendit en effet d'importans services.

« Au moment où je partais, nous nous trouvions vers la fin de l'année 1808, je me rendais à l'armée d'Allemagne, et par la suite je passai en Espagne, pour n'en sortir que furtivement, au commencement de la fatale année de 1814. Vous savez, mademoiselle, combien ces cinq années furent orageuses; j'obtins rarement des congés, et lorsque j'arrivais à Paris, je passais toutes ces journées de grâce auprès de Jane. Telle vous l'avez vue, telle elle fut toujours. Il faudrait vous répéter les mêmes choses. Afin d'éviter de m'appesantir sur une histoire dont chaque détail renouvelle mes douleurs, je vais ajouter ici la correspondance de

mon ami Salviati ; je choisirai parmi ses lettres celles qui suffiront pour faire connaître la suite de mon histoire, mais n'attendez pas de moi que je vous donne une seule de ces lettres de Jane dont il sera question. Elles sont soigneusement cachetées, et jamais l'enveloppe n'en sera brisée. Je ne puis même, sans une émotion profonde, voir l'endroit où elles sont déposées; alors mes yeux sont comme éblouis, ma tête se trouble, je me sens embrasé par un feu dévorant : Jane est là vivante, elle me parle, je la vois, il faut sortir, car je succomberais sous le faix trop pesant de ces terribles souvenirs.

FIN DU PREMIER VOLUME.

